

LIBRAIRE D'UN JOUR
NOÉMI MERCIER

DANS CE NUMÉRO
JEAN-PAUL EID
JEAN-BAPTISTE ANDREA
MAYA OMBASIC
JONATHAN BÉCOTTE
ÉLISE TURCOTTE
GABRIELLE FILTEAU-CHIBA

ANDRÉ MAROIS
PHILIPPE GIRARD
SANDRA DUSSAULT
GABRIELLE BOULIANNE-TREMBLAY
PAUL SERGE FOREST
LUCIE BERGERON

SYLVIE LAVALLÉE
CLAIRE BERGERON
MARYLÈNE PION
CHRISTINE LAMER
FRANCE LORRAIN
MICHELINE DUFF

DOSSIER
AU CŒUR
DE LA FORÊT

AVRIL
MAI
GRATUIT N° 124
2021

Les libraires

LE BIMESTRIEL DES LIBRAIRIES INDÉPENDANTES

Poste-publications 40034260



COLLECTION LITTÉRATURE



Marie-Hélène Larochelle
JE SUIS LE COURANT LA VASE

Une plume à couper le souffle.
Les libraires



Martin-David Peters
CLARK OU LA PEAU DE L'OURS

Je m'attendais à un pamphlet, j'ai découvert quelque chose d'encore plus intéressant : une voix originale.
Chantal Guy, La Presse



Tassia Trifiatis-Tezgel
CRÉATURES PRIMORDIALES

«Pour moi, l'écriture sert à rester en contact avec les absents.»



Wajdi Mouawad
PAROLE TENUE

Dans les nuits de ce confinement, devenu le confinement de ses nuits, au fond des puits explorés, par-delà le vertige des ténèbres, l'écriture de ces chroniques aura permis à Wajdi Mouawad de soigner un peu la cécité qui nous a frappés.

DES MOTS QUI FRAPPENT DES VOIX FORTES

COLLECTION LA PETITE BLANCHE



Emmy Lapointe
LES MARÉES SE BRISERONT SOUS TES PIEDS

L'écriture d'Emmy Lapointe est d'un réalisme troublant qui ne laisse pas les lecteurs indemnes. [...] Une narratrice à laquelle on s'attache dès la première ligne.

Léa Harvey, Le Soleil



Kiev Renaud
PRATIQUE D'INCENDIE

Une fois refermée la plaquette d'une centaine de pages, on «entend» encore les mots et les réflexions enfantines de l'attachante narratrice.

Karine Tremblay, La Tribune



Danielle Fournier
CELLE QUI NE CRAINT PAS LA JOIE

C'est très puissant. [...] Si on est en peine d'amour, c'est absolument un livre à lire ; ça va faire du bien, c'est sûr.

Sarah-Maude Beauchesne, Esprit critique (Télé-Québec)

VALÉRIE PERRIN

Peut-on s'aimer
toute la vie aussi fort
que des enfants ?

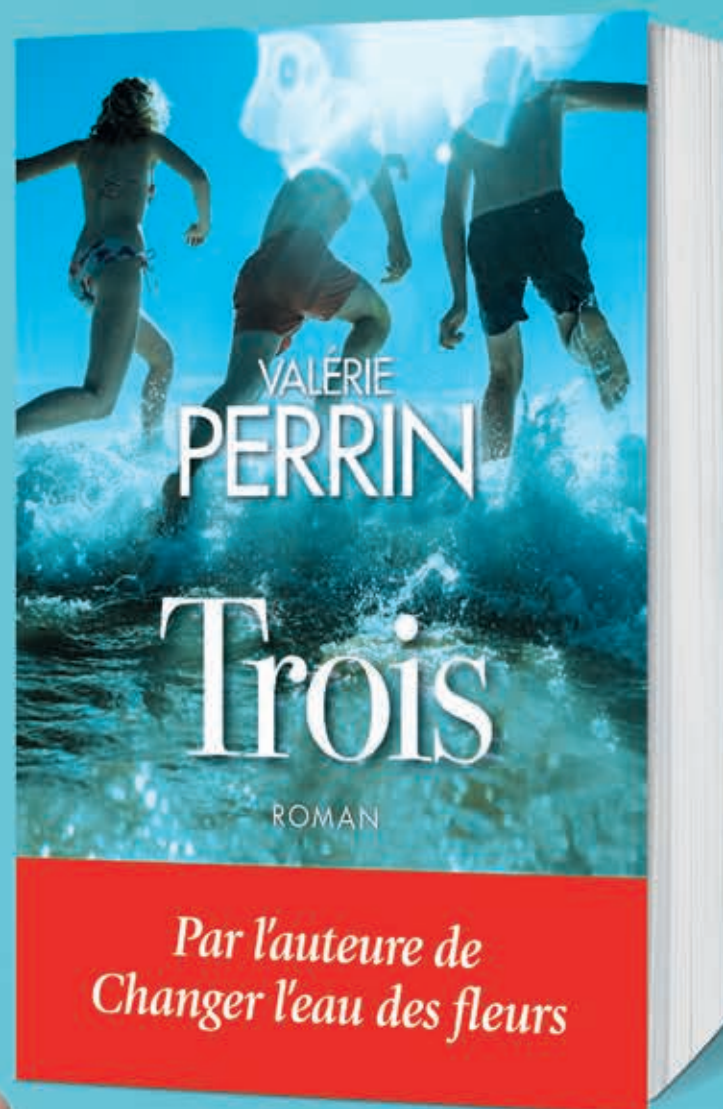


Photo auteure © Pascal Ito

En librairie le 28 avril

■ ALBIN MICHEL

CHRIS BERGERON

Walden

ROMAN AUTOBIOGRAPHIQUE DE SCIENCE-FICTION

XYZ



www.editionsxyz.com

Également offert en version numérique 



LE MONDE DU LIVRE

7

Éditorial (Jean-Benoît Dumais)

98

Champ libre (Jean Désy)

LIBRAIRE D'UN JOUR

8

Noémi Mercier: Comprendre le monde

ENTRE PARENTHÈSES

10-27-40-84

DANS LA POCHE

11

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

12

Maya Ombasic: Reprendre ses pouvoirs

14

Les libraires craquent!

16

Jonathan Bécotte dans l'univers d'Élise Turcotte

20

Quand les femmes écrivent l'histoire

24

Gabrielle Boulianne-Tremblay: Arriver à soi

28

Paul Serge Forest: La fabrique de l'ori

31

Ici comme ailleurs (Dominic Tardif)



LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

33-36

Les libraires craquent!

34

Goliarda Sapienza, femme intemporelle

37

Sur la route (Elsa Pépin)

38

Jean-Baptiste Andrea: La nature l'emporte toujours

43

En état de roman (Robert Lévesque)

DOSSIER

45 à 67

Au cœur de la forêt

ESSAI

71

Sylvie Lavallée: Courtiser le fauve

72

Quelques sujets de réflexion

73

Les libraires craquent!

75

Sens critique (Normand Baillargeon)

POLAR ET LITTÉRATURES DE L'IMAGINAIRE

77

André Marois: Les nuances du noir

78

Les libraires craquent!

79

Indices (Norbert Spehner)

LITTÉRATURE JEUNESSE

83

Lucie Bergeron: Portée par la musique

86

Sandra Dussault: Celle qui ose les univers

88

Les libraires craquent!

89

Au pays des merveilles (Sophie Gagnon-Roberge)

BANDE DESSINÉE

90

Jean-Paul Eid: L'homme qui plonge

93

Philippe Girard: Pour l'amour d'un monstre sacré

94

Les libraires craquent!

95

Quoi de 9? (Jean-Dominic Leduc)



FILLE DE LIBRAIRE, JOSÉE-ANNE PARADIS A GRANDI ENTRE LIVRES, PARTIES DE SOCCER ET SORTIES CULTURELLES.

PRENDRE LA CLÉ DES BOIS

Les amoureux des livres, pour peu qu’ils soient honnêtes envers eux-mêmes, sont par effet collatéral des amoureux des arbres. Car sans la précieuse pulpe de ces végétaux, pas de papier pour véhiculer ces mots, pour les conserver chez soi (du moins ailleurs que dans un système informatique). Le lecteur a ainsi une certaine dette envers la forêt, du moins lui doit-il un immense respect.

Il est étrange de réaliser à quel point la société actuelle a fait place au béton plutôt qu’à la forêt, à quel point nous nous sommes éloignés de la nature sans même nous en apercevoir — doit-on rappeler que c’est 54 % de la superficie du Québec qui est recouvert par la forêt, mais que plusieurs enfants n’y ont jamais mis les pieds avant leur entrée au primaire? Si les milieux sauvages sont féroces, durs, sans pitié, c’est également eux qui regorgent de ces arbres qui aident la terre à respirer, absorbent le carbone que l’on émet, stabilisent la hausse des températures, retiennent les inondations... On dit qu’un livre peut changer une vie ; les arbres, eux, en changent des centaines de milliers.

En orientant le dossier du présent numéro sur le thème de la forêt, nous souhaitions braquer les projecteurs sur sa représentation en littérature, en fiction comme dans les essais. Force est de constater que la forêt brille dans les écrits sous mille et une facettes (voir pages 45 à 67), qu’elle se fait parfois sombre et inquiétante (voir l’article de Norbert Spehner ou le balado de Christian Guay-Poliquin), mais parfois rédemptrice ou refuge pour l’écrivain (voir l’entrevue avec Gabrielle Filteau-Chiba et le texte de François Landry). Le territoire forestier est vaste et précieux: Étienne Beaulieu nous en parle en nous rappelant que les Premiers Peuples posent sur lui un regard bienveillant et ont une vision à long terme. Et de tout temps dans l’histoire du Canada, ce territoire d’épinettes a été source d’une vive curiosité, comme le retrace l’historien Martin Fournier qui expose la figure du coureur des bois dans la littérature. La forêt est aussi un lieu de découvertes, comme en témoigne la couverture du présent numéro, signée par Jean-Paul Eid, talentueux bédéiste qu’on vous invite à découvrir en page 90.

La forêt est précieuse. En ces temps de pandémie, on s’en rend d’autant plus compte, l’appel de la nature se faisant de plus en plus fort pour plusieurs. Ce printemps, lorsque le sol aura dégelé, la revue *Les libraires* ira planter 130 arbres afin de faire son — petit — bout de chemin vers une planète en meilleure santé et de reconnaître l’importance de ces arbres qui, justement, nous permettent de communiquer avec vous six fois par année. Car, oui, la forêt est belle, mais pas éternelle.



Nous vous invitons à aller directement à la toute dernière page de ce numéro, où vous découvrirez notre nouvelle chronique intitulée « Champ libre ». Dans un souci de pluralité des voix et des opinions, cette chronique vous proposera un nouvel invité à chaque parution, invité dont les idées méritent d’être partagées. Pour inaugurer le tout, nous avons demandé au poète et médecin Jean Désy de répondre à la question « Que peut la poésie pendant une pandémie? ».

Sur ce, bonnes lectures et bon printemps!

Personnalisez notre infolettre selon vos intérêts littéraires



Bonjour Marie,

Que l'on préfère glisser son signet uniquement à la fin d'un chapitre ou entre deux pages d'un passage marquant, le plus satisfaisant reste de clore un livre pour en saisir un nouveau.

L'histoire intense de la dernière année n'y échappe pas. Tout porte à croire que nous nous préparons à tourner la page.

Littérature



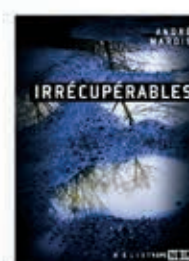
Leslie
Marie Demers
HURTUBISE



Les collines de Bellechasse : Hormidas
Marthe Laverdière
DE L'HOMME



Atuk, elle et nous
Michel Jean
LIBRE EXPRESSION



Irrécupérables
André Marois
HELIOTROPE

Cuisine/Livre pratique



Bien manger c'est tout simple!
Marie-Ève Caplette
GUY SAINT-JEAN ÉDITEUR



Le jardin potager
Bertrand Dumont
MULTIMONDES



Guide de poche : Oiseaux du Québec et du Canada
David M. Bird, Samuel Denault
MODUS VIVENDI



Jardiner tout naturellement
Laurie Perron, Sarah Quesnel-Langlois
PARFUM D'ENCRE

Des sujets pour vous

Vous pouvez modifier vos préférences en tout temps

[Modifier mes préférences](#)



Le sablier
Édith Blais
DE L'HOMME



Citation du moment

« J'ai vu la nature exceptionnelle; le monde se révélait majestueusement à mes yeux ébahis. J'ai dormi sur des plages, sous la lueur des astres, et me suis réveillée au matin avec la rosée qui s'agrippait à mon sac de couchage et à mon visage découvert. J'ai adoré! Rêver au bruit des vagues qui viennent doucement se poser sur les sables, il n'y a rien de plus apaisant. J'ai aussi dormi dans des lieux un peu plus inusités, dans des vergers, sur des volcans, sous des camions, sur des bateaux, sous des ponts, etc. »

Inscrivez-vous à notre infolettre :

leslibraires.ca/infolettre/inscription

Nous remercions le Conseil des arts
du Canada pour son soutien



Conseil des arts
du Canada
Canada Council
for the Arts



Lire, c'est dire « non »

Dans le cadre d'une entrevue à *Plus on est de fous, plus on lit !*, l'auteure Leïla Slimani disait que pour écrire, il ne faut faire que ça. Il faut savoir dire « non ».

PAR JEAN-BENOÎT DUMAIS
DIRECTEUR GÉNÉRAL

De là, la libraire Audrey Martel de l'Exèdre à Trois-Rivières s'est fait la réflexion que pour lire — beaucoup —, il faut, aussi, dire souvent « non ». Et que la pandémie facilitait son travail de lectrice.

Comme vous, probablement, j'ai la conviction que lors du retour à la normale, nous ne reprendrons pas là où nous nous sommes laissés avant la crise. Une amie me disait récemment ne pas avoir l'intention de meubler mur à mur ses fins de semaine, comme jadis, lorsque les contraintes actuelles seront levées. Je ne suis pas devin, encore moins face à une crise sanitaire inédite dans notre existence, mais malgré la reprise et la diversification graduelles de nos activités, j'ai le sentiment que la lecture demeurera vraiment l'autre piqure que plusieurs auront reçue.

Combien ont dit voir leur plaisir doublé parce qu'ils pouvaient nourrir leur pile à lire tout en soutenant l'achat local, un des leitmotivs collectifs de cette année éprouvante pour les entrepreneurs qui contribuent au tissu social de nos communautés? Pour chaque personne qui, avant la pandémie, ignorait qu'il existait une option claire et facile pour faire ses achats de livres en ligne, en encourageant une librairie de proximité, et qui a découvert leslibraires.ca, il y a une victoire. Car chaque fois, là aussi, on dit « non » à autre chose. Merci.

Le 18 novembre dernier, à la recherche de solutions proactives pour atténuer les effets de cette lutte à armes inégales contre les géants du commerce en ligne, nous avons osé. Plutôt que de hausser nos tarifs de livraison pour tous (80 % des clients haussent le coût de leur panier d'achat de manière à obtenir la livraison gratuite), nous avons instauré la possibilité, pour chaque client du site leslibraires.ca, de contribuer de manière volontaire aux frais de transport. D'aucuns croyaient que cette proposition novatrice avait les allures d'un rêve éveillé. Or, 15 % des transactions sont maintenant accompagnées d'une contribution moyenne de 5\$. Merci.

Vous le savez probablement, mais même en l'absence de loi régissant un prix unique du livre, au Québec, vous payez vos livres partout le même prix, sauf dans les magasins à

très grande surface. Toutes les librairies vendent au prix de détail établi par l'éditeur. Un ami qui travaille dans le domaine de la vente et du marketing me disait récemment: « Vous vendez au même prix, mais en plus des livres, vous offrez gratuitement des conseils. » Ça semble simple, parce qu'il ne nous viendrait pas à l'idée de monnayer nos recommandations, mais d'un point de vue de l'expérience client, c'est vrai que cela nous différencie de tous les autres détaillants de notre industrie. À preuve: la revue que vous tenez dans vos mains vous est offerte gracieusement, six fois par année, depuis 1998. Et on ne cesse de multiplier les manières de vous alimenter en suggestions de lectures. Surprise, malgré l'engouement pour les différents médias sociaux, l'infolettre n'est pas morte! Vous êtes plus de 200 000 à recevoir chaque semaine ce florilège de nouveautés que nous mitonnons avec grand soin, tentant d'y insuffler chaque fois un supplément d'âme. Notre infolettre est presque un média en soi. Si vous n'êtes pas encore abonné, rendez-vous à leslibraires.ca/infolettre/inscription.

D'ailleurs, il est fréquent que nos abonnés appuient sur « répondre » et nous remercient pour la qualité de nos propositions. Ils nous jament un peu, aussi: « J'ai lu ce roman pendant la canicule et j'ai adoré... Que me recommanderiez-vous ensuite? » Dans un monde où on dégaîne le plus souvent pour formuler une critique, ça nous touche chaque fois lorsque vous prenez le temps de répondre à nos communications. Il s'en dégage une impression de proximité, voire de familiarité. Merci.

Lorsque la situation était critique, au cours de la dernière année, vos commandes massives ont permis de maintenir en emploi des libraires, ou de les ramener au poste après une pause forcée. Et ces commandes, certains d'entre vous ont eu la surprise de voir parfois le propriétaire de leur librairie indépendante en effectuer la livraison, en personne, à leur résidence. L'adversité n'a pas eu raison de notre relation toute personnelle. Au contraire. Il faudra dire « non » à tout ce qui pourrait nous faire reculer là-dessus. ◇

Les libraires,

C'EST UN REGROUPEMENT
DE PLUS DE 115 LIBRAIRIES

INDÉPENDANTES DU QUÉBEC,
DU NOUVEAU-BRUNSWICK
ET DE L'ONTARIO. C'EST UNE
COOPÉRATIVE DONT LES MEMBRES
SONT DES LIBRAIRES PASSIONNÉS
ET DÉVOUÉS À LEUR CLIENTÈLE
AINSI QU'AU DYNAMISME
DU MILIEU LITTÉRAIRE.

LES LIBRAIRES, C'EST LA REVUE
QUE VOUS TENEZ ENTRE VOS MAINS,
DES ACTUALITÉS SUR LE WEB
([REVUE.LESLIBRAIRES.CA](https://revue.leslibraires.ca)), UN SITE
TRANSACTIONNEL ([LESLIBRAIRES.CA](https://leslibraires.ca)),
UNE COMMUNAUTÉ DE PARTAGE
DE LECTURES ([QUIALU.CA](https://quialu.ca))
AINSI QU'UNE TONNE D'OUTILS
QUE VOUS TROUVEREZ CHEZ
VOTRE LIBRAIRE INDÉPENDANT.

LES LIBRAIRES, CE SONT
VOS CONSEILLERS
EN MATIÈRE DE LIVRES.



**Les
libraires**

LIBRAIRE D'UN JOUR

Noémi Mercier

Une ardente curiosité pour toute chose habite Noémi Mercier. Le regard qu'elle pose sur l'actualité en tant que journaliste et chroniqueuse permet d'affûter le nôtre et de porter plus loin la réflexion sur les défis de notre société. On lui a d'ailleurs décerné de nombreuses distinctions pour l'excellence et la pertinence de ses reportages — dont le Grand Prix Judith-Jasmin —, ce qui semble l'avoir naturellement conduite ce printemps au poste de cheffe d'antenne aux émissions d'information du réseau de télévision Noovo.

PAR ISABELLE
BEAULIEU

COMPRENDRE
LE MONDE



Les lectures de Noémi Mercier



Alice et le cheval volé
Caroline Quine (Hachette)

Le club des cinq et le trésor de l’île
Enid Blyton (Hachette)

Beloved
Toni Morrison (10/18)

Chroniques du Plateau-Mont-Royal
Michel Tremblay (Leméac/Actes Sud)

D’après une histoire vraie
Delphine de Vigan (Le Livre de Poche)

NoirEs sous surveillance
Robyn Maynard (Mémoire d’encrier)

Good and Mad
Rebecca Traister (Simon & Shuster)

Femmes invisibles
Caroline Criado Perez (First)

Delusions of Gender
Cordelia Fine (WW Norton)

Avec toutes mes sympathies
Olivia de Lamberterie (Le Livre de Poche)

L’événement
Annie Ernaux (Folio)

La petite et le vieux
Marie-Renée Lavoie (BQ)

Rosa candida
Audur Ava Ólafsdóttir (Zulma)

Le jour des corneilles
Jean-François Beauchemin
(Québec Amérique)

Ce qu’elles disent
Miriam Toews (Boréal)

Brève histoire des femmes au Québec
Denyse Baillargeon (Boréal)

Les villes de papier
Dominique Fortier (Alto)

Em
Kim Thúy (Libre Expression)

C’est avec un pétillement manifeste dans la voix que notre invitée entame la discussion à propos de ses lectures. Elle possède une longue feuille de route en la matière, ayant toujours beaucoup lu, et ce, dès qu’elle a su décoder l’alphabet. De nature introvertie malgré la profession qu’elle occupe, Noémi Mercier pouvait compter sur ses parents qui lui glissaient toujours un livre dans son sac lorsqu’elle se rendait à une fête d’enfant pour qu’elle puisse s’isoler après avoir été longtemps mêlée à la foule. La série des Alice et celle du Club des cinq, entre autres, la menaient déjà dans diverses enquêtes à élucider.

Comme son assiduité à la lecture ne s’est jamais tarie, on sent qu’elle a du mal à nommer certaines œuvres marquantes tant les choix sont légion, mais d’un premier élan elle évoque *Beloved* de Toni Morrison — lauréate du Nobel de littérature en 1993. Issue d’un fait divers qui s’est produit au milieu du XIX^e siècle, la trame narrative est celle d’une femme qui a assassiné son enfant pour lui éviter l’esclavage. Une œuvre dont l’écriture magnifique permet de soutenir l’âpreté de l’histoire. Parmi les auteurs qu’elle a visités à travers plusieurs livres se trouvent Michel Tremblay — elle cite les colossales *Chroniques du Plateau-Mont-Royal* — et Delphine de Vigan — *D’après une histoire vraie* étant celui qu’elle a préféré. De cette dernière, elle dit admirer l’élégance de l’écriture. « Une phrase dont la syntaxe complexe est bien construite, ça m’émeut ! », explique Noémi Mercier avec une conviction amusée. Elle considère par ailleurs être une lectrice de fiction difficile et n’hésite pas à laisser de côté un livre qui, fût-il encensé par la critique, ne lui procure pas l’évasion qu’elle recherche.

Révéler au grand jour

Évidemment, les essais agissent comme moteur important dans la vie littéraire de la journaliste. Elle parle du percutant *NoirEs sous surveillance* de Robyn Maynard qui devrait selon elle être lu par tous. « C’est un ouvrage très bien documenté que je dois lire à petites doses parce que c’est extrêmement bouleversant », dit-elle. À la fois historique et actuel, il fait la preuve des inégalités que vivent les personnes noires au Canada et montre une réalité ignorée par beaucoup. Elle ressent une même impulsion pour *Good and Mad* de Rebecca Traister, journaliste au *New York Times* qu’elle a en haute estime, et qui célèbre la saine colère des femmes, l’identifiant comme un carburant puissant à la réalisation de changements politiques et sociaux. Continuant dans cette lancée, Noémi Mercier pointe *Femmes invisibles* de Caroline Criado Perez dans lequel l’autrice démontre que tout ce qui existe autour de nous, des voitures aux médicaments, en passant par les téléphones cellulaires et l’ergonomie des mobiliers, a été conçu et fabriqué en fonction de l’homme moyen, ce qui engendre des conséquences sous-évaluées. *Delusions of Gender* de Cordelia Fine aborde aussi le fossé entre les hommes et les femmes, avec données et analyses à l’appui, en démystifiant tout ce qui a trait au cerveau de l’un et de l’autre. Ce type de document où les sources de références scientifiques foisonnent est très prisé par notre libraire d’un jour qui s’en servira, au besoin, dans son travail.

Elle lorgne également avec plaisir du côté du récit, y trouvant des similitudes avec les reportages qu’elle a écrits pour des magazines et qui lui accordaient la possibilité d’emprunter à la forme, en conservant toutefois la rigueur journalistique inhérente au métier. Elle cite *Avec toutes mes sympathies* de la rédactrice Olivia de Lamberterie qui, le temps d’un livre, s’ouvre sur le décès de son frère, mort par suicide. Pour Noémi Mercier, la force d’évocation de la plume d’Annie Ernaux renforce cette idée intéressante qu’une autrice, en écrivant, peut avoir un questionnement sur son propre matériau, comme elle le fait dans *L’événement* où elle relate les circonstances de son avortement.

Par-delà la fiction

Notre interlocutrice explique qu’elle se laisse guider instinctivement par ses envies de lectures et n’est pas nécessairement à l’affût des nouveautés qui occupent les vitrines des librairies. Ce qui fait que ce n’est que récemment qu’elle a découvert le roman *La petite et le vieux* de Marie-Renée Lavoie qui installe le lecteur dans le quartier Limoilou à Québec, au milieu de la tendresse des déshérités. Elle parle de *Rosa candida* d’Audur Ava Ólafsdóttir, sorte de roman d’apprentissage qui suit le parcours du jeune Arnljótur, passionné de fleurs et grand adorateur de sa fille. Elle chérit l’auteur Jean-François Beauchemin dont le roman *Le jour des corneilles*, qui nous montre dans un langage allégorique l’existence d’un père et d’un fils au cœur de la forêt, a souvent servi de cadeau offert à ses proches.

Noémi Mercier aboutit très souvent dans une librairie en y ressortant avec plusieurs essais qui auront capté son intérêt au gré de sa promenade entre les rayons ou avec des œuvres de fiction, parfois suggérées par Claudia Larochelle, journaliste en nos pages, avec qui elle partage plusieurs goûts littéraires. « Souvent, c’est dans la littérature qu’on peut vraiment aller explorer les nuances, les complexités et comprendre de l’intérieur des enjeux qui nous préoccupent socialement », ajoute-t-elle. Elle se rappelle notamment le roman *Ce qu’elles disent* de Miriam Toews qui met en scène une communauté mennonite de femmes de plusieurs générations qui sont agressées, violées et qui, ensemble, devront faire un choix. Une voie d’accès parfaite pour parcourir, avec sensibilité et profondeur, un sujet délicat.

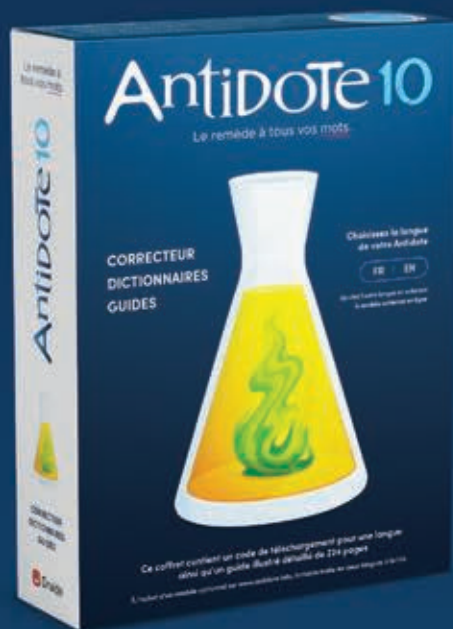
Les pérégrinations littéraires de notre invitée ne sont pas près de cesser. Elle continue d’appréhender le monde à travers des pages et des pages. Parmi les lectures en cours, il y a *Brève histoire des femmes au Québec* de Denyse Baillargeon qui ajoutera d’autres dimensions à ses quêtes féministes, *Les villes de papier* de Dominique Fortier qui fera ressurgir le fantôme de la poète Emily Dickinson, et *Em* de Kim Thúy qu’elle veut lire lentement pour faire honneur à l’écriture peaufinée de l’autrice. Car la lecture pour Noémi Mercier est d’abord et avant tout une délectation. ♦

Antidote

Le remède à tous vos mots.



Procurez-vous Antidote+ Personnel (1 utilisateur) ou Antidote+ Familial (5 utilisateurs) et obtenez Antidote 10, Antidote Mobile et le tout nouvel Antidote Web.



Procurez-vous Antidote 10 pour Windows, Mac et Linux.

ENTRÉE PAREN- THÈSES

LES NOUVEAUTÉS LIVRES-CD DE LA MONTAGNE SECRÈTE

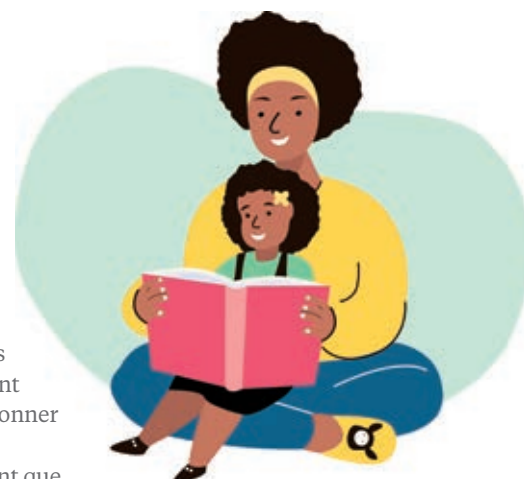


Toujours un réel bonheur de découvrir les albums printaniers de La Montagne secrète, éditeur qui fait la part belle à l'éducation musicale. Cette saison, on souligne trois parutions dans la collection « Petites histoires de grands compositeurs », soit celles sur Mozart, Vivaldi et Tchaïkovski. Ces « 3 en 1 » contiennent un conte cocasse fortement illustré, des notes sur le compositeur puis un CD. On souligne également l'album musical *Une fête sous la lune*, mettant à nouveau en scène un extraordinaire voyage de la bande à Bébert : une histoire merveilleuse signée Christiane Duchesne et Jérôme Minière, illustrée par Marianne Ferrer et accompagnée de vingt chansons entraînantes chantées notamment par Ariane Moffatt, Michel Rivard et Salomé Leclerc.

OSEZ QUESTIONNER

LES ENFANTS !

Dans une étude de 2019, les scientifiques de l'Université d'État de l'Ohio conseillent aux parents et aux professeurs de questionner les enfants lorsqu'ils leur font la lecture. Effectivement, leurs résultats démontrent que les enfants apprennent davantage lorsqu'on les questionne sur l'histoire, par exemple en leur demandant « Pourquoi l'ours se cache-t-il ? », « Pourquoi la petite fille est-elle fâchée ? ». En évitant les questions qui se répondent par oui ou par non, on permet à l'enfant d'apprendre de l'histoire, mais aussi de la conversation qui se crée autour de celle-ci.



DANS LA POCHE



1



2



3



4



5



6



7



8

1. CLIN D'ŒIL AU TEMPS QUI PASSE /

Antonine Maillet, BQ, 176 p., 11,95 \$

«Toute ma vie j'ai couru après le temps comme si j'avais quelque chose à rattraper.» La romancière et dramaturge acadienne Antonine Maillet se dévoile dans une vingtaine de récits intimes qui s'attardent au temps qui passe — le Temps étant le personnage de cet ouvrage — et à des moments qui ont jalonné sa vie, que ce soit son parcours d'auteure, son enfance, ses rêves, ses doutes, ses défis, la mort de ses parents, sa soif de vivre et de raconter. Ce livre nous plonge au cœur de la démarche d'écriture et de la vie d'une grande écrivaine, qui a notamment connu le succès grâce à *La Sagouine* et à *Pélagie-la-Charrette*. Les réflexions, les souvenirs et les anecdotes de cette conteuse s'avèrent fascinants.

2. LE CONSENTEMENT /

Vanessa Springora, Le Livre de Poche, 210 p., 12,95 \$

Traduit en plusieurs langues et en cours d'adaptation pour le cinéma, ce livre troublant a connu un véritable succès et tout un retentissement. L'écrivaine et éditrice française y dénonce l'emprise qu'a exercée sur elle l'auteur Gabriel Matzneff — désigné seulement par «G.» dans l'ouvrage — dans la relation qu'ils ont entretenue alors qu'au début, elle était âgée de 14 ans et lui, 50. D'abord séduite, Springora se rend compte, plus tard, qu'elle n'est pas la seule à être convoitée par lui. Peut-il vraiment y avoir consentement dans un rapport de pouvoir ou de manipulation? Tout en témoignant des traces que cette histoire a laissées dans sa vie et de la reconstruction pénible des victimes, elle déplore également la complaisance d'un certain milieu littéraire envers un écrivain qui ne se gênait pourtant pas d'étaler ses penchants pour les jeunes dans ses livres.

3. LE DEUXIÈME MARI /

Larry Tremblay, Alto, 152 p., 14,95 \$

Dans ce roman audacieux et déstabilisant, Larry Tremblay a imaginé un monde insulaire, où les femmes dominent les hommes. Bousculant les préjugés et les rôles établis, l'auteur de *L'orangerie* illustre avec brio et acuité le rapport de pouvoir et de domination d'un sexe sur l'autre ainsi que l'injustice qui en résulte. Samuel n'a jamais rencontré sa future épouse, une femme riche que ses parents ont choisie pour lui et pour qui il doit se préserver. Il aurait préféré poursuivre ses études, ce à quoi les hommes ne peuvent aspirer dans cette société qui les prive de leur liberté. Le jour du mariage, il découvre que Madame s'avère plus vieille qu'il l'imaginait et, surtout, qu'il cohabitera avec un autre homme, son premier mari. Cette situation humiliante l'accable, mais Samuel n'a d'autre choix que d'obéir. *En librairie le 20 avril*

4. JE SUIS UNE VIKING / Andrew David MacDonald

(trad. Valentine Leys), Pocket, 456 p., 14,95 \$

«Un roman tendre et rafraîchissant sur la résilience et sur la force de la différence qui rappelle *Le boulevard*, de Sénéchal ou *Le bizarre incident du chien pendant la nuit*, de Haddon.» Chantal Fontaine, de la librairie Moderne, a craqué pour ce premier livre de l'auteur canadien Andrew David MacDonald, qui met en scène un personnage attachant, drôle et singulier, souffrant d'un handicap parce que sa mère buvait lorsqu'elle était enceinte. En plus d'aimer son amoureux, Zelda, 21 ans, se passionne pour les Vikings et les combats à l'épée. Un jour, elle apprend que son grand frère, qui prend soin d'elle depuis le décès de leur mère, s'est associé avec une gang peu recommandable pour régler ses problèmes financiers. Avec courage, détermination et naïveté, la jeune femme entreprend de le sauver de cette dangereuse situation; c'est l'occasion pour elle de devenir une véritable héroïne, d'être une Viking elle aussi. *En librairie le 21 avril*

5. ORANGE AMÈRE /

Ann Patchett (trad. Hélène Frappat), Babel, 404 p., 18,95 \$

Grâce à «son style évocateur, subtil et un brin méta», *Orange amère* a été l'un des coups de cœur du libraire Gabriel Tremblay-Guérin, de la librairie Pantoute. Dans ce roman émouvant et prenant, l'auteure décortique toutes les nuances de l'enfance et des liens familiaux, alors que deux familles se décomposent puis se recomposent pour s'éloigner à nouveau. Le jour du baptême de Franny, un homme, qui connaissait vaguement son père et qui souhaitait échapper à sa femme et ses enfants, s'invite à la fête, tombe amoureux de la mère du bébé et l'embrasse. Quelque temps plus tard, les voilà mariés et la famille recomposée s'habitue à cette nouvelle réalité jusqu'à ce qu'éclate un drame. Dans un bar, des années plus tard, Franny rencontre son idole littéraire à qui elle raconte son histoire, un récit que l'écrivain dévoilera ensuite au grand jour dans un roman, ravivant les blessures familiales.

6. LA VIE RÊVÉE DE FRANK BÉLAIR /

Maxime Houde, Alire, 310 p., 15,95 \$

Campé dans l'effervescence des années 40 à Montréal et rendant hommage aux films noirs américains de cette époque, ce roman noir met en scène un personnage fascinant, un gars ordinaire, mais aussi un petit truand qui se met dans le trouble par son ambition et ses incartades. Après avoir passé quelques années en prison pour un vol, Frank Bélaire possédera un cabaret dans le Red Light, le quartier du vice. Même s'il a réussi à réaliser son rêve et qu'il en profite allégrement, cela ne se fait pas sans heurt, puisqu'il se retrouve à la merci d'un malfrat, qui tissera de plus en plus sa toile autour de lui. Ces liens impossibles à défaire pourraient bien transformer sa vie rêvée en cauchemar.

7. L'ARCHIPEL DES LÄRMES / Camilla Grebe

(trad. Anna Postel), Le Livre de Poche, 572 p., 15,95 \$

L'auteure du livre *Un cri sous la glace* frappe fort avec ce suspense prenant et bien ficelé, couronné du Prix du meilleur polar suédois en 2019. Ce roman s'attarde aux inégalités et à la violence que subissent les femmes, à leur sort et à leur place dans la société ainsi qu'au sein de la police. À Stockholm, de 1944 jusqu'à nos jours, plusieurs femmes sont assassinées. Mais c'est seulement aujourd'hui que les liens entre toutes ces macabres histoires se révèlent. Au fil des années, des policières déterminées, mais souvent reléguées au second plan ont tenté d'élucider ces crimes horribles, résolues à découvrir la vérité, mettant parfois leur vie en péril. Va-t-on enfin réussir à épingle ce mystérieux récidiviste misogyne? Est-ce vraiment l'œuvre d'une seule personne?

8. PAR LES ROUTES /

Sylvain Prudhomme, Folio, 302 p., 15,50 \$

Lauréat du prix Landerneau des lecteurs et du prix Femina en 2019, ce livre parle de liberté, des liens entre les êtres ainsi que des différents chemins qu'il est possible d'emprunter au cours d'une vie. Sacha, un écrivain quarantenaire, quitte Paris et s'installe à V., une petite ville au sud de la France, dans le but de s'isoler dans le calme et d'avoir l'espace pour se ressaisir et se retrouver, voire être prêt pour de possibles fulgurances. Mais une fois là-bas, il découvre que son ami de jeunesse, qu'il surnomme l'autostoppeur, une personne qu'il avait jadis sortie de sa vie il y a vingt ans, y vit aussi, avec sa compagne et leur fils, avec qui il fera connaissance. Puis, la présence de Sacha chamboule peu à peu la vie familiale de cet ami retrouvé, qui continue d'être un bourlingueur, partant et revenant au gré de ses envies. Pendant que ce dernier sillonne les routes, Sacha en profite pour nouer des liens avec la mère et le fils.

ENTREVUE

Maya
OmbasicCLAUDIA
RENCONTRE

/
Claudia Larochelle est autrice et journaliste spécialisée en culture et société, notamment pour la radio et la télé d'ICI Radio-Canada, pour Avenues.ca et pour *Elle Québec*. On peut la suivre sur Facebook et Twitter (@clolarochelle).
/

/
C'est un roman comme une révélation qui surgit en même temps que la montée de la sève dans les arbres. S'il n'y a pas de recette magique dans son nouvel opus, l'écrivaine Maya Ombasic présente du moins une voie pour atteindre l'extase charnelle qui puise sa source en soi. Quand tout semble éteint, *Dans les murs* peut devenir cette porte au seuil de l'éclaircie, portée par des vibrations qui dépassent l'entendement. Oui, oui.

REPRENDRE
SES
POUVOIRS

L'essayer, c'est l'adopter, prétend le slogan publicitaire suranné. Ce n'est pas un nouveau rouge à lèvres ou un régime amincissant que propose la fort convaincante Maya Ombasic au bout du fil. Depuis le temps qu'elle peuple notre paysage littéraire avec des livres dotés d'une grande profondeur, par exemple *Chroniques du lézard* (Marchand de feuilles, 2007) et *Mostarghia* (VLB éditeur, 2016), le plus autobiographique de ses titres qui revenait, entre autres, sur son enfance à Mostar, dans le sud de la Bosnie-Herzégovine, sur la guerre et son périple de réfugiée, on ne se serait pas attendu à moins de sa part.

Difficile d'ailleurs de ne pas être remué au sortir de l'histoire de cette Laure Capelli, héroïne qui quitte mari et fils pour se rendre à Trieste, question de prendre le large alors que rien ne va plus dans son couple. La possibilité de trouver là-bas des manuscrits inédits pour faire avancer ses recherches sur la littérature migrante tombe donc à point.

Empreint de passages poignants liés aux thèmes de prédilection de Maya Ombasic, comme la lutte des migrants, ce roman met aussi à l'avant-plan la quête d'une femme à la croisée des chemins. De Trieste à Istanbul, d'Istanbul à Beyrouth, de Beyrouth à Sarajevo, marquée par les stigmates de son passé, Laure découvre enfin que la joie intérieure et ses vibrations ne dépendent de personne d'autre qu'elle-même pour atteindre leur apogée.

Véritable fer de lance de cette découverte spirituelle rédemptrice, la rencontre de Constantin, avec qui elle noue une relation passionnée, donne à lire des passages érotiques parmi les plus réussis de la littérature québécoise des dernières années. Puisque le temps pandémique donne plus d'angoisse que de grands frissons, on peut dire que je les traque: «*Il me déposa comme si j'étais une pierre précieuse sur le fauteuil en soie ocre qui faisait dos à la fenêtre grande ouverte sur la mer. Une onde de jouissance me traversa tout le corps et j'eus l'étrange impression, malgré la fatigue, d'être entièrement centrée, alignée, comme si pendant toutes ces années sans lui, j'avais été une femme décalée, privée de cette soudaine unité qui émergeait de tout mon être. [...] Je me suis totalement abandonnée à cet homme dont l'attraction se situait par-delà les mots et la raison; l'ouverture qu'il faisait au centre de mon être me donnait toujours cette nette impression d'être en symbiose avec tout ce qui m'entourait. Plus je m'ouvrais, plus j'effaçais les dernières frontières entre lui et moi. Moi et lui, une seule âme, l'âme du monde.*»

Les eaux du désir

Celle qui enseigne aussi la philosophie à Montréal insiste pour dire, comme en témoigne l'extrait précédent, que le fameux Constantin n'est qu'un prétexte pour mener Laure vers ce rendez-vous avec elle-même. «Une femme aussi aurait pu trimballer ça, apporter à la narratrice cette jouissance physique. Il ne fait que pointer vers la septième demeure du château de l'âme de sainte Thérèse d'Avila», explique-t-elle en faisant référence au *Château intérieur* ou *Le livre des demeures*, chef-d'œuvre spirituel et mystique de l'Occident écrit par cette sainte au XVI^e siècle.



DANS LES MURS

Maya Ombasic

VLB éditeur
300 p. | 27,95\$

La célébrissime carmélite y explique entre autres les stades successifs du chemin à travers duquel l'âme doit passer pour atteindre cette extase tellement lisible sur son visage dans la *Transverbération*, célèbre sculpture en marbre de Gian Lorenzo Bernini présente à l'église Santa Maria della Vittoria de Rome en Italie qu'a déjà visitée la nomade autrice.

Mais l'exploration extatique de Laure, y compris cette référence sacrée à Thérèse d'Avila, n'aurait pas été possible sans la rencontre inopinée de la romancière avec un autre saint qui occupe une place de choix dans son histoire, tel un pivot dans son processus de création. À ce sujet, Maya Ombasic me raconte qu'un jour, alors qu'elle était bloquée depuis un moment dans l'écriture de cet opus, elle est entrée par hasard dans l'église maronite Saint-Antoine Le Grand. En y découvrant le visage de saint Charbel, prêtre et moine ermite libanais ayant vécu au XIX^e siècle, l'autrice a eu une sorte de révélation. Pas étonnant que le tombeau de l'homme ne cesse d'attirer les visiteurs du monde entier. «J'en ai parlé à une amie libanaise qui m'a dit qu'il me fallait aller sur sa tombe au Liban... C'était fou, mais c'était plus fort que moi», précise-t-elle, en plus de remercier à la fin de son roman les moines du monastère Saint Maron d'Annaya de l'Ordre libanais maronite de lui avoir ouvert leurs portes.

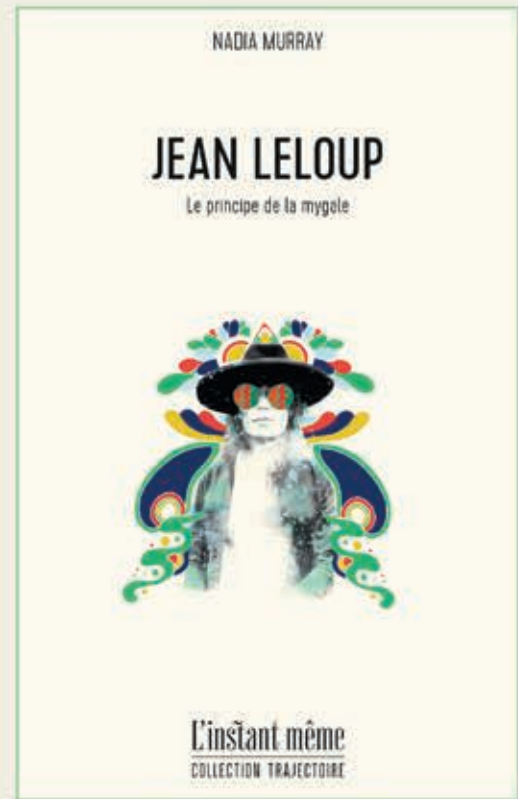
Nos insoupçonnés pouvoirs

«Aujourd'hui, je voulais tout apprendre sur lui, et sur son corps qui n'avait cessé de défier les lois de la nature. [...] Pour moi, cette transsudation perpétuelle n'était rien d'autre que la source tangible de l'amour: plus il était désiré, vénéré et aimé, plus Charbel se donnait», précise d'ailleurs la narratrice au sujet du saint homme. «Être soi-même, atteindre sa nature véritable, c'était ça, la transfiguration. Et c'est ce que ce saint continuait de dire à tous ceux qu'il appelait à lui: par-delà notre enveloppe, nous ne faisons qu'Un», mentionne-t-elle, dans cette histoire riche de symboles qui donnent de nouvelles perspectives sur les possibilités salvatrices du corps.

En deux ans, ce dixième livre de l'autrice montréalaise s'est finalement écrit, mû notamment par les forces de sainte Thérèse d'Avila et de saint Charbel, dont l'exemple de leur foi immuable m'est apparu comme une clé à travers *Dans les murs*. «Parfois, on se laisse habiter par des muses, et d'autres fois, c'est elles qui mènent», ajoute-t-elle, donnant l'irrésistible envie d'être à l'écoute et de croire en ces puissances divines qui résident en nous. Ô précieuse lecture. ♦



L'instant même



Nadia Murray

JEAN LELOUP

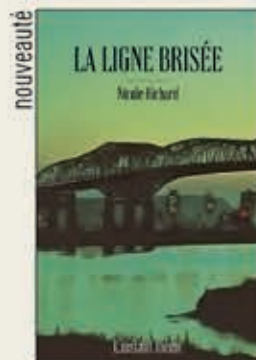
Essai



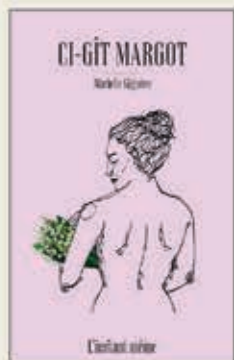
Steve Gagnon
LES ÉTÉS SOUTERRAINS
Théâtre



Steve Gagnon
FENDRE LES LACS
Théâtre



Nicole Richard
LA LIGNE BRISÉE
Roman



Marielle Giguère
CI-GÎT MARGOT
Roman

David



Patrick Woodbury

Le legs politique du maire de Gatineau, Maxime Pedneaud-Jobin

« Si quelques politiciens nous ont légué au fil des ans leurs Mémoires [...], rares sont ceux qui souhaitent partager une réflexion approfondie sur l'exercice du pouvoir et sur le rôle des élus, particulièrement lorsqu'ils sont en poste. C'est l'exercice auquel nous convie Maxime Pedneaud-Jobin. »

— Gérard Beaudet, urbaniste émérite et professeur, Université de Montréal (extrait de la postface du livre)

224 p. 27,95 \$ | PDF et ePub



www.editionsdavid.com



1



2



3



4



5

LES LIBRAIRES CRAQUENT



1. QUAND IL FAIT TRISTE BERTHA CHANTE /

Rodney Saint-Éloi, Québec Amérique, 304 p., 24,95 \$

Publié aux éditions Québec Amérique, le prolifique Rodney Saint-Éloi nous offre un voyage émouvant au cœur de ses pensées les plus intimes. Il nous raconte sa jeunesse, l'exil de son pays natal ainsi que toutes les épreuves qu'il a vécues en arrivant sur ce nouveau continent. Cependant, le sujet dominant de cet ouvrage est la perte soudaine de l'être le plus cher à ses yeux, sa mère. C'est à travers un dialogue touchant et poétique avec elle que l'auteur nous peint toute la splendeur de cette femme. Il nous parlera de sa bonté, de sa joie de vivre, mais surtout de cette force de vivre qui émanait d'elle. Ce livre est avant tout un éloge grandiose à cette image maternelle forte où la poésie rencontre le récit. Rodney Saint-Éloi nous fait le cadeau d'une œuvre littéraire tout aussi touchante que vivante! **ÉMILIE BOLDUC** / Le Fureteur (Saint-Lambert)

2. MÉDUSE / Martine Desjardins, Alto, 216 p., 23,95 \$

Ce roman, mettant en scène la narratrice Méduse, nous plonge dans un univers tout à fait surprenant. L'auteure nous transporte dans la tête d'une enfant ayant une particularité, sans que le lecteur sache ce qui la rend repoussante aux yeux de presque tous. Martine Desjardins nous fait vivre une panoplie d'émotions, passant de la tristesse au dégoût. Elle nous amène finalement à un grand désir de comprendre quelle est cette différence qui rend Méduse si spéciale et redoutable. La conclusion nous amène une grande réflexion ainsi qu'une surprise. Un roman incontournable avec une écriture particulièrement efficace pour nous faire ressentir les émotions du personnage et nous bouleverser, et ce, jusqu'à la dernière page. Un roman empreint à la fois de laideur et de beauté. **NOÉMILAFLEUR-ALLARD** / Galerie du livre (Val-d'Or)

3. MARIO-LEMIEUX, BONJOUR /

Michèle Nicole Provencher, La Mèche, 200 p., 22,95 \$

Mario-Lemieux comme le centre d'art. Pas le hockeyeur. Parce que tout le monde fait le lien même s'il n'y en a pas. Un centre d'art au Nouveau-Brunswick, donc, et une brasserie dans un quartier branché montréalais. Autant de lieux de rencontres, de fous rires, de souvenirs, de ruptures, de deuils. Michèle Nicole Provencher nous livre ici un pan de vie parsemé de détours et de déménagements, tant intimes et professionnels qu'amoureux, où les fibres de l'amitié sont tissées avec du fil de fer, où l'art teint ses humeurs en chacun et où l'on se retrouve attablé avec ceux qu'on aime autour d'un sacré bon pichet de bière. Un roman saisissant parce que profondément authentique, drôle mais touchant, parfois triste mais toujours lumineux. **FRANÇOIS-ALEXANDRE BOURBEAU** / Liber (New Richmond)

4. FURIE / Myriam Vincent, Poètes de brousse, 384 p., 26,99 \$

C'est avec un énorme plaisir que j'ai dévoré ce premier roman de la jeune Québécoise Myriam Vincent. Ancienne libraire et maintenant éditrice au sein de la maison d'édition Poètes de brousse, l'auteure nous offre un livre qui sait nous surprendre. Elle y raconte l'histoire de Marilyn, jeune universitaire qui deviendra tueuse à gages pour se venger du viol de sa meilleure amie. On pourrait croire qu'il s'agit d'un roman policier rempli d'hémoglobine, mais Myriam nous emporte beaucoup plus loin dans ce thriller qui se veut à la fois captivant et émouvant. Créée à la façon d'un *comics* américain, cette œuvre littéraire nous tient en haleine du début à la fin. Il s'agit, selon moi, d'un petit bijou de notre littérature et je suis déjà impatiente de lire un prochain ouvrage de cette nouvelle révélation. **ÉMILIE BOLDUC** / Le Fureteur (Saint-Lambert)

5. GLAUQUE : LÀ OÙ LA TERRE SE TERMINE /

Joyce Baker, Québec Amérique, 136 p., 22,95 \$

L'auteure récite de sa plume au vocabulaire tranchant des légendes de son coin de pays. Elle nous présente des personnages complexes dans une ambiance dégoulinant d'eau de mer et de vents violents peuplant les territoires gaspésiens. Celle-ci nous permet de nous immiscer dans des souvenirs d'enfance qu'elle sait très bien façonner à sa guise. Tantôt pour expliquer la présence d'un fantôme ou l'apparence d'un rocher, tantôt même pour terrifier les enfants, ces légendes nous permettent d'apprendre à connaître cette auteure qui nous en mettra sans doute plein les yeux dans ses prochains écrits. Ce petit recueil de nouvelles est une découverte qui saura intéresser les amateurs d'histoires noires et même ceux qui s'intéressent au territoire québécois. **KATRINE WINTER** / Poirier (Trois-Rivières)

DES RETOURS RÉJOUISSANTS



1



2



3



4

1. LESLIE / Marie Demers, Hurtubise, 248 p., 24,95 \$ 
Après *Leslie et Coco*, les deux meilleures amies, qui poursuivent leur échange épistolaire sporadique, se retrouvent à nouveau séparées dans le deuxième volet de cette trilogie. Pendant que Colette étudie au cégep à Québec, Leslie est de retour dans sa région natale à L'Anse-au-Griffon après avoir tout laissé derrière elle à Montréal (ses études, ses entraînements de triathlon). Elle cohabite avec le père de Coco qui exige une seule condition : qu'elle consulte un psychologue. Encore accablée par ses troubles obsessionnels compulsifs et alimentaires, mais refusant de réellement admettre ses problèmes, elle cherche à aller mieux, à reprendre pied alors qu'elle a l'impression d'avoir tout perdu. Elle essaie de panser ses blessures et de trouver un sens à sa vie.

2. LA DÉSIDÉRATA / Marie Hélène Poitras, Alto, 184 p., 24,95 \$ 
Après *Griffintown*, Marie Hélène Poitras propose un autre univers singulier dans une contrée imaginaire envoûtante, un pays des merveilles, pas si merveilleux, parsemé de chansons, de secrets et de femmes aux destins tragiques. À Noirax, au domaine de la Malmaison, qui semble figé dans le temps comme un décor de théâtre, la mère Pampelune est morte; le père Berthoumieux se réjouit du retour de son fils Jeanty, qui dévoilera sa véritable nature, et de l'arrivée d'Aliénor, qui compte bien bousculer l'ordre établi et remuer les souvenirs du passé. Poétique, lyrique, insolite, actuelle, cette fable impressionne par son je-ne-sais-quoi plus grand que nature.

3. UNE NUIT D'AMOUR À IQALUIT / Felicia Mihali, Hashtag, 392 p., 26 \$
Dans ce roman dépayçant et touchant, on retrouve Irina, personnage découvert dans *La bien-aimée de Kandahar*, à Iqaluit, où elle est allée se réfugier pour oublier ses blessures et enseigner. Là, elle découvre un territoire peuplé de froids intenses, de vents violents et de beautés. Même si la vie coule à un autre rythme au Nunavut, le passé ne se laisse pas enfouir si facilement; il finit par rattraper Irina, qui devra forcément replonger dans son histoire et affronter ses tourments.

4. PRATIQUE D'INCENDIE / Kiev Renaud, Leméac, 112 p., 13,95 \$
Camille, 12 ans, pense à toutes les morts possibles — les colligeant dans un journal —, parce qu'après tout, elle est condamnée à mourir. Elle aimerait que quelque chose d'extraordinaire lui arrive : ne plus être invisible; être originale. Mais il n'y a rien à faire, sa vie est terriblement banale. La jeune fille, qui forge son identité, raconte ses réflexions avec humour. Ce troisième roman de Kiev Renaud (*Princesses en culottes courtes*, *Je n'ai jamais embrassé Laure*) met en scène une narratrice tout à fait charmante : rafraîchissante, drôle, pleine d'esprit et lumineuse malgré son obsession de la mort.

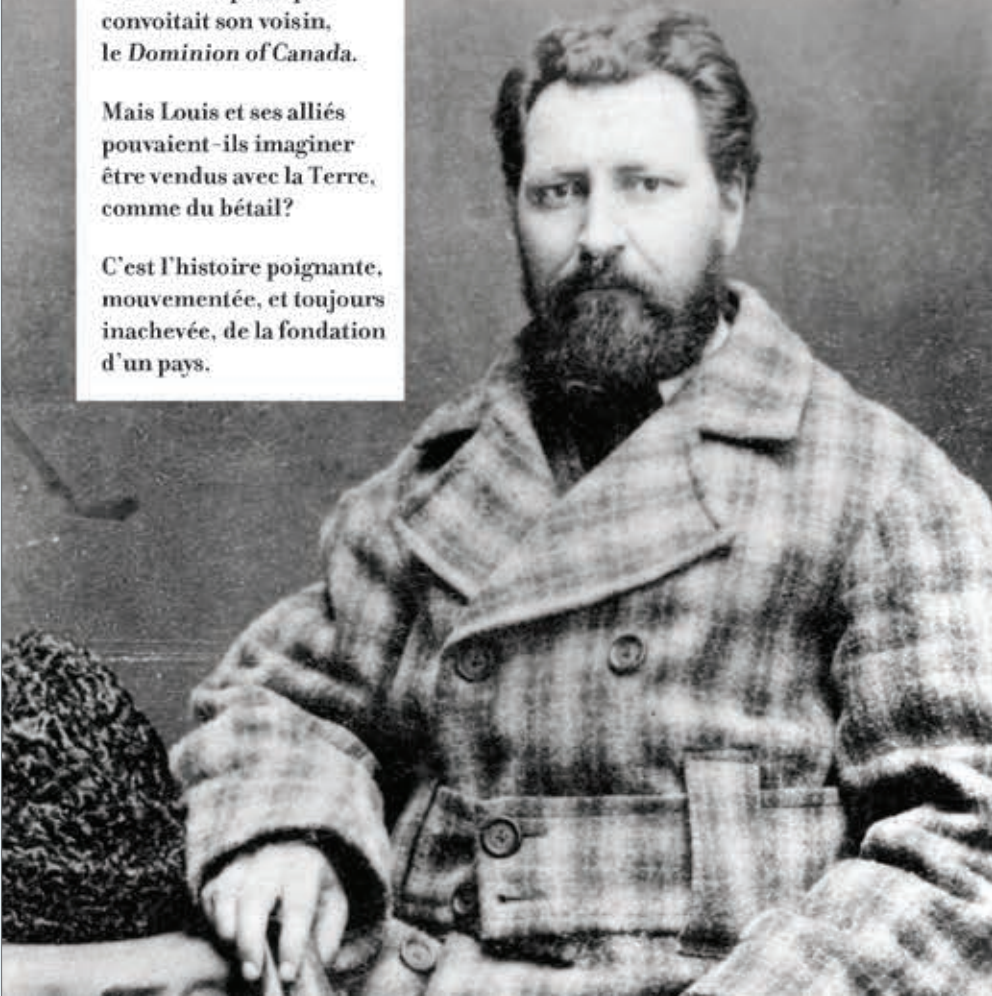


DISPONIBLE EN LIBRAIRIE

Il était une fois un homme qui s'appelait Louis. Il était métis, dans un pays qui n'était pas encore le Canada. C'était un territoire, nommé la Terre de Rupert, que convoitait son voisin, le Dominion of Canada.

Mais Louis et ses alliés pouvaient-ils imaginer être vendus avec la Terre, comme du bétail?

C'est l'histoire poignante, mouvementée, et toujours inachevée, de la fondation d'un pays.





Jonathan Bécotte dans l'univers d'Élise Turcotte

TEXTE DE
JONATHAN BÉCOTTE
ET PHOTOS
D'ÉLISE TURCOTTE

« Écrire, c'est capter
des preuves de vies. »

© Julie Artacho



Revoir Élise.

Élise et moi, nous avons été voisins
durant les dernières années, jusqu'à ce que
je déménage en automne. Pour me rendre
au métro, je passais toujours devant le grand
escalier qui mène chez elle. Parfois, je la
voyais perchée sur une des marches, avec
son chat, Tigran. Je n'osais pas la déranger,
et prendre ainsi le risque de briser
un poème qu'elle aurait été en train de
peindre dans le jeu des pattes de son animal.

Parce que nous habitons si près, nous avons eu à plusieurs reprises des discussions suspendues, prenant place sur le coin de nos rues, ou dans une allée d'épicerie.

Cette rencontre, cette invitation dans son univers, m'offre donc l'occasion et la chance de la retrouver, loin des feux de circulation ou des surgelés, pour que nous parlions de ce qui compte vraiment, de ce qui nous anime, ce qui nous unit : l'écriture.

Retrouver Élise. Celle à qui j'ai confié mes premiers textes, en 2005, au Cégep du Vieux Montréal, dans le local 8.54, avec sa fenêtre-hublot sur la ville. Un endroit où la création littéraire prenait toute la place, où l'écriture devenait une matière concrète, presque visible ; un nuage au-dessus de Montréal.



Dans notre échange précédant notre rencontre, elle m'écrit :

– Il y a de l'espace chez moi, on aura de la distance.

En contexte de pandémie, au lieu de remplir les maisons, on pense à comment meubler l'absence. Orchestrer les mètres qui nous séparent pour ne pas entrer trop en contact.

Mais j'ai confiance ; on saura se construire un pont fait de mots, pour se donner rendez-vous et pouvoir se rencontrer pour vrai.

Pour me préparer à notre conversation, je relis son *Autobiographie de l'esprit*.

Dans ce livre qui se veut une visite de son atelier d'autrice, un chapitre fait vibrer en moi quelque chose de fort, de profond, de presque sauvage : *Quelques rêves et un bestiaire*. Élise y décortique des animaux rencontrés ou qui se sont manifestés, comme des talismans, des rêves, des testaments. Elle parle entre autres d'un oiseau aux pattes dévorées par un chat domestique, qui repoussent dans ses mains d'écrivaine. Et voilà qu'Élise m'enseigne encore et toujours l'écriture :

Écrire, c'est « ressusciter les choses et les êtres¹ ».

« Mes animaux de faïence me parleraient de ce que le monde a perdu, ils sauraient pourquoi, philosophiquement, ils retraversent maintenant si souvent les poèmes, les tableaux, les installations de l'angoisse moderne². »

Je pense : et si c'était elle, Élise, qui cachait dans les yeux des animaux des poèmes brûlants, que l'on peut lire seulement si l'on croise le regard ou le chemin de la bête ?

Dans un texto, elle attache quelques photos de petits autels qui ornent ses bibliothèques. Une faune céramique ; c'est son sacré. Elle me confie que Pierre Filion disait d'elle qu'elle était une écrivaine animiste. Bien vu !

Nous parlons un peu de nos chats, ces guides qui traquent l'invisible et qui nous encouragent à tout voir.

Ce regard de l'écrivaine sur notre monde est crucial. Et j'entends que si une certaine fatigue vient avec cette posture, l'urgence de dire demeure.

– À demain, Élise.

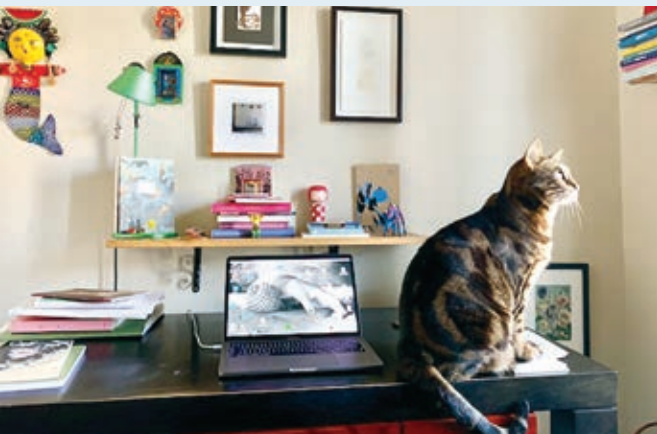
Arriver chez l'écrivaine.

Je sors, métro Sherbrooke. Ça me fait trembler, c'était comme si je marchais dans ma vie d'avant. Ça me fascine ; les pieds n'oublient jamais les chemins qu'ils ont creusés au fil des années.

J'arrive devant le grand escalier. Je pense : celui-là aussi devrait avoir sa chanson, celui qui mène à l'écrivaine.

Elle m'ouvre la porte, de sa maison, de son atelier. Les murs sont blancs, comme des canevas, sur lesquels sont accrochées des œuvres qu'elle a rencontrées dans sa vie, en voyage, en résidence d'écriture, sur sa route. On peut sentir dans le grand appartement tous les chemins qu'elle a pris pour se rendre à chacun de ses livres. Comme en suspens dans l'air, sa démarche d'écriture est palpable.

1. Élise Turcotte, *Autobiographie de l'esprit*, La Mèche, 2013, p. 193.
2. *Ibid.*, p. 47.



Jonathan Bécotte



© Alina Riley

Jonathan Bécotte enseigne au primaire et a ce don unique de narrer ses histoires dans une poésie embaumée d'émotions, tout en s'éloignant de la saveur fleur bleue. Ses vers se laissent délicatement absorber et la finesse de son écriture n'a ainsi

d'égal que celle qu'il semble percevoir dans le monde qui l'entoure. Cet auteur a ceci de particulier qu'il s'adresse à son lectorat jeunesse avec beaucoup de confiance en sa capacité de lecture et de compréhension. Pas étonnant que *Souffler dans la cassette, Maman veut partir, Comme un ouragan et Honey et ketchup* fassent autant fureur; bien que les thématiques n'en soient pas des faciles (amitié amoureuse, divorce, émotions fortes et famille recomposée). Ce qui pousse d'ailleurs les adultes à dévorer également ses ouvrages avec passion et émotions. [JAP]



Sami, le vieux chat gris, se sauve en vitesse. Tigran, lui, m'accueille en frottant sa tête sur mes chevilles. On s'installe, en diagonale de sa grande table de cuisine. On est à deux mètres l'un de l'autre, près d'un puits de lumière qui laisse tomber ses éclats sur l'une des bibliothèques de l'écrivaine.

Écrire à voix haute.

Poésie, roman, jeunesse, essai, nouvelle...

- Et le théâtre ? je lui demande.
- Non, mais c'est drôle que tu me poses la question : je suis en train d'écrire un monologue.

Elle me confie que, plus jeune, bien avant d'entrer au cégep, elle voulait devenir comédienne. Par contre, elle s'est vite rendu compte que c'était plutôt l'écriture qui la transportait dans les arts de la scène, envoûtée entre autres par les mots de Tennessee William. Son besoin de solitude finira donc par avoir raison de ses envies pour le jeu.

Par la porte du théâtre, Élise me transporte dans ses habitudes d'écrivaine.

- Elle est donc là, ta théâtralité, je commente.
- Oui, c'est vrai, mes phrases, je ne peux pas juste les voir, il faut que je les entende, que je les entende dans ma voix.

Nous nous rendons compte, en parlant de sons et de voix, que nous partageons un rite quand nous entrons dans un projet d'écriture ; nos livres ont chacun leur *playlist*. Elle raconte notamment que pendant l'écriture du *Parfum de la tubéreuse*, dans un moment de doute, un ami lui avait envoyé le *Quatuor à cordes n° 11* de Chostakovitch.

- C'est comme s'il m'avait ouvert une porte. J'ai fini mon roman en écoutant juste ça.
- C'est beau ça... tu es une écrivaine qui a besoin de faire résonner les mots.
- Oui... et il n'y a pas juste la sonorité, il y a aussi le rythme.

C'est souvent même ce qui amène l'autrice à entreprendre le travail sur la rythmique dans ses livres. Sans cette musique, sans trouver « la musique de son livre », elle ne peut pas écrire.

- Tu vas donc chercher ton rythme dans une autre œuvre, une œuvre musicale, et tu te le réappropries dans l'écriture ?
- Oui, c'est ça... et même chose pour les œuvres d'art. Je m'entoure d'objets et d'images pour écrire.

Chaque livre a son paysage.

- Quand on écrit, il y a toujours des coïncidences qui se produisent, révèle-t-elle. Tout ce qui m'entoure finit par faire partie des livres que j'écris. Et vice-versa. Les choses dont j'ai besoin me trouvent.

C'est cette prédisposition à voir certaines choses, ce mode de vision, qui pousse Élise vers la réalisation de petits montages ; des valises à images, de petits autels, des reconfigurations d'espaces dans son atelier. Juxtaposé au rythme du texte, ce travail visuel, le travail sur les images, prend une place importante dans l'acte de création chez l'écrivaine. La rencontre avec les artistes est un échange qu'elle estime grandement.

L'atelier de l'écrivaine.

Elle me montre le seul exemplaire d'un cahier de photos qui accompagnait la sortie de l'*Autobiographie de l'esprit* qu'elle intitule sa *Mythologie personnelle*. Inspirée par le travail de Joseph Cornell, elle explore en photographie et capture ses propres essais de boîtes à images. Elle crée des montages. Parce qu'en amont, comme en aval, toute écriture est aussi un travail de montage en quelque sorte.

Louise Bombardier dira même de son amie qu'elle écrit comme une peintre.

- C'est le plus beau compliment que j'ai jamais entendu. Parce que c'est ça que j'ai voulu faire avec ce projet. Je voulais faire visiter mon atelier, comme si c'était l'atelier d'un peintre. Souvent, on va parler de l'écriture, mais rarement on va parler des matériaux de l'écrivain.

Les mots comme des pinceaux, comme des couleurs.

J'évoque un souvenir de mon premier cours de création littéraire. Élise nous avait donné pour tâche de réaliser un autoportrait, forme qu'elle affectionne autant en arts visuels qu'en écriture. Elle nous avait demandé de trouver un mot, concret, qui définissait notre processus d'écriture. J'avais choisi : branche. Elle : forêt.

Le son, la vision... et la gestuelle.

Elle poursuit en m'expliquant que le texte a sa musique, son paysage, mais a aussi son mouvement.

- En écrivant *La maison étrangère*, par exemple, je voulais que... quand le lecteur ouvrirait le livre, plein de petits animaux s'évadent d'entre les pages.

L'écrivaine fait le geste et le son. Un petit tourbillon avec ses mains au-dessus de son roman suivi d'un son aspiré. Tigran miaule à nos pieds. Nous éclatons de rire.

Elle décrit par la suite le mouvement présent dans *Caravane*, illustré par un Borduas sur sa couverture. Un pivot, un tourbillon de tissu, un mouvement de robe, celle de Betty Davis dans un vieux film en noir et blanc. Un carnaval.

Les animaux.

- Et si on parlait des animaux ?

L'appartement d'Élise est un véritable musée animalier. Ils sont partout, dans tout et tout autour.

- Ils sont apparus avec *Sombre ménagerie* et *La maison étrangère*. Ils entrent dans mes livres, sans que je m'en rende tout à fait compte. Je les laisse entrer et je n'essaie pas de me les expliquer.



Les principales publications d'Élise Turcotte

Le bruit des choses vivantes

Leméac/BQ

Caravane

Leméac/BQ

La maison étrangère

Leméac/BQ

Sombre ménagerie

Du Noroît

La terre est ici

Du Noroît

Piano mélancolique

Du Noroît

Pourquoi faire une maison avec ses morts

Leméac/BQ

Ce qu'elle voit

Du Noroît

Guyana

Leméac

Autobiographie de l'esprit

La Mèche

Le parfum de la tubéreuse

Alto

Le lac de singes

La courte échelle

L'apparition du chevreuil

Alto

- Est-ce qu'ils sont des passagers, des témoins ? Parce que tu les laisses entrer et ils ressortent quand ils veulent, c'est ça ?

Elle décrit les oiseaux, les chats, les lièvres comme des manifestations, des guides. C'est ce qui s'est passé pour son dernier roman, lors d'une retraite d'écriture.

- Le fait que le chevreuil apparaisse, alors qu'on m'avait dit qu'il n'y en avait pas dans la région, c'était pour moi le signe que l'écriture était en train d'apparaître. Je n'ai jamais pu changer le titre après ça : *L'apparition du chevreuil*.

Élise m'explique qu'elle aime les univers où tout est au même niveau. Aucune hiérarchie entre les humains, adultes et enfants, ni même entre les bêtes et les objets. La venue des animaux lui reste souvent inexpliquée, mais importante. Imprévisible, symbolique.

- C'est une vie parallèle.

Les morts.

- Tout a une voix.

Écrire pour Élise, c'est essayer de capter les voix qui n'ont pas été captées avant. On peut penser à *Ce qu'elle voit*, recueil/documentaire poétique dans lequel elle fait entendre la voix de femmes assassinées.

- J'aime faire parler des fantômes. La littérature, c'est une histoire de fantômes. Comme la photo, c'est capter des moments...
- ... qui vont devenir fantômes ?
- Oui, qui vont être fantômes. Écrire, c'est capter des preuves de vie. Ou de mort. Comme pister et découvrir des traces de pas d'animaux dans la neige, c'est aussi beau que de voir l'animal. C'est, en même temps, la promesse et le passé de l'animal. C'est aussi comme l'archéologue qui explore le passé pour comprendre le présent.

Dans *Pourquoi faire une maison avec ses morts*, cette réflexion est illustrée dans les personnages : un archiviste, un archéologue, une femme qui construit des autels pour les défunts.

L'histoire est juste à côté...

Dans son dernier roman, Élise fait appel à cet instinct décrit par Marguerite Duras dans *La vie matérielle* : le bloc noir. « Cette nuit où l'écriture est encore illisible, sinon contrainte. Cette nuit devant soi, qu'il faudra encore déchiffrer, même si tout y est déjà dit. » À travers le chalet dans *L'apparition du chevreuil*, ou le bunker dans *Le parfum de la tubéreuse*, elle peint cet endroit allégorique, où tout y est, à portée de main ; d'où tout va sortir. En fusionnant le discours d'Annie Dillard et de Carlos Liscano, elle explique qu'écrire, c'est faire dévier son arme, tirer juste un peu en marge de son objectif, sans atteindre aucune proie.

- Les livres sont là pour poser des questions. Écrire, c'est débusquer ce qui grouille sous les pierres.

Tout est lié.

- Dans tous mes livres, la sphère publique est reflétée dans l'intimité de mes personnages, continue-t-elle.
- C'est poreux, entre les mondes, entre les réalités. Est-ce que l'écriture est donc un acte de bienveillance ? Un devoir de l'écrivain ? Je lui demande.
- C'est plutôt pour moi un acte de résistance. D'hypervigilance. Même une forme d'autodéfense.

Elle poursuit en me rappelant ce qu'elle avait l'habitude de nous dire en classe. « Si un livre ne te fait pas peur, ne l'écris pas... » Il faut donc être dans l'inconfort, dans la tension, être sensible à tout.

- Ça revient donc à tout voir... ? j'enchaîne.
- Oui, écrire, c'est élargir le monde tout en le cristallisant. Je travaille beaucoup avec la cristallisation. C'est tout voir, et en même temps tout construire/déconstruire. Écrire, c'est lier des choses, pour mettre à jour ce que la réalité ne donne pas d'elle-même. Oui, écrire, c'est voir. Mais ce n'est pas une contemplation, comme le dit Annie Ernaux, c'est une observation radicale, une action.

Être habitée.

- Dernière question : c'est quoi pour toi être habitée par ton histoire ?
- Mon histoire finit par habiter ma maison avant de m'habiter moi-même.

Elle pointe les œuvres qui tapissent les murs de son logis. Nous rions.

- Tu fais ta maison, je confirme.
- Je construis ma maison, et quand elle est prête, je peux aller habiter dedans. Et commencer à écrire.
- Tu te construis un décor.
- Jean-Éric (Riopel, son conjoint) me dit souvent : « Tu as besoin de ton petit théâtre... »
- On revient à ce dont on parlait au début... On revient au théâtre.
- Oui, c'est vrai, on revient au théâtre.
- Merci, Élise.
- Ouf... je suis fatiguée.

Nous soupirons à l'unisson. Et nous rions encore.

Écrire Élise.

Et parce que les coïncidences se produisent quand on écrit, nos chats ont miaulé toute la nuit qui a suivi notre entretien, qu'on s'est écrit à 4 heures du matin, pris d'insomnie.

Je me suis levé donc levé, me suis mis à mettre sur papier les fantômes encore tièdes de notre rencontre d'hier, d'aujourd'hui. ♦

3 RAISONS DE LIRE

**LAPIN DE MONA AWAD
(QUÉBEC AMÉRIQUE)**

PAR JOSÉE-ANNE PARADIS

Jusqu’où peut aller le pouvoir de l’imagination ?

Lena Dunham et Margaret Atwood ont encensé cet ouvrage, et avec raison. Dans *Lapin*, Mona Awad dépeint un monde qui tangué entre le féérique et le sinistre, explorant les ténèbres mystiques de la créativité et du contrôle. Samantha, étudiante en création littéraire à l’élitiste Université Warren, est marginale, solitaire et n’a qu’une amie : Ava. Du moins, c’est le cas jusqu’à ce qu’elle reçoive une invitation des « Lapins », ce groupe de filles étranges — les seules autres membres de sa cohorte. Bien qu’elles s’habillent en robe à crinoline et s’appellent mutuellement *lapin*, ces filles sont pourtant nimbées d’une aura menaçante...

1 POUR LES CONTRASTES CAPTIVANTS

Des robes en cupcake, des coiffures tressées à la *Game of Thrones*, des câlins et des compliments qui fusent sans cesse : les Lapins, c’est quatre filles qui parlent de licornes, de sexe, d’arcs-en-ciel et qui sentent bon les brioches ou le citron. Samantha, elle, est plus du genre chandail noir, collants troués, musique *trash*. Mais les voilà réunies dans l’Atelier, cours de création littéraire. Mona Awad semble jubiler à jouer des contrastes entre le récit d’horreur et celui de conte de fées : elle dépose ces filles qui semblent sortir d’une confiserie, rayonnantes de paillettes, superficielles et toujours collées les unes sur les autres, sur le campus de Warren, où, apprend-on au détour d’une phrase ici et là, des meurtres ont lieu, des décapitations arbitraires, des viols. On passe d’un univers rose bonbon étincelant à celui, toujours inquiétant et en filigrane, de ce campus où les étudiants doivent sonder l’Œuvre, percer la Blessure.

Ce roman a remporté le Ladies of Horror Fiction Award, dans sa version originale. Ainsi, à chaque page, on s’attend à tomber dans l’horreur. Mais c’est justement ce qui crée la tension, qui captive l’attention. Oui, il y aura du sang, des lapins qui explosent, d’étranges créations masculines... mais rien pour effrayer les foules, juste assez pour en faire un roman magistral. Le contraste entre les Lapins et l’univers ténébreux dans lequel elles évoluent est cruellement jouissif.

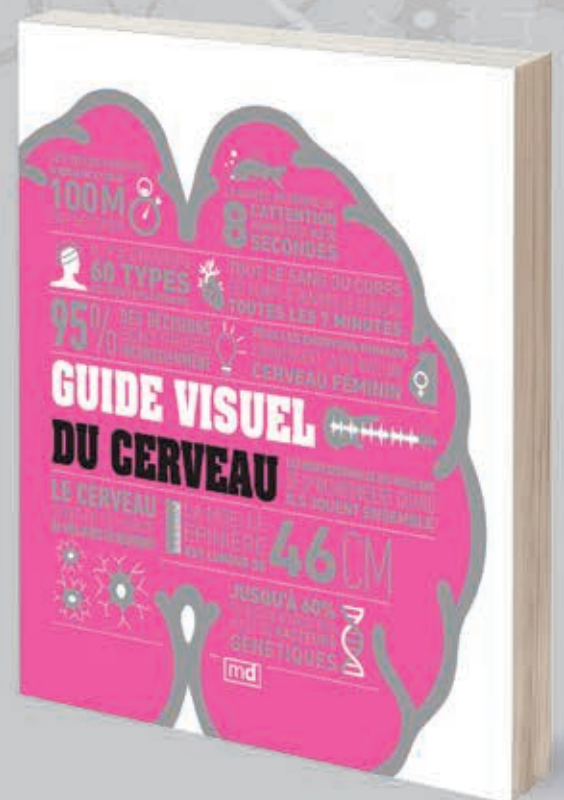


2 POUR L’ORIGINALITÉ DE L’ÉCRITURE

Il y a dans la plume de Mona Awad, auteure anglophone montréalaise qui demeure dorénavant à Boston et qui jouit déjà d’un beau succès grâce à son précédent roman encensé *13 Ways of Looking at a Fat Girl*, une acuité qui perce à jour les faux-semblants. Elle trouve une multitude de comparaisons pour faire ressentir à son lecteur l’émotion de sa protagoniste, elle déniche la métaphore parfaite, sans jamais trop appuyer, pour faire naître le sourire chez celui qui la lit, elle crée des images impitoyables d’une grande puissance et, surtout, d’une grande originalité qui couvre de fraîcheur ce roman. « La shop », collection dans laquelle est publié ce roman, se fait un point d’honneur de miser sur les œuvres à l’écriture hybride et subversive ; *Lapin* cadre sans contredit dans cette description ! Et chapeau bas à la traductrice, Marie Frankland : son travail y est impeccable.

3 POUR LE TRAITEMENT RENOUVELÉ DU THÈME DE LA SOLITUDE

Au-delà de l’étrangeté à la fois des personnages et des actions, ce roman traite de sujets universels : la solitude et les amitiés féminines. Quel prix sommes-nous prêts à payer pour conserver notre identité, nos valeurs, tout en ne subissant plus cette solitude qui perce et blesse ? Jusqu’où sommes-nous prêts à aller pour ne plus être seuls ? Quelles sont nos limites ? L’imagination est-elle une alliée, ou, au contraire, la pire des traîtresses ? En embaumant d’occultisme tout ce qui entoure le mythe de la création, de l’artiste vulnérable devant son œuvre, Mona Awad a trouvé où frapper pour que sa création à elle frappe fort.



**PARTEZ À LA
DÉCOUVERTE
DE CET ORGANE
QUI N’A PAS
ENCORE LIVRÉ
TOUS SES
SECRETS !**



www.editionsmd.com

QUAND LES FEMMES ÉCRIVENT L'HISTOIRE

PAR
ALEXANDRA MIGNAULT
ET JOSÉE-ANNE PARADIS

/

Plonger dans un roman historique, c'est se laisser porter par une histoire sans même se rendre compte que son cerveau acquiert des connaissances historiques au passage sur l'époque dans laquelle les personnages qui nous émeuvent évoluent. Cette saison, cinq auteures se démarquent dans ce genre littéraire : elles ont chacune répondu à notre petit questionnaire afin de vous faire découvrir l'univers qu'elles vous invitent à visiter et qui les passionne.

1. MICHELINE DUFF ET L'ESPOIR TRIOMPHERA

Écrit bien avant la pandémie actuelle — bien qu'on y parle également de quarantaine, de maladie et de désinfection —, *Les semeurs d'espoir* raconte un été particulièrement difficile de l'année 1847 où, à Grosse-Île, la dysenterie et le typhus sont sans pitié. Mais Micheline Duff, comme à son habitude, a su insuffler à son roman la juste dose d'amour, créant ainsi un récit émouvant où la tragédie, bien que terrible, ne triomphe pas de tout.

Qu'est-ce qui vous a donné le goût d'écrire sur cette époque ?

J'ai visité Grosse-Île, située à quelques kilomètres en aval de la ville de Québec, en touriste une première fois il y a quelques années. Ayant appris qu'au milieu du XIX^e siècle, des milliers de personnes y sont décédées, emportées par la dysenterie et le typhus, cela a immédiatement suscité mon intérêt. Les malades arrivaient par navire, surtout en provenance de l'Irlande. Les autorités obligeaient les bateaux à s'y arrêter pour une quarantaine en plus d'une désinfection. Les voyageurs en bonne santé y débarquaient pour un court séjour, et on y soignait les malades, mais la plupart rendaient l'âme. L'année 1847 fut une année record.

Deux autres éléments ont attiré mon attention : sur la liste des morts du cimetière, le nom de Walsh apparaissait. Quoi ? Cinq de mes petits-enfants sont des Walsh... De plus, j'ai appris qu'un monsieur Masson, dont la femme enseignait la musique, y conduisait autrefois une charrette... Eh bien, mon mari est un Masson et je suis professeure de piano ! L'inspiration était là. J'allais écrire un roman basé et bien documenté sur la réalité de l'île en 1847.

De quelle façon vos personnages principaux sont-ils représentatifs des mœurs et des coutumes de l'époque ?

Les personnages principaux sont un jeune médecin de Québec et sa femme, infirmière et mère d'un nourrisson. Pierre Duhamel et Antoinette décidèrent de se dépenser pour les autres selon leur grand cœur et leurs connaissances médicales de l'époque et ils aménagèrent sur l'île, le temps de l'été 1847. Simultanément, des centaines d'autres Québécois ont prêté main-forte aux soignants de l'île tout en épaulant les bien-portants en quarantaine. Près de 400 navires remplis de 100 000 personnes sont venus au cours de ces quelques mois. Évidemment, il fallut agrandir d'urgence l'hôpital insuffisant, on hébergea les gens en santé dans des tentes rapidement



1

installées, on leur procura des provisions et de l'eau potable. On enterra 5 424 morts au cours de la saison, on réconforta les vivants par des services religieux dans deux églises. Il fallut, de plus, désinfecter les navires tout en se protégeant soi-même, car le typhus s'avérait très contagieux. D'ailleurs, plusieurs Québécois y perdirent la vie. Les semeurs d'espoir se sont vraiment dévoués, corps et âme.

Si Grosse-Île s'est révélée un lieu de souffrances épouvantables, les faits survenus là-bas ont aussi donné l'occasion à des centaines de gens, dont mes principaux personnages, de se dévouer de façon grandiose et incroyable. Si j'ai écrit ce roman sur ces « semeurs d'espoir », c'est pour leur rendre gloire et les remercier pour leur générosité, leur largesse et leur prodigalité. Ils m'ont donné une merveilleuse leçon de vie. Je souhaite qu'il en soit autant pour mes lecteurs, à travers mes écrits.

Quelles recherches historiques avez-vous réalisées pour l'écriture de ce roman ?

Je suis retournée à l'île à deux reprises afin de m'imprégner de l'atmosphère des lieux. J'ai pu imaginer les centaines de voiliers qui s'y accostaient et les multiples chaloupes faisant la navette entre l'île et les rives du fleuve, les centaines de tentes installées dans un champ ainsi que les hôpitaux désuets, les deux chapelles, le cimetière, les rares habitations, les sentiers de déplacement, etc. Bien sûr, Internet m'a fourni de nombreuses informations, d'abord sur le typhus, puis sur l'histoire de Grosse-Île. Je me suis également informée dans *Histoire de la médecine au Québec, 1800-2000*, chez Septentrion. Grâce aux archives, j'ai pu dévorer ensuite le livre *Grosse Île : Porte d'entrée du Canada, 1837-1937*, l'imprimant pour le lire au grand complet et y retenir certains passages. Je tenais fermement à souligner ceux qui ont joué un rôle officiel à l'époque, soit à la direction médicale, sociale, religieuse et politique. Il en fut de même pour les événements importants qui ont eu lieu sur l'île à ce moment-là.

LES SEMEURS D'ESPOIR /

Micheline Duff, Québec Amérique, 216 p., 24,95 \$ 



2



3



2. FRANCE LORRAIN SURVIVRE À UN DRAME

Dans *L'Anse-à-Lajoie*, sa nouvelle série, France Lorrain (*La promesse des Gélins, Au chant des marées*) met en scène deux sœurs jumelles mariées à des pêcheurs, Madeleine et Simone, dont la relation fusionnelle éclate lorsque le fils de la seconde se noie alors qu'il était sous la supervision de la première. Campé en 1934 à L'Anse-à-Lajoie, un village fictif situé près de Percé en Gaspésie, ce premier tome s'attarde à Madeleine, accablée par la culpabilité et par le rejet de sa sœur, alors qu'elle attend son premier enfant.

Qu'est-ce qui vous a donné le goût d'écrire sur cette époque?

J'ai toujours trouvé fascinant le monde qui nous précède. Faire beaucoup avec si peu parfois! Dans le village côtier de L'Anse-à-Lajoie de l'entre-deux-guerres, les habitants — hommes, femmes et enfants — travaillent sans relâche lors de la saison de la pêche à la morue. Les relations dénuées d'artifices, la proximité entre les familles et l'ardeur à l'ouvrage des pêcheurs en Gaspésie m'inspirent autant que les régions du Québec où j'aime situer mes histoires du passé.

De quelle façon votre personnage principal est-il représentatif des mœurs et coutumes de cette époque, ou de quelle façon, au contraire, s'en détache-t-il?

Madeleine est une femme de pêcheur avec des valeurs familiales de son époque, soit 1934. Le drame dont elle est responsable et qui secoue le village de L'Anse-à-Lajoie la plongera encore plus dans le rôle féminin traditionnel. Elle se terre dans sa maison et se prépare à devenir mère pour la première fois, tout en prenant soin de sa grand-mère et de son mari. Confrontée à la culpabilité, Madeleine tente de trouver le pardon auprès de sa famille, en particulier de sa jumelle Simone, et de Dieu.

Quelles recherches historiques avez-vous réalisées pour l'écriture de ce roman?

Au retour d'un séjour estival en Gaspésie, j'ai plongé dans l'histoire de la péninsule grâce à de nombreux écrits. Le monde de la pêche à la morue, tel qu'il était dans les années 30, constitue un univers très bien détaillé dans plusieurs livres. Grâce au musée de la Gaspésie, j'ai pu aussi m'inspirer d'images, de photos des villages et des familles de pêcheurs. Les archives de la Grande Bibliothèque de Montréal sont aussi une mine d'or lorsqu'on écrit des récits historiques.

L'ANSE-À-LAJOIE (T. 1) : MADELEINE /

France Lorrain, Guy Saint-Jean Éditeur, 464 p., 24,95 \$

3. CLAIRE BERGERON TRACER SON CHEMIN

En 1884, dans un village témiscamien, Fabiola hérite de la prospère entreprise de son père après qu'un naufrage d'origine criminelle a décimé toute sa famille, la laissant comme seule survivante. En plus de devoir surmonter cette épreuve, la jeune femme qui n'a que 17 ans doit faire sa place dans un monde dominé par les hommes. Des années plus tard, en 1943, elle se remémore sa vie grâce à la curiosité de sa petite-fille: ses deuils, ses souffrances et son premier amour. Après *Mirages sur la Vallée-de-l'Or*, l'auteure Claire Bergeron se penche sur la condition des femmes et celle des Noirs dans *Les secrets d'une âme brisée*.

Qu'est-ce qui vous a donné le goût d'écrire sur cette époque?

Écrire, c'est voyager dans le temps. Je m'imprègne du contexte historique de mes intrigues, à tel point qu'il m'arrive de m'y retrouver, en rêve, la nuit. Pour la première fois, j'impliquais des gens d'origine afro-américaine. Comme 1885 se situe vingt ans après l'abolition de l'esclavage aux États-Unis, ça me permettait une incursion dans les horreurs de ce monde, que l'on disait révolues. Au Témiscamingue, la traite des fourrures tirait à sa fin, l'exploitation forestière se développait, c'était une étape charnière inspirante.

De quelle façon votre personnage principal est-il représentatif des mœurs et coutumes de cette époque, ou de quelle façon, au contraire, s'en détache-t-il?

Fabiola est une jeune fille née dans la soie. À 17 ans, quand son univers bascule, elle a deux choix: s'écrouler sous les ruines ou se lever et rebâtir un monde à la mesure de ses rêves. Héritière d'une entreprise forestière, elle est une femme dans un milieu d'hommes, une situation inacceptable au XIX^e siècle. Un de mes grands plaisirs dans l'écriture est de plonger dans l'esprit de mes personnages, tirer le voile sur leurs secrets, leur motivation d'agir, mettre le doigt sur ce battement d'ailes qui va changer le cours de leur destinée. Fabiola, mon héroïne, est déterminée à braver les mœurs de son époque, mais il y a aussi l'amour...

Quelles recherches historiques avez-vous réalisées pour l'écriture de ce roman?

Je fais toujours d'abondantes recherches, dans les livres, sur Internet, mais avant d'amorcer l'intrigue d'un roman, j'ai besoin de respirer l'air des lieux dans lesquels je vais implanter mes personnages. À Ville-Marie, assise sur les bords du lac Témiscamingue, j'ai regardé le soleil se coucher sur la beauté du paysage, en imaginant Fabiola, Dorian, Aymeric, Rodrigue, leurs rêves et leurs secrets qui peu à peu prenaient forme, et habitaient ces rives grandioses...

LES SECRETS D'UNE ÂME BRISÉE /

Claire Bergeron, Druide, 448 p., 27,95 \$



La finale
renversante d'une
série d'époque qui
a déjà séduit des
milliers de lecteurs.



jcl.qc.ca



Un nouveau volet
finement bricolé
s'ajoute à la
série culte de
Catherine Bourgault

CATHERINE BOURGAULT
DANGER!
Filles sur le chantier



4

4. MARYLÈNE PION RÊVER GRAND

Depuis le décès de leur père, Adéline et Julien peinent à arriver financièrement. Leur tante Philomène, quant à elle, vient d’être engagée comme gouvernante à l’hôtel Ritz-Carlton, qui sera inauguré la veille du Nouvel An, en 1912. De son côté, Ida, issue de la haute société, assiste à cet événement, même si elle aurait préféré être chez elle à New York. En racontant les débuts du célèbre et somptueux Ritz-Carlton, là où les destins des personnages se croiseront, Marylène Pion propose une nouvelle série où se côtoient différentes classes sociales, des personnages indépendants et déterminés, qui aspirent à améliorer leur sort.

**Qu’est-ce qui vous a donné le goût d’écrire sur cette époque ?
Qu’est-ce qui vous attirait particulièrement ?**

Les années 1914-1918 sont riches en événements historiques importants. Malgré la guerre, ces années sont remplies de promesses pour toutes les classes sociales et marquent le début de l’ère moderne. L’ouverture de l’hôtel Ritz-Carlton le 31 décembre 1912 m’offrait l’opportunité d’amorcer mon récit avec l’inauguration de l’hôtel. Le Ritz reflète bien la vie de l’époque avec tout le luxe dans lequel pouvaient évoluer les familles bourgeoises et, à l’inverse, le milieu plus modeste des employés de l’hôtel. Ce contraste démontre bien la société telle qu’elle était représentée dans ces années-là : la richesse et l’abondance qui côtoyaient chaque jour la pauvreté et le dur labeur. La vie mondaine des Montréalais de cette époque avait aussi quelque chose de fascinant. Au fil de mes recherches, j’ai découvert que la plupart des familles bourgeoises étaient étroitement liées, un peu comme la royauté, et c’est ce que j’ai voulu refléter avec mes personnages fictifs.

De quelle façon vos personnages principaux sont-ils représentatifs des mœurs et coutumes de cette époque, ou de quelle façon, au contraire, s’en détachent-ils ?

Mes personnages principaux sont fictifs, mais ils représentent bien les milieux d’où ils proviennent, soit la bourgeoisie new-yorkaise qui côtoie la bourgeoisie montréalaise et le milieu ouvrier de Montréal. C’est la rencontre de ces mondes contrastés qui apporte la richesse des personnages et qui donne envie de les suivre dans leur quotidien. Ida Sloane habite New York et elle accompagne son père qui doit séjourner souvent à Montréal pour ses affaires. Évidemment,

la jeune femme réside dans le luxueux hôtel Ritz-Carlton lors de ses séjours. Elle gravite dans le milieu bourgeois montréalais et y fait de nombreuses rencontres de personnages réels et fictifs. Soirées mondaines, visites au musée, réceptions de toute sorte meublent ses journées. À l’opposé, nous avons Julien et Adéline Couturier, respectivement frère et sœur, orphelins qui doivent peiner dur pour leur survie. Le travail et les questions financières occupent une grande partie de leur quotidien. Par un concours de circonstances, ils seront embauchés tous les deux dans le nouvel hôtel luxueux et moderne, le Ritz, et croiseront le destin d’Ida et d’autres personnages issus de la même classe sociale qu’eux. Les personnages sont différents par le milieu d’où ils proviennent, mais ils se rejoignent dans leur quête de liberté et d’accession à un monde meilleur.

Quelles recherches historiques avez-vous réalisées pour l’écriture de ce roman ?

J’ai fouillé dans quelques photos d’époque du Ritz pour essayer de m’imprégner de l’ambiance qui régnait dans cet hôtel moderne et luxueux. J’ai aussi consulté plusieurs références en ce qui concernait les éléments clés de cette période, diverses informations concernant la mobilisation pour la Première Guerre mondiale. Comme pour la majorité de mes romans, j’aime puiser mes informations dans les différents journaux d’époque. Ils sont riches en anecdotes de toute sorte. Ces journaux d’époque foisonnent de publicités qui nous en apprennent sur le quotidien des gens, leur façon de se vêtir, ce qu’ils mangeaient, ce qu’ils buvaient, les produits qu’ils utilisaient par exemple. Les journaux nous fournissent aussi de précieuses informations sur les différentes activités de divertissement de l’époque (cinémas, théâtres, sports, concerts). J’aime aussi fouiller dans les plans anciens de la ville pour situer mon histoire, où habitaient mes personnages, les endroits qu’ils visitaient. Je trouve que cela rend mon histoire un peu plus vivante.

**LES LUMIÈRES DU RITZ (T. 1) :
LA GRANDE DAME DE LA RUE SHERBROOKE /
Marylène Pion, Les Éditions réunies, 336 p., 24,95 \$**

5. CHRISTINE LAMER DANS LES COULISSES DE L'ÉCRAN CATHODIQUE

En 1958, la télévision est une boîte à faire rêver, un lieu de tous les possibles. Mais derrière l'écran, que se cache-t-il d'efforts, d'abus et de prouesses? Christine Lamer — qui a notamment incarné le personnage de Bobinette — en connaît long sur le sujet et nous entraîne avec *Téléroman* dans l'arrière-scène de la télévision. Dans un monde mené par les hommes, une femme — sa Marie Jolicœur — jouera du coude pour y faire sa place.

Qu'est-ce qui vous a donné le goût d'écrire sur cette époque?

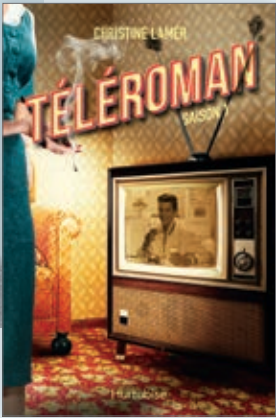
L'éditeur André Gagnon chez Hurtubise m'a lancé l'idée d'écrire un roman collé sur l'histoire de notre télévision. La suggestion m'a séduite et hautement inspirée. Je suis une enfant de la télé, j'ai grandi avec un papa assistant de plateau puis réalisateur. Enfant, j'y ai fait mes premiers pas dans les studios de *La Boîte à surprise* et de l'émission *Coucou* animée par Germaine Dugas et Raymond Lévesque, plus tard, en me glissant derrière un castelet. J'avais 19 ans. La révélation! La découverte du médium si mystérieux et captivant pour la plupart des téléspectateurs. Le fait de travailler dans la boîte à images des différentes stations comme marionnettiste, comédienne et animatrice pendant toutes ces années, bientôt 50 ans de métier, m'a donné un sacré matériel pour imaginer une fiction en m'inspirant de ceux et celles que j'ai côtoyés. Un amalgame de personnalités marquantes qui se cachent derrière certains de mes personnages.

De quelle façon votre personnage principal est-il représentatif des mœurs et des coutumes de l'époque?

Mon héroïne Marie Jolicœur ressent le même désir que bon nombre de gens pour qui la télévision canadienne représentait l'avenir. La plupart s'y lançait sans aucune formation. C'était apprendre sur le tas, travailler en direct, sans filet. Marie rêve d'être animatrice. Son idole: Élane Bédard. Nous sommes en 1958, dans un milieu dirigé par des hommes, parfois compétents ou pas, à une époque où la cigarette, l'alcool et le sexe sont des incontournables. Un trio qui colle à la personnalité et aux goûts de mademoiselle Jolicœur. Une scène de tournage d'une publicité pour la cigarette Player's résume bien la mentalité de l'époque. Une femme dans une pub de tabac! Habituellement, on cantonne le sexe faible dans des réclames pour lessive! Le porte-parole de la marque populaire, un homme marié et obnubilé par sa partenaire de travail, lui offre un verre après le tournage. Marie l'ambitieuse a tout pour séduire, a tout pour réussir dans le métier, et ne se prive de rien pour apprendre et faire ses classes auprès d'un réalisateur d'origine française. Il y avait plusieurs cousins qui débarquaient dans la province et s'improvisaient réalisateurs comme tant d'autres. Dans le milieu, l'intimidation et les auditions sur canapé étaient chose courante, des réalités malheureusement toujours d'actualité. J'aborde également les ravages du sida qu'on appelait le « cancer gai » et qui a durement frappé entre autres la colonie artistique.



© Julie Artacho



5

Quelles recherches historiques avez-vous réalisées pour l'écriture de ce roman?

Oh là là! Des heures de recherches afin d'être le plus précise possible sur l'évolution technologique télévisuelle: du direct aux enregistrements, des régies aux cars de reportage. Bien entendu, tout cela sans tomber dans des termes trop techniques, mais assez pour plonger le lecteur dans des descriptions de plateaux, de salles de maquillage et de tous ceux qui gravitent dans une production télé. Je me suis inspirée de mes propres expériences en brochant pour rendre le récit palpitant. J'ai vraiment fait une réclame pour les soutiens-gorges Playtex. Je me suis rendue à l'usine Playtex au New Jersey. Le tailleur qui a pris mes mesures était le même qui prenait celles de Jane Russell, que je n'ai jamais rencontrée, mais je n'allais pas me gêner pour écrire une rencontre entre Marie Jolicœur et l'actrice américaine! Par contre, Marie tombera nez à nez avec nul autre que William Shatner et... surprise! Cette fois, j'ai vraiment fait la connaissance du beau capitaine Kirk! Des recherches aussi personnelles que de notoriété publique. Une fiction collée à la petite et à la grande histoire de notre télévision canadienne, et celle de Marie Jolicœur qui devient Marie Jolie, l'animatrice choucho, la vedette du petit écran, mais aussi l'amoureuse, la butineuse pour qui le boulot, la cigarette, l'alcool et le sexe sont sa tasse de thé.

TÉLÉROMAN (SAISON 1) /
Christine Lamer, Hurtubise, 284 p., 24,95 \$

D'autres romans historiques à découvrir



FANETTE : LA SUITE, PREMIÈRE PARTIE — AMITIÉS PARTICULIÈRES /
Suzanne Aubry, Libre Expression, 528 p., 32,95 \$

Comprenant sept tomes publiés de 2008 à 2014, la série *Fanette* s'est vendue à plus de 100 000 exemplaires. En renouant avec ce personnage attachant dans cette suite (qui peut se lire indépendamment), l'écrivaine

dépeint notamment les conditions du journalisme et celles des femmes au XIX^e siècle. En 1878 — dix ans après la fin du 7^e tome —, Fanette doit se résigner à fermer le journal qu'elle a fondé. De son côté, Lucien, ancien journaliste déchu, fait renaître le journal qu'il avait jadis mené à la faillite, tout en planifiant de se venger de Fanette à qui il attribue ses anciens malheurs. C'est avec bonheur qu'on retrouve cet univers captivant et la panoplie de personnages fascinants qui entourent l'héroïne.



PLACE DES ÉRABLES (T. 1) : QUINCAILLERIE J. A. PICARD & FILS /
Louise Tremblay d'Essiambre, Guy Saint-Jean Éditeur, 424 p., 24,95 \$

Les commerçants rassemblés autour de la place des Érables, comme le casse-croûte Chez Rita (à découvrir davantage dans le deuxième tome) et la quincaillerie Picard, contribuent à la vie du quartier. C'est justement

cette ambiance particulière d'un quartier montréalais qu'avait envie de raconter cette fois la prolifique auteure. En cette fin de l'été 1960, tous essaient de profiter des derniers jours de la saison et savourent les éclats de bonheur à travers le quotidien ordinaire. De son côté, Joseph-Arthur, 10 ans, vit une enfance heureuse. Même s'il a encore du temps devant lui, il sait déjà qu'il ne souhaite pas suivre la lignée de sa famille, quincailliers de père en fils. Mais ça, il ne peut l'avouer à son grand-père ni à son père.



DANS LE SECRET DES VOÛTES (T. 1) : LE TRÉSOR DES AUGUSTINES /
Josée Ouimet, Hurtubise, 280 p., 24,95 \$

En 1945, à Québec, une famille navigue entre les aléas de la vie, dans cette période de l'après-guerre. Pendant que le retour à la maison de son frère est attendu et que sa sœur délaisse l'usine de munitions

pour un nouveau travail, Solange entre chez les sœurs augustines même si elle ne ressent pas la vocation religieuse, parce qu'elle souhaite devenir infirmière. Ses projets seront chamboulés par ses sentiments envers un prisonnier allemand blessé dont elle prend soin. Dans le monastère, des caisses cachées en secret dans les voûtes par des militaires polonais intriguent les augustines. À travers ce mystère et les changements que vit la société, les femmes tentent de s'extirper du joug des hommes et de l'emprise de la religion.



© Justine Latour

ENTREVUE

Gabrielle Boulianne-Tremblay

Arriver à soi

/

Avec son autofiction *La fille d'elle-même* (Marchand de feuilles) qui relate le parcours d'une personne trans, non seulement l'autrice échafaude un récit d'où émane une perceptibilité affinée qui révèle une plume mature et personnelle, mais elle fait aussi œuvre utile en témoignant d'une réalité qui s'incarne en la longue traversée du désert d'une femme à la recherche d'elle-même.

◇◇

PAR ISABELLE BEAULIEU

◇◇

Jointe au téléphone, l'actrice et autrice Gabrielle Boulianne-Tremblay répond à chacune des questions avec le cœur. Elle est à l'image de son écriture : transparente et sincère. « Je crois que la force de l'humain réside dans la reconnaissance de sa vulnérabilité, exprime-t-elle. On ne peut pas avoir de courage sans peur. » En outre, un mélange de fragilité et d'assurance traverse tout le roman. Le fil du récit nous conduit dans les moments d'enfance d'une petite fille poreuse aux événements et qui, au bout du compte, fera de sa sensibilité un atout. Elle perçoit avec acuité ce qui se trame sous l'eau dormante, ce qui la plonge parfois dans des moments d'angoisse prégnants ou diffus, mais grâce à cette émotivité, elle peut aussi appréhender la beauté dans les instants furtifs et s'en servir comme rempart contre les intempéries. Car durant l'enfance, puis l'adolescence, elle est emprisonnée dans le corps d'un garçon. « *Combien de miroirs me faut-il traverser pour enfin m'atteindre ?* », se questionne-t-elle, au milieu du chaos. Autant qu'il en faudra pour enfin parvenir à se mettre au monde.

Le personnage vit une jeunesse écartelée entre un père et une mère désunis, les moqueries de ses camarades et le sentiment d'être différente. Il était important pour l'autrice de mettre en scène une famille étiolée parce que plusieurs personnes trans ne reçoivent pas la compréhension dont ils ont besoin de la part de leurs proches, ce qui n'a pas été le cas pour elle. Par chance, la jeune fille du roman vivra une belle amitié avec Mathias, un garçon de l'école, qui viendra remplir sa vie de rires et de jeux. On assiste aux premiers émois de l'enfant lors de son séjour en camp de vacances. François, son moniteur, chasse toutes ses peurs et elle se sent enivrée par sa seule présence. « *C'est la floraison des passions et au plus creux de mes reins, je sais déjà que je n'y échapperai plus jamais.* » D'autres personnes bienfaitrices feront une différence dans sa vie, comme Martine, sa professeure, sa tante Manon, sa grand-mère. Puis il y aura Guillaume, avec qui elle vivra sa première grande histoire d'amour, en même temps qu'elle sera de plus en plus consciente du malaise qu'elle ressent de ne pas être née dans le bon corps. Une relation faite de hauts

et de bas qui l'habitera longtemps, qui la construira autant qu'elle lui apportera désolation et déchirement. Des événements destructeurs affligeront la trajectoire de la jeune femme, comme la scène, éprouvante à supporter même pour le lecteur, où elle est victime d'un viol brutal. Plus tard, sa rencontre avec d'autres hommes la mènera constamment à repenser sa légitimité d'être qui elle est. « *Je m'abreuve à même leur peau pour sauver la mienne.* » L'estime d'elle-même reste perpétuellement à gagner.

Ça n'enlève rien à personne que
l'autre veuille vivre sa propre vie.

Éclater les œillères

Avec ce livre, l'autrice ne cache pas son objectif d'« éveiller l'empathie chez les gens », car selon elle, c'est la méconnaissance qui fait courir les opinions préconçues. « L'ignorance engendre la peur qui engendre la violence, c'est un cercle vicieux et nous, on veut être dans un cercle vertueux, explique-t-elle. Les préjugés sont un symptôme du manque d'informations, de sensibilisation. Ça n'enlève rien à personne que l'autre veuille vivre sa propre vie. Comme je le dis d'entrée de jeu, *si vous ne comprenez pas parlez-nous donc.* » Pour atteindre les gens, elle choisit l'écriture qu'elle considère comme une deuxième nature chez elle, écrivant des histoires depuis l'âge de 11 ans. Ce roman, d'ailleurs, a commencé à s'écrire alors qu'elle avait 15 ans et qu'elle ne se doutait pas encore qu'elle était une femme trans. La forme hybride de l'œuvre, qui commence par un vibrant manifeste pour basculer dans le récit à la première personne, lui-même entrecoupé d'extraits de journaux intimes, bouscule l'ordre narratif attendu. Dans *La fille d'elle-même*, on construit à partir de soi et non de la norme, ce qui en fait un livre qui dépasse son sujet. Le chemin transidentitaire de la jeune femme nous donne la permission de nous questionner au grand jour sur les facettes de ce que nous sommes réellement et notre volonté d'épanouissement. Une fois traversé le mur des masques et du mensonge, le personnage peut toucher à une vérité difficile à ébranler. « Et cette authenticité-là, elle est contagieuse, soutient Boulianne-Tremblay. Elle va inspirer d'autres personnes, trans ou non, à vouloir arrêter de vivre d'illusions et de poursuivre leur propre vie comme elles la rêvent. » L'aventure en vaut la peine au bout du compte, même si les difficultés à surmonter sont nombreuses pour la narratrice et qu'il n'est pas aisé tous les jours de maintenir ses idéaux dans la ligne de mire.

Le trajet est long pour arriver à soi, mais lorsque Gabrielle Boulianne-Tremblay parle de sa route, elle retient la lumière. « Ça n'a pas toujours été le cas, mais présentement, je suis bien, affirme-t-elle. Je le savoure d'autant plus que je sais combien c'est précieux. » *La fille d'elle-même* est une première autofiction francophone écrite par une femme trans au Québec, mais elle souhaite que ce ne soit pas la dernière. Plus les voix se feront entendre, plus les mentalités s'ancreront dans une ouverture d'esprit où chacun aura la possibilité, fondamentale et essentielle, d'être ce qu'il est, simplement. ♦



LA FILLE D'ELLE-MÊME
Gabrielle Boulianne-Tremblay
Marchand de feuilles
334 p. | 26,95 \$

LE RETOUR DE LA
SAGA HISTORIQUE
DÉJÀ PLUS DE 100 000 EXEMPLAIRES VENDUS



AUSSI EN VERSION
NUMÉRIQUE



Par l'autrice de *Griffintown*

La désidérata

Marie Hélène Poitras



EN LIBRAIRIE LE
6 avril 2021

BIENTÔT EN
LIVRE AUDIO

Narré par
**Pascale
Montpetit**

Musique de
**Marie-Pierre
Arthur**

alto

Éditeur d'étonnant

SODEC
Québec

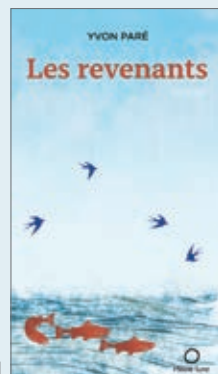


LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE ET ÉTRANGÈRE

EN VITRINE

1. LES REVENANTS / Yvon Paré, Pleine Lune, 216 p., 22,95 \$

De retour dans son village après plusieurs années d'absence, un homme amnésique essaie de raviver sa mémoire. Autour de lui gravitent son chat, des livres, un vieil autobus, de nouveaux voisins, une nature foisonnante et son entourage — des gens qu'il ne reconnaît pas — qui lui raconte des souvenirs qu'il tente de reconstituer. À travers toutes ces bribes nébuleuses, le réel et l'imaginaire se mélangent alors que l'homme cherche à apprivoiser cette nouvelle réalité et à savoir qui il est.



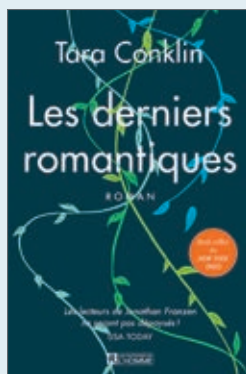
2. L'HÔTEL DE VERRE / Emily St. John Mandel (trad. Gérard de Chergé), Alto, 392 p., 29,95 \$

Celle qui en a conquis plusieurs avec *Station Eleven* revient avec un roman mystérieux et envoûtant, qui explore les liens entre les êtres, les rôles que les gens jouent dans nos existences ainsi que les possibles autres vies que nous aurions pu vivre. S'échelonnant de 1994 à 2029, ce roman raconte les destins de plusieurs personnages qui finiront par s'imbriquer comme les pièces d'un casse-tête. Parmi eux, une jeune femme, Vincent, qui tente d'améliorer son sort, passant d'un bar d'hôtel à devenir la compagne d'un riche homme d'affaires (qui s'avérera être dans la finance frauduleuse), puis à la cuisine d'un cargo d'où elle finira par disparaître. Escroquerie, cupidité, solitude et illusions sont au menu de cette histoire d'errance et de fantômes.



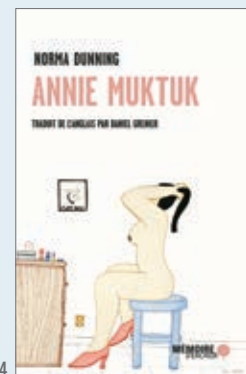
3. LES DERNIERS ROMANTIQUES / Tara Conklin (trad. Danièle Momont), L'Homme, 384 p., 29,95 \$

Quatre enfants, entre 4 et 12 ans, se voient confrontés à ce qu'ils appelleront, *a posteriori*, la « Grande Parenthèse », soit cette période de plusieurs mois où leur mère, totalement démolie par la mort de son mari, et père de ses enfants, s'enferme, laissant les petits à leur sort. Nous apprendrons comment ils s'en sortent, mais aussi comment les liens se sont ensuite tissés entre cette fratrie, grâce au récit que tissera Fiona, poète de 102 ans, qui a fait de son drame d'enfance la toile de fond de son œuvre. Le roman est lumineux, les personnages sont forts : parfait pour lire sous les premiers rayons de soleil printanier !



4. ANNIE MUKTUK / Norma Dunning (trad. Daniel Grenier), Mémoire d'encrier, 196 p., 23,95 \$

Ce recueil de nouvelles de l'auteure inuite Norma Dunning a déjà remporté trois prix littéraires dans sa version originale anglaise. C'est qu'il est à la fois drôle et incisif, lucide et révélateur d'une époque, d'un lieu, d'une communauté. Ces courts textes — tantôt très durs, tantôt très cocasses — parlent ainsi de sexualité féminine, évoquent la cosmologie, mais aussi les mœurs, les pensionnats, le racisme, l'amour, la violence, la vieillesse. Et, surtout, Dunning ose le rire, démantèle les idées reçues sur les Inuits et leurs valeurs, et offre une œuvre littéraire de qualité.



ENTRÉE PAREN- THÈSES

((((aparté)))

PLONGEZ AVEC ALTO
AU CŒUR DU

MÉTIER D'ÉDITEUR ET DE TRADUCTEUR

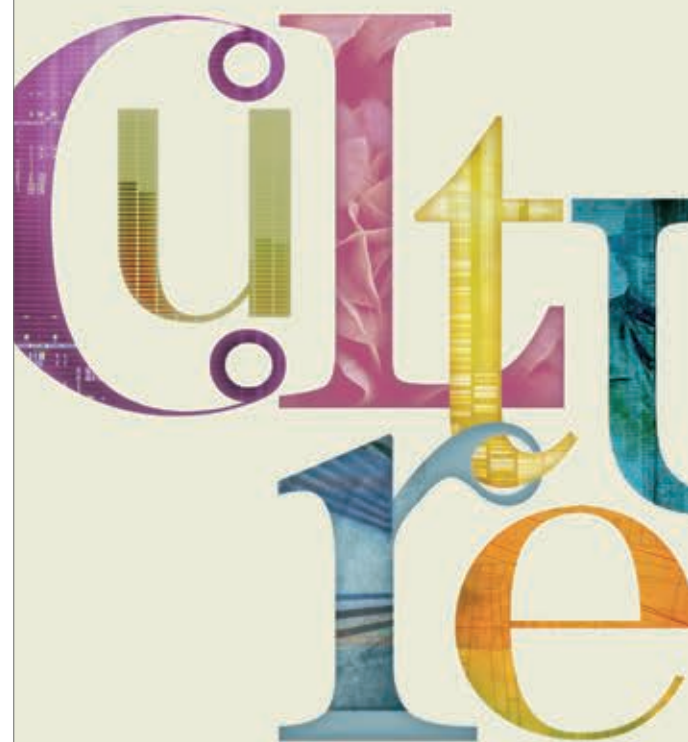
Vous voulez tout connaître des dessous des métiers de l'édition ? Il vous faut plonger dans les balados d'Aparté, projet des éditions Alto. Dans les six épisodes d'une vingtaine de minutes chacun, tous animés avec brio par Catherine Leroux, qui porte à la fois les chapeaux d'auteure, de traductrice et d'éditrice, on découvre les dessous du métier d'éditeur puis de celui de traducteur. Ainsi, avec Éric Fontaine, Sophie Voillot et Lazer Lederhendler, Catherine Leroux aborde les questions, parfois épineuses, entourant la pratique littéraire qu'est celle de traduire : les jeux de mots intraduisibles, la longueur des phrases d'une langue à l'autre, l'actualisation ou non d'une œuvre, l'empathie du traducteur, etc. Les exemples concrets qui y sont donnés ont absolument tout pour plaire à l'amateur de mots ! Dans les trois balados suivants, on assiste aux conversations passionnées entre l'animatrice et trois éditeurs chevronnés — Antoine Tanguay, Elsa Pépin et Hélène Dorion —, qui s'articulent autour de la citation de Christine Angot : « L'éditeur ce n'est pas celui qui dompte la bête, c'est celui qui la socialise. » Ils y parlent de liberté, de socialisation, d'accompagnement, de respect, de poésie, de syntaxe, de style. De quoi donner envie d'avoir, nous aussi, un éditeur !

**DISPONIBLE GRATUITEMENT SUR LA
PLUPART DES PLATEFORMES ET SUR APARTE.EDITIONSALTO.COM**

HAMAC OUVRE SES PORTES À LA POÉSIE



Dirigée par Anne Peyrouse, la nouvelle collection « Hamac-Poésie » s'est déployée en librairie depuis la mi-février dernière. Les quatre titres qui figurent actuellement au catalogue ont déjà de quoi accrocher le lecteur : dans *Chambres claires* de Laetitia Beaumel, on évoque les blessures laissées par l'amour ; dans *L'homme est un lion que je n'ai su faire rugir* de Pierre-Luc Gagné, on parle d'éros contemporain ; dans *Dans sa tête poussait une plante* de Philippe Chagnon, on explore la rupture toujours sous le regard étonnant de l'auteur et dans *Ces fenêtres où s'éclatent leurs yeux* d'Anne Peyrouse, on visite les méandres de la pornographie et ses entailles sur les jeunes. « Cette nouvelle collection veut ouvrir des passages vers des mondes uniques — parfois miroirs d'une actualité complexe et dérangement, d'autres fois fenêtres sur une vie intime bouleversante. Chaque livre sera un voyage existentiel profondément humain, tissé de sens et de style », lit-on dans la description de l'éditeur, qui fait ainsi place autant aux poèmes en prose qu'à la versification libre.



Retrouvez les
revues culturelles
québécoises
dans les librairies
indépendantes !

ARTS VISUELS CIEL VARIABLE - ESPACE - ESSE - INTER
LE SABORD - PLANCHES - VIE DES ARTS - ZONE OCCUPÉE
CINÉMA 24 IMAGES - CINÉ-BULLES - CINÉMAS - SÉQUENCES
CRÉATION LITTÉRAIRE ENTREVOUS - ESTUAIRE - EXIT
LES ÉCRITS - MŒBIUS - XYZ. LA REVUE DE LA NOUVELLE
CULTURE ET SOCIÉTÉ À BÂBORD ! - CAMINANDO - CARIBOU
L'ACTION NATIONALE - LIBERTÉ - L'INCONVÉNIENT - NOUVEAU
PROJET - NOUVEAUX CAHIERS DU SOCIALISME - RECHERCHES
SOCIOGRAPHIQUES - RELATIONS - SIGGI **HISTOIRE ET**
PATRIMOINE CAP-AUX-DIAMANTS - CONTINUITÉ - HISTOIRE
QUÉBEC - MAGAZINE GASPÉSIE **LITTÉRATURE** LES CAHIERS
DE LECTURE - LETTRES QUÉBÉCOISES - LURELU - NUIT BLANCHE
SPIRALE **THÉÂTRE ET MUSIQUE** CIRCUIT - JEU REVUE
DE THÉÂTRE - LES CAHIERS DE LA SQRM **THÉORIES ET**
ANALYSES ANNALES D'HISTOIRE DE L'ART CANADIEN - ÉTUDES
LITTÉRAIRES - TANGENCE - VOIX ET IMAGES

sodep revues
culturelles
québécoises

SODEP.QC.CA   



Conseil
des arts
et des lettres
du Québec



Conseil des arts
du Canada

Canada Council
for the Arts



Conseil
des arts
de la région
de la Capitale-
Nationale

Musée de la
ville de Québec



© Melany Bernier

ENTREVUE

Paul Serge Forest

La fabrique
de l'ori

/

Sur le bandeau de *Tout est ori*, on peut lire : « L'un des meilleurs romans québécois des dix dernières années. » Je suis à l'origine de ce commentaire, puisque j'étais membre du jury du prix Robert-Cliche 2021. Après la relecture dudit roman pour préparer la rencontre avec son auteur, Paul Serge Forest, je réitère mes propos : *Tout est ori* est déjà un incontournable de la littérature québécoise.

◇◇

PAR ANNABELLE MOREAU,
RÉDACTRICE EN CHEF DE *LETTRES QUÉBÉCOISES*
ET JURÉE POUR LE PRIX ROBERT-CLICHE 2021

◇◇

La première chose qui m'a frappée en terminant la lecture de *Tout est ori* est son aboutissement. Je peinais à croire qu'un primoromancier ait pu mener à terme un ouvrage autant construit et solide, aux intrigues aussi finement imbriquées et portées par des personnages à ce point complexes et surprenants. Au moment de désigner le vainqueur du prix Robert-Cliche, avec le libraire Olivier Boisvert et l'auteur et animateur Stanley Péan, j'ai assisté aux plus courtes délibérations de ma vie; enfin, il n'y a pas eu de délibérations, le prix *devait* aller à *Tout est ori*.

La deuxième chose qui m'a surprise en relisant *Tout est ori* est le fait qu'un inconnu, une personne « extérieure » au milieu littéraire ou culturel — Paul Serge Forest est médecin et écrit sous pseudonyme —, ait pu composer un roman aussi puissant et évocateur. Quelque 450 pages tassées et touffues, bourrées de références littéraires, scientifiques, maritimes, nipponnes; le livre d'un grand lecteur et d'un grand intellectuel.

Ayant grandi à Baie-Comeau, sur la Côte-Nord, l'écrivain a planté son roman dans une version imaginée du village de Baie-Trinité, non loin de sa ville natale, au cœur de la famille Lelarge, propriétaire des pêcheries du même nom. L'arrivée d'un mystérieux ingénieur japonais friand d'oursins, Mori Ishikawa, venu soi-disant pour le compte du Conglomérat des teintes, couleurs, pigments, mollusques et crustacés d'Isumi, fait dériver d'abord subtilement, puis franchement les plans commerciaux des Lelarge. Des phénomènes scientifico-météo-maritimes inexplicables se multiplient dans le village et le responsable local du Programme canadien du contrôle de la salubrité des mollusques, Frédéric Goyette, mène l'enquête aux sources de l'ori, substance dont je ne veux pas dévoiler ici la nature exacte pour ne pas

divulguer l'intrigue du roman. Mais c'est main dans la main avec les « princesse[s] héritière[s] du peuple des fruits de mer », notamment la cadette Laurie, mais aussi sa sœur Florence Lelarge, que Mori pourra déployer son empire et écraser celui de la famille nord-côtière.

Le paysage est immense et la plage, infinie. La langue, quant à elle, est jouissive et l'humour, omniprésent. « Je voulais créer un univers à côté de l'univers : invraisemblable, déjanté. Je voulais que ce soit drôle, mais intelligent, non nocif pour l'intelligence, comme disait RBO. » L'humour grinçant, les jeux de mots désopilants, les boutades drolatiques... Paul Serge Forest ne se prive pas pour en mettre dans la bouche de ses nombreux personnages.

Travail de fond

En discutant avec lui, je comprends que Forest a toujours écrit. Et qu'il connaît ses classiques grecs. *Tout est ori* est son troisième livre, mais le premier à être publié. « J'avais eu des commentaires positifs d'éditeurs sur mes autres manuscrits, mais avec *Tout est ori*, je me suis dit : « Ne lâche pas, tu ne pourras pas faire mieux » », explique le « jeune auteur » de 36 ans encore sous le choc de l'attention médiatique et de l'accueil explosif réservés à son « premier roman ».

« Tu connais le principe des 10 000 heures ? », me demande Forest alors que je l'interroge sur son rituel d'écriture. « J'ai fait mes devoirs et je prends énormément de notes », ajoute-t-il. Bien sûr, il y a eu le travail d'édition avec Mélikah Abdelmoumen, éditrice à VLB, mais ce roman, Paul Serge l'a écrit seul, et il a mis quatre ans pour y arriver, deux ans d'écriture, et deux années de réécriture, avant de le soumettre au prix.



TOUT EST ORI
Paul Serge Forest
VLB éditeur
456 p. | 29,95\$

Pour lui, l’intelligibilité et la limpidité du texte sont primordiales, et le processus d’édition étalé sur neuf mois a rendu la forme plus lisse, plus fluide: «Tout le temps de l’écriture, je me suis demandé si j’allais être compris par d’autres.»

«C’est peut-être cliché, mais ma grande découverte depuis l’annonce du prix est que l’acte littéraire n’est pas d’écrire, mais plutôt la rencontre entre l’imagination d’une lectrice, d’un lecteur, et celle d’un auteur, d’une autrice.» Pour Forest, c’est au cœur même de cette rencontre-là que le livre se réalise, dans la conscience des lecteurs et lectrices. Et pour cela, «je vais réécrire autant de fois qu’il le faut».

La culture comme barrière de corail

Les lectrices et lecteurs de *Tout est ori* seront ravis, c’était mon cas, de déguster les dix intermèdes informatifs glissés dans l’ouvrage et consacrés auxdits fruits de mer: les classiques crevette, crabe, moule, homard, pétoncle, et les moins connus, bourgot et bigorneau, mye, oursin, couteau, et mactre de Stimpson. Ces intermèdes renseignent à la fois sur les propriétés des crustacés et mollusques, mais permettent surtout de propulser l’intrigue, tout comme les références littéraires; de Michel Houellebecq au frère Marie-Victorin, en passant par Simone de Beauvoir ou Milan Kundera («La connaissance est la seule morale du roman», avance l’auteur durant l’entrevue à propos de son travail), l’érudition ne sert jamais à épater la galerie, mais plutôt à donner du relief aux personnages et à faire rire les lecteurs et lectrices qui y verront un réseau délicat de clins d’œil. D’ailleurs, l’ours, animal fétiche de John Irving, fait aussi quelques tours de piste chez Forest.

Cette érudition vient d’une part de la formation médicale et scientifique de Forest. À l’instar d’autres médecins-écrivains — Rabelais, Martin Winckler, Sarah Chiche, ou, au Québec, Jacques Ferron et Nicholas Lévesque —, Forest possède une précision dans l’écriture des corps. «Il faut écrire proche du corps, des sensations, des organes, de l’anatomie. Pour moi, ce processus aide mes personnages à être incarnés.» Après tout, «comme médecin, mon travail est d’aider les gens à raconter leurs histoires et à connaître leurs récits de vie».

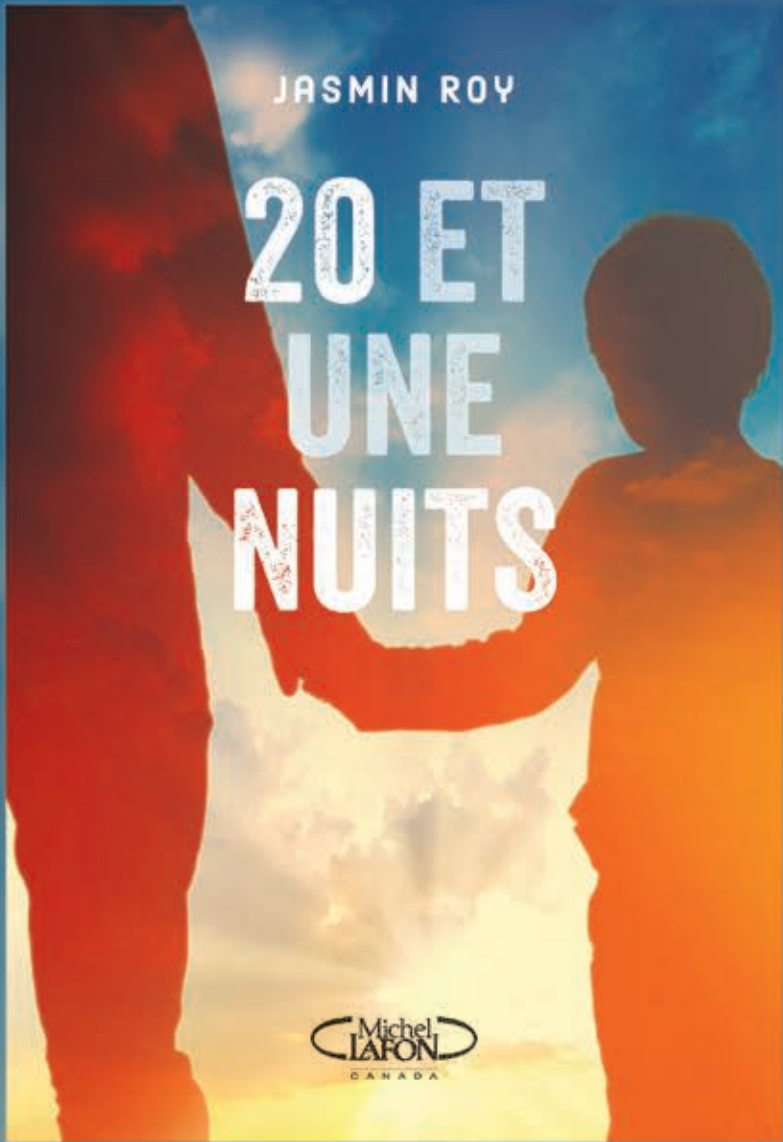
Au-delà de sa formation, Paul Serge cultive une vaste culture générale qui modifie son rapport au monde, explique-t-il, et qui est nourrie par des lectures, bien sûr, mais aussi par sa participation à des groupes de génies en herbe depuis ses études secondaires: «J’aime ajouter ces informations dans mon écriture, j’aime que ce soit saugrenu, qu’il y ait du *trivia*, dont je suis un grand *fan*.»

Et le réalisme magique là-dedans? L’écrivain sourit à cette question. Si son ouvrage puise dans les codes romanesques déjà empruntés par Isabel Allende, dans ceux d’Haruki Murakami ou du maître Márquez, *Tout est ori* pige également dans le polar, mais aussi dans le roman d’aventures, le roman d’émancipation et le roman social. Toutes ces catégories importent peu l’auteur qui souhaite davantage «faire des belles phrases, des phrases vraies et incarnées, qui servent l’acte de narration et où l’on découvre quelque chose sur la nature humaine».

«Je voulais vraiment devenir écrivain, j’ai toujours voulu ça, mais maintenant, qu’est-ce que je fais avec ça?», demande Forest, philosophe. ♦

IL Y A 20 ANS, LA POLICE FRAPPAIT UN GRAND COUP AVEC L’OPÉRATION PRINTEMPS 2001





Laissez-vous bercer par le récit de
Xavier et Gabriel, deux âmes échouées
dans un hôpital, et qui vont, soir
après soir, faire connaissance, jusqu'à
devenir inséparables.

Un roman sensible, poétique et
touchant, une rencontre unique au
cœur de nuits sans étoiles.



Pénélope
Jolicoeur

LES TROIS
LIVRES
QUI ONT
MARQUÉ...

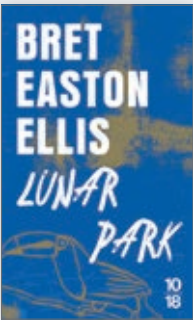


Pénélope Jolicoeur est directrice générale de Communication-Jeunesse. Le spectre de ses intérêts — et de ses talents! — déborde cependant de la littérature jeunesse. Comédienne, chanteuse, humoriste et animatrice, elle a notamment ajouté une corde à son arc en devenant éditrice chez Hurlantes éditrices, maison en marge qui ose et qui a comme leitmotiv « Tout est à repenser, donc tout est à inventer ». Cette saison, elle signe une nouvelle entre rires et souvenirs dans le collectif Dans les yeux de mon père (Hugo & Cie), ouvrage qui réunit la plume de neuf humoristes féminines d'ici. Ci-dessous, trois romans qui ont marqué cette femme aux nombreux talents.



LA PETITE ET LE VIEUX
Marie-Renée Lavoie (BQ)

Pour la plume de l'autrice qui dépeint si bien le Limoilou des années 80. Je l'avais conseillé à tous les clients que je croisais sur le plancher quand j'étais libraire parce que je trouvais que c'était l'ultime livre qui fait du bien : les dialogues sont savoureux, les personnages, attachants, et l'histoire, humaine et émouvante.



LUNAR PARK
Bret Easton Ellis (10/18)

Parce que c'est mon auteur préféré et que j'aurais pu nommer ici tous ses livres! Celui-ci est, à mon avis, son plus réussi avec toute la charge anxiogène que comporte cette « autobiographie » d'horreur qui passe habilement du rire à l'émotion dans un portrait introspectif des relations père-fils.



DANS LA CAGE
Mathieu Leroux (Héliotrope)

Parce que ce gars-là, je l'aime d'amour, lui et son univers sans compromis, vrai et complexe. Dans la cage est un récit violent de transformation, empreint de cette poésie de l'intime qui caractérise l'œuvre de l'auteur. Une lecture bouleversante et formidablement rythmée qui nous emporte du côté sombre des pulsions et de la dynamique prédateur-proie.

CHRONIQUE DE
DOMINIC TARDIF

LE DUR DÉSIR DE DURER

Jusqu’à tout récemment, je ne m’étais jamais tellement projeté dans le temps, jamais pris à m’imaginer un jour avoir, 40, 50, 60 ans. Comprenez-moi bien : je n’ai jamais été de ces romantiques qui espèrent mourir jeunes, au terme d’une courte vie vécue trop furieusement. J’étais tout simplement incapable d’envisager un jour d’atteindre l’âge qu’ont présentement mes parents. C’était comme si cette éventualité demeurait trop abstraite pour que mon esprit puisse réellement l’admettre.

Comment la paternité t’a-t-elle changé ? me demandent parfois mes amis et amies, depuis la naissance de ma fille. Je pourrais vous répondre sommeil, je pourrais vous répondre vulnérabilité — je pleurais à rien, c’est pire maintenant — mais aujourd’hui, je vous répondrai : temps. C’est mon rapport au temps qu’a profondément bouleversé la paternité. Au quotidien, d’abord, parce que les journées, depuis l’arrivée de l’enfant, parviennent étrangement à apparaître à la fois interminables et trop courtes.

Mais c’est surtout à l’échelle de mon âge, à l’échelle de ma vie entière, que mon rapport au temps n’est plus du tout le même. Banal calcul mathématique dans ma tête : ma fille aura un jour 10 ans, 20 ans, 30 ans, et j’espère avoir la chance de me tenir à ses côtés tout au long de ce voyage qui sera le sien. J’aurai alors 40, 50, 60 ans. Me voilà pris — il me faut bien me l’admettre — avec le *dur désir de durer*, une formule d’Éluard que j’ai d’abord entendue dans une chanson du groupe Octobre. Me voilà aussi pris avec le corollaire de ce désir : la crainte de m’encroûter, de mal vieillir. Durer, oui, mais comment ? Vertige.

Vertige que j’apaise ces jours-ci en me plongeant dans l’œuvre de femmes qui ont su traverser les années sans rien abdiquer. Des femmes comme France Théoret, 78 ans, qui a publié plus d’une trentaine de livres — poésie, romans, théâtre, essais — et qui, dans *La forêt des signes*, se rappelle comment la lecture et l’écriture se sont impérativement imposées à elle.

Née au sein d’un milieu modeste, France Théoret, jeune femme, travaille comme une damnée dans l’hôtel de campagne de son père, une existence de sujétion, où lire est une activité suspecte et risible. « Il est inutile d’écrire si je ne désire pas la liberté. Ma nécessité s’appelle la liberté », explique-t-elle dans cet essai autobiographique en se souvenant comment cette entreprise de conquête de sa liberté n’aura pu s’accomplir que grâce à l’invention d’une langue contestant toutes les servitudes, tous les dogmes et tous les appels à faire de la littérature une chose utile, au sens où l’entend le marché.

C’est donc l’histoire d’une révolte que raconte France Théoret : d’une révolte contre ses origines, mais aussi contre les limites du langage, ainsi que contre toutes les violences dont sont victimes les femmes. On aimerait qu’elle adhère à ce qu’elle appelle « la vie douce », mais l’écrivaine résiste, comprend trop bien qu’on l’invite ainsi subtilement à cesser de ruer dans les brancards. J’entends personnellement, dans ce refus de se taire, une mise en garde : toujours se méfier de ce qui endort, toujours se méfier des réponses trop faciles.

France Théoret et Louise Dupré offrent la résistance de leur écriture à tout ce qui entrave la vie.

Femme alerte, dans tous les sens du terme, France Théoret voit clair dans le jeu de ceux qui tentent de juguler sa colère, de la convaincre qu’elle exagère. Féministe parce qu’il le faut, elle demeure indignée face à l’absence de reconnaissance, voire au mépris, subi par ses sœurs, dont la regrettée Louky Bersianik. Son roman *L’Euguélionne* (1976) est rien de moins qu’un chef-d’œuvre, plaide-t-elle, alors pourquoi n’est-il pas plus largement considéré ainsi ?

France Théorêt témoigne dans *La forêt des signes* de son engagement envers la littérature qui, chez elle, est indissociable de son engagement envers la vie. « Quand je renonce à l’écriture et à la recherche constante, le désastre survient. Il faut se tenir sur le qui-vive pour n’être pas dévorée par l’ordinaire ou le quotidien. Il y a une nécessaire lutte incessante pour se maintenir dans la réflexion et le geste d’écrire. Je suis l’objet, saisie par la dévoration, si je n’accepte pas la lutte continue devant l’existence. Le quotidien me rend amorphe, m’engloutit dans une matière inorganisée, un chaos visqueux. La léthargie entraîne à la déliquescence. J’ai l’obligation de rassembler la totalité de ma personne si je désire écrire. »

La mort n’a pas raison de tout

Dans *Tout près*, recueil d’abord paru en 1998, Louise Dupré donne voix à une femme ayant elle aussi subi la mise au silence d’une époque de grande noirceur. L’écrivaine — autrice de plus d’une vingtaine de recueils de poésie, de romans et d’essais — auscultait déjà à l’intérieur de ses poèmes en prose et en vers une des grandes questions de son œuvre qui, de titre en titre, soupèse le rôle même de l’espoir au cœur d’un monde sur lequel règne l’horreur (une réflexion qu’elle poursuivra dans *Plus haut que les flammes* en 2010 et *La main hantée* en 2015).

Livre habité par les fantômes nombreux d’êtres aimés, *Tout près* se range néanmoins — c’est en ce choix que se loge sa force — du côté de la vie. C’est parce que celle qui prend la parole possède une connaissance intime de ce que cela signifie de perdre quelqu’un qu’elle peut affirmer que l’obscurité, même vorace, n’avale pas tout, qu’un deuil n’entraîne pas dans son sillage la joie au grand complet. Il y a la vie partout dans ces textes comme il y a la vie partout dans un cimetière, par un après-midi de temps clair.

« Demain ce sera le jour dans son éternité, avec son poudrolement de brume avant le premier soleil et ses collines semblables à des images. Puis mes doutes éblouis de lumière. Plus rien ne tremblera. Je retrouverai ma voix nomade, cette petite goutte de voix qui émerge, certains matins bénis où la douceur de l’air nous laisse entrevoir que la mort n’a pas raison de tout. »

Il y a partout dans ce livre une sorte de foi païenne en la possibilité vivace de toujours renouveler ses vœux envers la vie, ainsi qu’envers sa propre capacité de s’émerveiller, de désirer, de croire en demain. Je lis *Tout près* et soudainement, malgré toute la douleur que ses phrases contiennent, je me permets de faire mien le mot espoir. Il est sans doute la meilleure arme pour qui souhaite rester debout, encore longtemps. ♦



/ Dominic Tardif est né en 1986 à Rouyn-Noranda. Il collabore à différentes publications en tant que journaliste et chroniqueur. On peut aussi parfois l’entendre à la radio. /

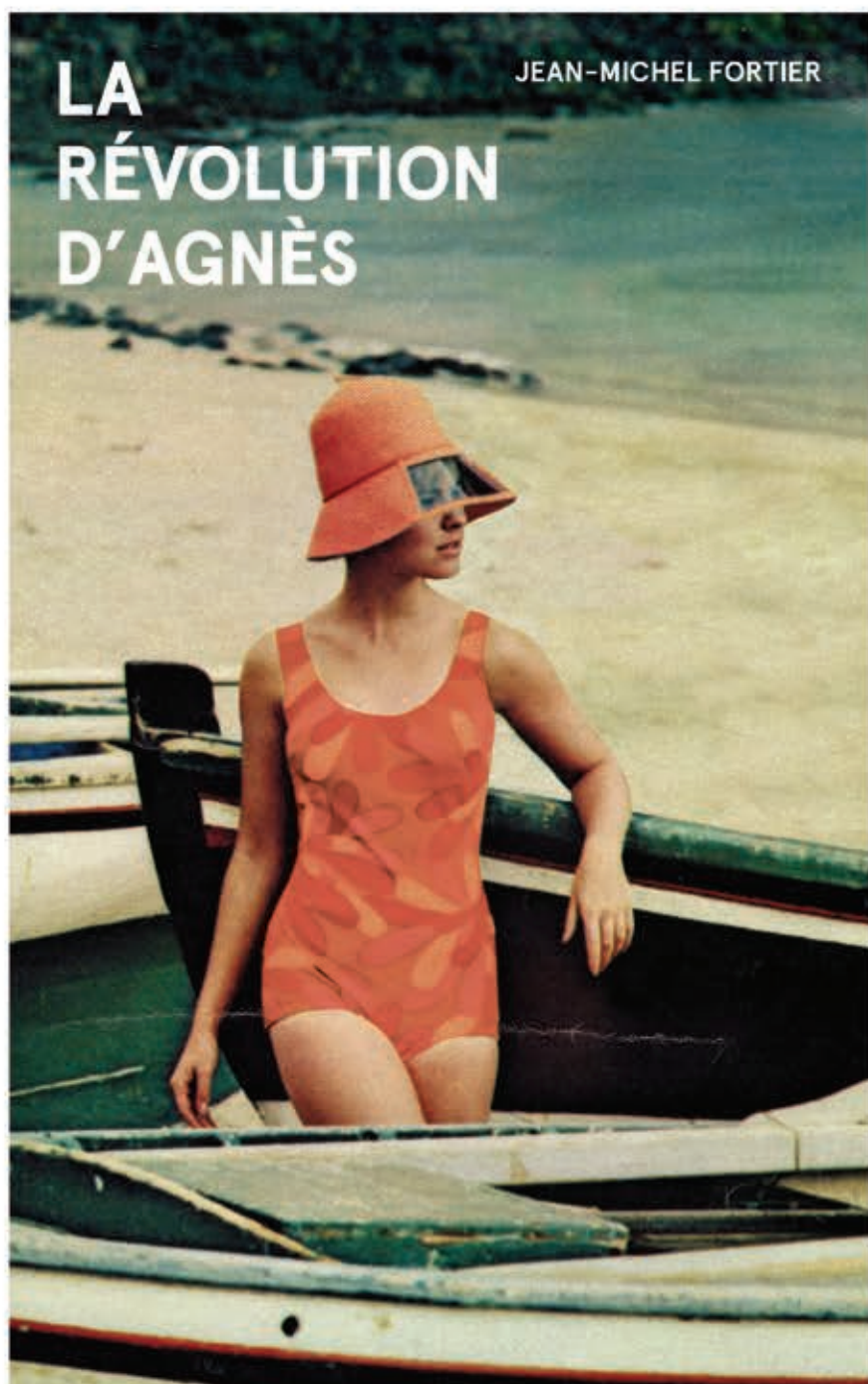


LA FORÊT DES SIGNES

France Théoret
Remue-ménage
120 p. | 18,95\$ ♦



TOUT PRÈS
Louise Dupré
Du Noroît
96 p. | 20\$



Percé, P.Q., 1969.

Un mystérieux navire de guerre mouillé à quelques brasses du fameux rocher. Son équipage? Un bataillon de femmes porteuses d'un projet aussi inouï que secret. Un vent de liberté souffle sur Percé et ses habitantes, alors que le cuirassé et ses occupantes bousculent soudainement les mentalités.

MAINTENANT EN LIBRAIRIE

LA MECHE

Québec

Canada

Canada

LA FORCE DES MOTS

1. PARMİ CELLES QUI FLAMBENT /

Noémie Roy, Les Herbes rouges, 104 p., 19,95 \$

«Ma prison comme le verbe paraître/un paradis sans origine entre les cuisses/je sais, je vole en éclats». Dans ce recueil aux images nombreuses, habilement articulées, on suit une fille dont la blessure est grande, mais pas éternelle. Car «avec le temps la colère tricote/un tissu diurne à enfiler». Elle a vu ceux qui ont dérobé le soleil. Pour son premier livre, Noémie Roy frappe fort en parlant de réappropriation du corps, d'émotions éparses et de retour à soi, dans une langue qui irradie.

2. LES MURAILLES / Erika Soucy, VLB éditeur, 156 p., 18,95 \$

Dans cette pièce de théâtre adaptée du roman du même nom, on retrouve l'essentiel du propos d'Erika Soucy, partie sur la Côte-Nord pour découvrir les chantiers que son père a fréquentés durant toute sa jeunesse à elle — et où il travaille toujours. En poète-enquêteuse, déguisée en employée de la Romaine-2, elle découvrira un monde d'hommes — et de quelques femmes — qui forment le portrait adroit d'une région éloignée. Les personnages sonnent juste, les dialogues sont forts: s'il n'y a pas qu'un type d'homme de chantier, Soucy l'a bien compris et le dépeint avec adresse. Et, justement parce que c'est écrit par une poète, des intermèdes poétiques se glissent entre les scènes, soulignant deux univers qui ne sont opposés qu'en apparence.

3. TRAGÉDIE / Pol Pelletier, Pleine Lune, 176 p., 22,95 \$

Cette pièce change de nom (*Cérémonie d'adieu* et *Nicole, c'est moi*) et traverse les époques, mais transporte toujours avec elle la voix forte de la dramaturge qui s'interroge, dix ans après la tragédie de Polytechnique, sur les raisons qui expliquent pourquoi la société tue les femmes qui tentent de prendre leur place. Quels que soient l'ère ou le pays, tous les chemins que parcourt cette pièce mènent à la tragédie québécoise, faisant de ce texte un hommage sincère à ses victimes. Cette pièce inédite est accompagnée d'une sélection de textes de la dramaturge qui mettent en lumière son rapport, notamment, au théâtre et à la mise en scène, ainsi qu'un texte de l'auteur et journaliste Olivier Dumas sur le grand parcours de cette femme de théâtre.

4. LES RETROUVAILLES /

Olyvier Leroux-Picard, Poètes de brousse, 62 p., 17 \$

Ces mots comme de l'hélium qui gonfle des cœurs, le narrateur les offre à des êtres aimés, partis ou juste à côté. Il propose une conversation à sens unique, livrée pour rappeler qu'on ne sait pas tout des autres, mais qu'on leur veut du bien. Il offre des images qui créent des moments chaleureux, des phrases qui parlent des failles ou des fissures qui ne sont pas des drames, qui parlent d'une époque qui n'est plus toute belle. Un style limpide, des vers accueillants: «Nous marchons droit/un ballon de fête accroché à la ceinture/la tête moulée dans un océan».

1



2

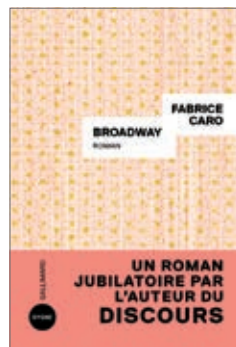


3



4





LES LIBRAIRES CRAQUENT



1. LA FAMILLE MARTIN /

David Foerkinos, Gallimard, 226 p., 32,95 \$  

Dure, dure, la vie d'écrivain aux prises avec le syndrome de la page blanche... Pour David Foerkinos, une seule solution: délaissier la fiction pour plonger dans le réel. Il racontera la vie de la première personne qu'il croquera dans la rue. L'heureuse élue a 80 ans et s'appelle Madeleine Tricot. Sa fille, Valérie, mariée à Patrick Martin, la visite tous les jours. Impossible donc de relater la vie de la mère sans inclure la fille et sa famille. Mais avant de rapporter les hauts et les bas de ses « personnages », le romancier doit les apprivoiser s'il veut « les transformer en chapitres ». On se lance donc avec délectation dans cette démarche étrange, racontée avec humour dans une langue savoureuse. Sourire aux lèvres garanti! **ANDRÉ BERNIER** / L'Option (La Pocatière)

2. LES IMPATIENTES / Djaïli Amadou Amal, Éditions Emmanuelle Collas, 240 p., 29,95 \$

Dans le nord du Cameroun, trois femmes aux destins entrecroisés voient leur existence chamboulée du jour au lendemain. Ramla et Hindou sont deux sœurs d'à peine 17 ans qui se voient mariées contre leur gré, l'une à un riche commerçant et l'autre à son cousin. Quant à Safira, elle voit d'un bien mauvais œil l'arrivée de Ramla, sa nouvelle co-épouse. Djaïli Amadou Amal s'inspire dans ce roman de sa propre histoire pour nous exposer la dure réalité des femmes musulmanes du Sahel. Elle réussit à donner une voix à celles qui n'en ont pas, celles qui doivent se taire et subir en silence les violences de leurs époux et de leurs familles. *Les impatientes* est un véritable roman coup-de-poing pour lequel vous aurez sans conteste un immense coup de cœur.

CAMILLE GAUTHIER / Le Fureteur (Saint-Lambert)

3. LA FILLE DU SCULPTEUR / Tove Jansson (trad. Catherine Renaud), La Peuplade, 176 p., 21,95 \$

Après les très beaux *Fair-Play* et *Le livre d'un été*, La Peuplade frappe encore là où ça fait du bien! La maison d'édition chicoutimienne nous propose en ce début d'année un nouvel opus de Tove Jansson, autrice incontournable de la littérature scandinave. Parfois grinçante ou acide, souvent surprenante, la petite (et future grande) Tove nous entraîne dans l'appartement-atelier familial où elle grandit entre un père sculpteur et une mère dessinatrice, en étant entourée d'animaux incongrus et d'amis de ses parents. À travers une succession de courts récits, on retrouve ce goût délicat qu'a l'artiste de parler de l'infime, du non-événement, du quotidien. J'y suis encore... **VIOLETTE GENTILEAU** / Les Bouquinistes (Chicoutimi)

4. UN BREF INSTANT DE SPLENDEUR / Ocean Vuong (trad. Marguerite Capelle), Gallimard, 290 p., 37,95 \$

Exorciser son passé, voilà sans doute la raison de cette longue lettre à sa mère que rédige le narrateur de ce premier roman d'Ocean Vuong, jeune poète américain d'origine vietnamienne, lui-même réfugié aux États-Unis comme ses personnages. La douleur du déracinement et la difficile acclimatation au nouveau pays, les séquelles de la guerre chez les siens, l'attachement à sa grand-mère, l'apprentissage de l'anglais, la découverte de son homosexualité, la crise des opioïdes qui emportera son premier amour, le salut par l'écriture, tout cela et bien plus sera exposé par le narrateur, dans une langue riche et puissante, avec force détails et sans retenue, sachant déjà que sa mère, analphabète, ne pourra lire ses écrits... Un roman profond et troublant! **ANDRÉ BERNIER** / L'Option (La Pocatière)

5. BROADWAY / Fabrice Caro, Gallimard, 194 p., 33,95 \$

Avec *Broadway*, le bédéiste et romancier Fabcaro nous offre encore un pan de vie drôlement... vrai! Le narrateur est sous le choc lorsqu'il reçoit un avis médical de convocation à un examen coloproctal habituellement réservé aux gens d'un âge qu'il n'a pas encore atteint. Complot? Erreur informatique? Providence obscure? Manigance malsaine d'un ami? Puis se greffe au malheur un incident délicat qui s'est déroulé dans la classe de son fils, dont ce dernier serait l'auteur, sujet que notre pauvre narrateur ne réussit jamais à aborder, ni avec le fils ni avec son enseignante, préférant s'en tenir à quelques acquiescements furtifs. Sans oublier le damné voyage de *paddle board* à Biarritz avec un couple d'amis à qui il est incapable d'avouer que l'idée l'horripile. Bref, un roman marrant, absurde et mordant où toute la couleur du quotidien tire ses pigments dans les tréfonds mornes des détours que l'on emprunte. **FRANÇOIS-ALEXANDRE BOURBEAU** / Liber (New Richmond)

Rien n'est immuable
- GILLES HÉNAULT



Dans l'espace physique et dans l'espace littéraire, *Mobile* se transforme au gré des textes, en écho au premier vers du poème éponyme de Gilles Hénault.

Une collection hors-norme et pourtant, si actuelle.

À PARAÎTRE À LA FIN D'AVRIL

Poète, où te tiens-tu?
Agnès Withfield

editionssémaphore.qc.ca



Ces auteurs qui tiennent la route



© Fonds Goliarda Sapienza / Angelo Pellegrino

Goliarda Sapienza, femme intemporelle

/

Goliarda Sapienza, femme à la plume si singulière, ne fut pas reconnue à sa juste valeur de son vivant. Comme pour beaucoup d’écrivains, sa gloire fut posthume. Son parcours éditorial est notable. Ses nombreuses tentatives de faire publier *L’art de la joie*, roman-monde qui lui a pris près d’une décennie à écrire, sont vaines. Ce n’est que deux ans après sa mort, survenue en 1996, qu’une édition à compte d’auteur paraît, grâce à son compagnon Angelo Pellegrino. Ce dernier avait été grandement touché par l’ouvrage sublime de sa femme. Une phrase dite, un jour qu’ils traitaient de préoccupations quotidiennes, le marquera : « Si tu abandonnes l’angoisse du lendemain, le lendemain revient ponctuellement avec des guirlandes de fleurs, de vin et des cerises. »

◇◇

**PAR MAGALIE LAPOINTE-LIBIER,
DE LA LIBRAIRIE PAULINES (MONTRÉAL)**

◇◇

Il faudra attendre 2005, avec la publication du texte intégral par les éditions françaises Viviane Hamy pour que le succès s’ouvre alors à elle. La redécouverte de l’écrivaine en Italie met alors ainsi à jour plusieurs écrits inédits : les prestigieuses éditions Einaudi annoncent qu’elles s’engagent dans la parution de son œuvre complète.

Goliarda Sapienza naît en 1924 en Italie de parents activistes et socialistes. En ce temps rongé par la guerre, cela fait d’eux un point de mire : plusieurs fois, les locaux du journal *Le cri du peuple*, dirigé par sa mère, sont incendiés et Goliardo, leur fils, sera victime d’une noyade mystérieuse. Le régime fasciste de l’époque amène une régression du niveau de vie. Lorsqu’elle a 14 ans, ses parents la retirent de l’école après qu’ils jugent son éducation fasciste et brûlent son uniforme devant la maison. Cela la désole, car elle aime étudier. De 1940 à 1958, Sapienza figure au théâtre et au cinéma. Anonymement, elle écrit maints scénarios pour le réalisateur Maselli, son compagnon d’alors. Le théâtre perdra son sens après la mort de sa mère, vers 1953. Reprendre le souffle, les gestes, d’autres ne l’intéresse plus. Mais cette influence de la scène s’enracinera dans son écriture, où la force des images l’emporte sur l’aspect métrique et musical. Sa poésie est profondément visuelle.

Lettre ouverte, paru en février dernier, narre son enfance sous le coup de la colère. C’est une purge ; écrit vers 1963, c’est un des premiers textes de l’auteure, qui ne fut publié que vers 1967, dans sa langue d’origine. Ses écrits sont tous autobiographiques à l’exception de l’œuvre-monde *L’art de la joie*, rédigée de 1967 à 1976. Il s’agit de l’histoire du personnage de Modesta, née le 1^{er} janvier 1900, qui ne part de rien et n’a pas d’éducation, mais qui parvient à s’extraire de son milieu misérable grâce à son intelligence et à sa volonté tenace. C’est un roman initiatique abordant la sexualité, la découverte du corps, la joie — non pas le calme plat, voire ennuyeux,

mais la jouissance par définition fugace donc difficilement atteignable. Sa vision du monde emprunte le chemin indiqué par Spinoza, selon qui la joie est la puissance d’exister. L’art de l’instant, la beauté du moment sont célébrés. Modesta se forge sa propre philosophie de vie. C’est un roman féministe : elle se défait des liens familiaux, religieux et autoritaires pour s’accomplir, agit pour son bien afin de construire autour d’elle un espace de liberté inviolable. Sapienza, comme son héroïne, tient au choix étymologique des mots. Elle recherche le terme qui exprime le plus justement l’idée ressentie. Nathalie Castagné, la traductrice officielle de son œuvre en français, a bien fait son travail : on sent que l’origine de chaque mot est fouillée.

En 1976, après neuf ans d’écriture, Sapienza sort de cette aventure épuisée. Commence alors le projet d’écrire au fil des jours ses pensées dans un carnet. Elle le poursuivra durant vingt ans, jusqu’à sa mort en 1996. La fascination qu’elle ressentait face à la figure forte et respectée de sa mère amplifiait l’emprise que celle-ci avait sur elle. Avant la mort de sa mère, Sapienza ne s’était jamais permis d’écrire pour elle-même, de s’épancher émotionnellement. Sa mère, dans les dernières années de sa vie, perdra la raison. Elle passera plusieurs années en asile psychiatrique. L’enfant devra alors devenir la mère.

Moi, Jean Gabin est le récit de son enfance. Il décèle l’étincelle dans les événements du quotidien : son obsession pour l’acteur, développée par les films qu’elle allait voir en boucle au cinéma du coin, et sa relation avec sa grande famille. En comparaison avec son œuvre *Lettre ouverte*, plus abyssale, ce texte, écrit beaucoup plus tard, vers 1979, incarne un travail d’introspection.



En 1983 paraît *L'Université de Rebibbia* aux éditions Rizzoli, soit trois ans après que Sapienza fut détenue à la prison de Rebibbia pour un vol de bijoux. Sapienza y couche sur papier ses impressions de ce microcosme d'une société libérée des codes de la contrainte: « Comme toutes celles qui sont là, elle est parvenue au langage profond et simple des émotions, de telle sorte que langues, dialectes, différences de classes et d'éducation ont été balayés. [...] cela fait de Rebibbia une grande université cosmopolite où chacun, s'il le veut, peut apprendre le langage premier¹. »

Le livre est un grand succès. Mais paradoxalement, il est reçu à cette époque, en Italie, comme une monstration de l'expérience d'une bourgeoise en prison. L'écriture de ce roman fut pour Sapienza une tentative d'explorer et d'élucider ce qu'elle a vécu: car même incarcérée, l'auteure est insoumise, elle veut déraciner le statut social.

Si vous désirez connaître l'univers de cette femme mais n'êtes pas prêt à vous lancer dans l'épopée de *L'art de la joie*, je conseille comme premier texte *Les certitudes du doute*, paru en 1987. Il est un condensé de la force authentique de Sapienza. Le récit suit, sur fond des années de plomb en Italie, les errances vibrantes que l'auteure mène avec Roberta, jeune militante radicale, à sa sortie de prison. L'écrivaine estime l'incohérence comme marche à suivre: « La cohérence! Mot suprêmement utopique qui, dans les années 40 ou 50, déjà, représentait l'un des nombreux mensonges idéologiques, l'une des certitudes dogmatiques [...]. Dans mon cycle aussi il y aura des mensonges, personne d'entre nous ne peut en être exempt, mais au moins ils seront contredits à chaque pas, renversés, ou reconnus comme des erreurs?... »

Il est des lectures qui changent votre vision de la vie. Chaque fois que je replonge dans un livre de Sapienza, les paysages autour de moi se trouvent enlumines. Son langage, lumineux, rêveur, presque éminent est une quête de la jouissance des sens. Il reste d'inédit de Sapienza des nouvelles, son théâtre, ses correspondances (des lettres à ses amis, poètes, réalisateurs, dont Visconti et Fellini) et ses poèmes, qui sortiront au Tripode en mai prochain sous le titre *Ancestrales*. Écrit quelques années après la mort de sa mère, ce recueil visite la terre de la maternité, elle qui était infertile, sa relation avec sa mère et aussi la venue au monde, l'arrachement.

Les œuvres de Sapienza sont aujourd'hui étudiées dans les écoles italiennes: elle serait sans doute fière d'être entrée sur les terres du savoir. À la ville de Gaeta où elle est enterrée, sur sa stèle funéraire est gravée l'inscription « À la mémoire d'une voix libre ». ♦



Prix Champain

Finalistes 2021 Volet jeunesse

ÉLOGES DU JURY:



« Un roman qui saura assurément développer l'empathie chez les jeunes, en plus d'encourager l'ouverture à la différence. »

Entre ici et là-bas
MICHÈLE MATTEAU
Éditions David



« Un roman bien ficelé qui s'est démarqué par la richesse de ses intrigues, son aspect historique et ses personnages attachants. »

Perdue au bord de la baie d'Hudson
MICHELINE MARCHAND
Éditions David



« Un roman à la forme originale qui, par la richesse de la langue et les sujets d'actualité qui y sont abordés, en fait un ouvrage complet et captivant. »

Junk City
DAVID BEAUMONT
Éditions de la nouvelle plume

REFC Regroupement des éditeurs franco-canadiens



1. Goliarda Sapienza, *L'Université de Rebibbia*, Paris, Le Tripode, « Météores 19 », 2019, p. 127.

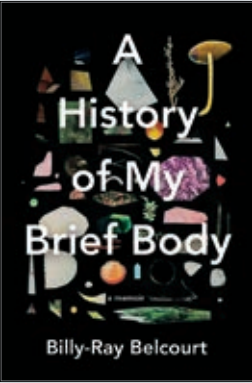
2. Goliarda Sapienza, note de l'éditeur se trouvant dans *Les certitudes du doute*, Paris, Le Tripode, « Météores 28 », 2020, p. 8.

EXPLORER D'AUTRES HORIZONS



UN BALADO À ÉCOUTER

POUR RÉUSSIR UN POULET /
Réalisation et conception : Scène nationale du son
Musique originale : Valaire
Distribution : Denis Bernard, Gabrielle Côté, Guillaume Cyr, Marie Michaud et Hubert Proulx
Disponibilité : La Fabrique culturelle
C’est le mal de vivre qui est au cœur de cette pièce de théâtre signée Fabien Cloutier, adaptée en BD en 2019 et maintenant en balado. Avec humour — mais non sans quelques grincements de dents —, on plonge dans le quotidien de deux jeunes hommes qui survivent tant bien que mal de petites jobines. Jusqu’au jour où ils acceptent une porte de sortie qui, bien malgré eux, les condamnera...



UN LIVRE ANGLAIS À DÉCOUVRIR

A HISTORY OF MY BRIEF BODY /
Billy-Ray Belcourt, Penguin Canada, 192 p., 25 \$
Billy-Ray Belcourt écrit magnifiquement, distinguant ici même la posture de romancier de celle du poète. En érudit, il traite de liberté, d’identité, comme du futur espéré, citant notamment Judith Butler, Maggie Nelson, Ocean Vuong. Le corps imagé : son souffle, son âme, sa solitude, son statut de marginal, son désir d’un autre monde, de l’autre, etc. Tel un *catch-22*, le corps est un territoire où l’on peut se sentir seul d’être en vie.



UN SITE WEB À VISITER

LITTÉRATURES INUITES / inuit.uqam.ca
Voilà un site qui rassemble de l’information relative aux littératures inuites : les principaux acteurs, des biographies de ceux-ci, des présentations d’œuvres écrites par les écrivains de ce vaste territoire, des documents pour comprendre leur histoire culturelle, les nouveaux livres parus, etc. Créé à l’initiative, et sous la responsabilité, de Daniel Chartier, professeur et directeur du Laboratoire international de recherche sur l’imaginaire du Nord, de l’hiver et de l’Arctique, ce site permet de découvrir une littérature existant depuis plus de deux siècles sans pourtant se rendre jusqu’à nous, élevant ainsi la voix d’auteurs qui racontent mieux que quiconque leur propre territoire.



LES LIBRAIRES CRAQUENT



1. NOS FRÈRES INATTENDUS / Amin Maalouf, Grasset, 336 p., 34,95 \$
Maalouf, perspicace et fin observateur de nos sociétés, présente une fable contemporaine sur les dérives du pouvoir et de l’individualisme. Lorsqu’une panne les prive de toute communication, un homme et une femme, vivant chacun de leur côté sur une île déserte, se parlent pour la première fois. Apparaissent alors quelques hommes issus d’une population cachée. Ces derniers auraient atteint un tel degré de connaissances et de sagesse qu’ils arrivent à faire plier les grandes puissances en leur imposant de calmer les enjeux d’une future guerre. De plus, ils semblent pouvoir soigner les maladies et repousser la mort. Mais l’humanité est-elle prête à changer? Méritons-nous d’être pardonnés? Si les prémices sont simples, elles n’en sont pas moins porteuses de réflexions. **CHANTAL FONTAINE** / Moderne (Saint-Jean-sur-Richelieu)

2. LA VILLE AUX ACACIAS / Mihail Sebastian (trad. Florica Courriol), Mercure de France, 208 p., 43,95 \$
Parmi la bourgeoisie roumaine des années 20, une jeune fille se découvre à travers de nouvelles impressions, celles de la volupté et des affres de l’amour. Quelque part entre Proust et Tourgueniev, Mihail Sebastian nous offre un roman où les intermittences du cœur et les jeux de salon ponctuent la vie mondaine de tout un chacun. Cet écrivain, capable de décortiquer l’inconséquence sentimentale comme une simple crevette, a le pouvoir de nous chatouiller l’intérieur grâce à une plume juste et délicate. Je fais une révérence aux éditions Mercure de France et à Florica Courriol pour la traduction de ce galet parfait qui ricochera dans le fleuve de la littérature mondiale, encore et encore! **ALEXANDRA GUIMONT** / Librairie Gallimard (Montréal)

3. FRANKISSSTEIN / Jeanette Winterson (trad. Céline Leroy), Alto, 336 p., 29,95 \$
Sans même avoir lu le roman de Mary Shelley, rares sont ceux qui ne connaissent pas le monstre de Frankenstein. Jeanette Winterson nous fait survoler l’instant où s’est amorcée la création de cette œuvre légendaire. En parallèle, dans un futur proche, nous faisons la rencontre d’un jeune chirurgien trans qui croisera sur son chemin le chef de file de l’intelligence artificielle qui flirte avec l’idée de l’éternité et de la liberté d’une âme sans corps. C’est épatant de traverser avec légèreté et humour cet univers riche en questionnements moraux et éthiques. Avec le transhumanisme, la robotisation et l’intelligence artificielle qui nous pendent au bout du nez, *Frankissstein* est un livre qui donne à réfléchir. **SHANNON DESBIENS** / Les Bouquinistes (Chicoutimi)

4. LA FAMILIA GRANDE / Camille Kouchner, Seuil, 204 p., 36,95 \$
Oser avouer. Admettre qu’elle a su, mais n’a rien fait. Mais comment aurait-elle pu le faire si jeune? C’est dans un récit très intime malgré tous les gens impliqués que Camille Kouchner dénonce l’inceste de son beau-père envers son jumeau. Ce beau-père qu’elle aimait tant. Elle raconte sa propre culpabilité, son silence et ses implications dans sa vie d’adulte. Surtout, elle dépeint son enfance au sein d’une véritable smala où la fête n’était jamais bien loin, où l’autonomie, la culture et la libre pensée étaient un devoir. Elle parle des femmes de sa vie, de sa mère, particulièrement, dont elle a toujours cherché l’amour et l’approbation, alors qu’elle n’a reçu d’elle que du mépris. Un texte courageux qui dénonce la culture du silence au nom des apparences. **CHANTAL FONTAINE** / Moderne (Saint-Jean-sur-Richelieu)

CHRONIQUE
D'ELSA PÉPIN

ROUTE

LES HÉSITATIONS DU DÉSIR

Dans *Ce que je ne veux pas savoir* et *Le coût de la vie*, traduits récemment en français et récompensés du prix Femina étranger, Levy s'interroge sur ce qu'est être femme, mère, écrivaine, sur quoi faire de ce désir hésitant et honteux d'être, sur l'impossible réconciliation entre l'ambition et la maternité, bref, sur tout ce qui fait qu'écrire en tant que femme nécessite une redéfinition de la tâche même de l'acte. « Une femme qui écrit ne peut pas se permettre d'éprouver sa vie trop clairement », écrit Levy, au risque d'être « en guerre avec son sort », comme l'avait affirmé presque cent ans plus tôt Virginia Woolf dans *Une chambre à soi*.

La réalité des femmes change, celle des écrivaines aussi, mais des choses demeurent. Enfanter reste un événement extrême pour la femme, et concilier la vie de famille et la création, un défi digne des travaux d'Hercule. Or, pour la génération de femmes comme Levy, il est possible d'entrevoir une vie après la famille et de trouver une *chambre à soi*, mais tout cela a un coût.

Dans le premier tome de ce projet au croisement de l'essai et du récit autobiographique, *Ce que je ne veux pas savoir*, paru en 2013, la narratrice se retrouve dans une pension à Majorque, perdue et désorientée. Elle se remémore ses souvenirs d'enfance et d'adolescence vécus en Afrique du Sud, durant l'apartheid, et de son père militant, emprisonné quand elle était toute jeune, puis de son arrivée en Angleterre, son pays d'adoption.

Le second tome, *Le coût de la vie*, paru en 2018, poursuit alors que la narratrice âgée de 50 ans raconte sa vie après s'être séparée du père de ses enfants. Mêlé de peur et de joie, ce récit traduit avec justesse la transition bouleversante qu'est le démantèlement du nid familial. La narratrice raconte sa lente adaptation à cette vie nouvelle, à la fois vide et pleine. Si ce passage en est un de grandes pertes — rêves, idéaux, structure familiale, appuis, maison, statut social —, quitter la maison familiale n'est pas que deuil et tristesse. Le récit de Levy de sa vie post-séparation est une invitation à embrasser le chaos, l'incertitude, l'instabilité, un chant poétique et philosophique sur la recomposition, l'histoire de la vie après la disparition d'un amour idéalisé, devenu fantôme.

À un âge où normalement la vie se stabilise, la narratrice doit se réinventer un lieu pour vivre avec ses deux filles, un lieu qu'elle imagine plus créatif que le premier, pensé pour elle et par elle. Munie d'un vélo électrique et d'une pièce pour écrire au fond d'un jardin que lui prête Celia, une octogénaire excentrique, la narratrice relate comment l'écriture devient son ancre dans ces temps incertains.

« A priori, le chaos représente notre pire crainte, mais j'en suis venue à croire que c'est peut-être ce que nous désirons le plus. » Quand la vie vole en éclats, « on essaye de se ressaisir et de recoller les morceaux. Et puis on comprend que ce n'est pas possible ».

Il y a eu Marguerite Duras, Virginia Woolf et maintenant Deborah Levy. La romancière, dramaturge et poète anglaise mérite une place de choix parmi les grandes écrivaines ayant éclairé la réalité des femmes, la relation complexe qu'elles ont avec l'écriture et leur lutte pour la liberté.

Alors qu'elle doit écrire pour subvenir aux besoins de ses enfants, la femme divorcée découvre qu'elle travaille bien dans le chaos. Les idées jaillissent, claires et lucides. Quelque chose jusque-là enfermé et étouffé se libère, mais « la liberté n'est jamais libre », précise-t-elle, et « quiconque s'est battu pour être libre sait ce qu'il en coûte ». Leçon qui renvoie à son père emprisonné pendant quatre ans, mais aussi à la réalité des femmes monoparentales qui trouvent de l'énergie, parce qu'elles n'ont « pas d'autre choix ». La femme mariée se transforme en autre chose et déclare que dans son nouveau foyer, où tout avait littéralement rapetissé, sa « vie s'est agrandie ».

Chez Levy, une joie émerge des situations de désespoir. La pulsion de vie subsiste et trouve des chemins plus amples dans le chaos. Drôle, incisive, lucide mais jamais cynique, Levy emprunte le ton de la confession sincère, comparant ce projet qu'elle qualifie de *living autobiography* à une opération à cœur ouvert. Elle est drôlement moqueuse quand elle rit des mères qui se mettent à parler comme des bébés pour se faire comprendre de leurs enfants. Elle convoque Duras, Beauvoir, Kristeva, Ferrante, Nietzsche, Baldwin et Dickinson, mais ancre sa philosophie dans la vie concrète, mêlant réflexions profondes et anecdotes personnelles, fait preuve d'autocritique, avouant avoir souvent rappelé ses filles pour remonter la fermeture éclair de leurs manteaux, sachant pourtant qu'elles « préféraient le froid et leur liberté ».

Elle ne néglige aucun des aspects de l'aliénation féminine et maternelle : il est question du rôle ingrat des mères, des combats à mener pour l'émancipation des femmes, des pressions sociales qui s'exercent sur elles, mais aussi des luttes intérieures qui se jouent chez chaque femme. Levy raconte comment elle se retrouve, après avoir enlevé « le papier peint de la maison familiale où le bonheur des hommes et des enfants a été prioritaire, une femme épuisée, qui ne reçoit ni remerciement ni amour et qu'on néglige ». « Devenues mères, nous n'étions plus que l'ombre de nous-mêmes, pourchassées par celles que nous avions été avant d'enfanter », écrit-elle encore.

Avec simplicité et une poésie raffinée et vraie, Levy trace élégamment les contours du désir fuyant dans une sorte de poétique de l'hésitation. « Parler haut, ce n'est pas parler plus fort, c'est se sentir autorisé à énoncer un désir », écrit celle qui a arrêté de parler quand son père fut emprisonné. « On hésite toujours quand on désire quelque chose », « il est si difficile de revendiquer nos désirs et tellement plus reposant de s'en moquer ». Levy s'intéresse à l'histoire de cette hésitation, à la grande entreprise qui consiste à « assumer ses désirs », à « être dans le monde plutôt que de le laisser nous abattre ». Un projet inspirant, où la rage et la joie d'être femme se mêlent dans le plus beau des désordres. ♦



/ Animatrice, critique et auteure, Elsa Pépin est éditrice chez Quai n° 5. Elle a publié un recueil de nouvelles intitulé *Quand j'étais l'Amérique* (Quai n° 5, XYZ), un roman (*Les sanguines*, Alto) et dirigé *Amour et libertinage par les trentenaires d'aujourd'hui* (Les 400 coups). /



CE QUE JE NE VEUX PAS SAVOIR
Deborah Levy
(trad. Céline Leroy)
Du sous-sol
136 p. | 34,95\$ ♦



LE COÛT DE LA VIE
Deborah Levy
(trad. Céline Leroy)
Du sous-sol
158 p. | 32,95\$ ♦



© Céline Neszawer / Leextra

ENTREVUE

Jean-Baptiste Andrea

La nature l'emporte toujours

/

Chagrins d'école, quêtes spirituelles et préoccupations environnementales s'entremêlent à même ce roman de l'auteur français Jean-Baptiste Andrea, un écolo avoué qui fait corps avec la montagne dans *Cent millions d'années et un jour*.

◇◇

PAR CATHERINE GENEST

◇◇

À l'instar de son précédent et premier livre qui avait remporté le prix Femina des lycéens en 2017, *Ma reine* en l'occurrence, ce second effort de Jean-Baptiste Andrea s'articule une fois de plus autour d'un garçon un rien marginal qui n'entre pas précisément dans le moule. Stanislas, parce qu'il en va du prénom de ce nouveau personnage principal, ne comble pas pour ainsi dire les attentes de son père (surnommé Le Commandant) en matière de virilité, de force et de forme physique. Cette vive critique de la masculinité toxique s'échelonne sur les 272 pages de ce récit d'époque sis entre le début du siècle dernier et les années 50. « C'est une réflexion qui n'était pas consciente, mais dont je me suis rendu compte au fur et à mesure que j'écrivais le livre, confie Jean-Baptiste Andrea. Moi, j'ai toujours détesté qu'on me mette dans une boîte ou dans une case et qu'on m'impose des chemins tout tracés. À 16 ans, je voulais déjà écrire et faire de la scène, puis on m'a dit "c'est pas un métier". Très tôt, j'ai senti le poids de la norme. »

Que ceux qui ont dévoré la *sitcom* américaine *Friends* se le tiennent pour dit : il y a un certain parallèle à dresser entre les figures de Ross Geller et Stan. Enfant de la montagne, le héros né de la plume de Jean-Baptiste Andrea grandit à la lisière des Pyrénées, non loin de la frontière franco-italienne, d'où il s'évertue à chasser les fossiles avec son chien Pépin, à défaut d'avoir de réels amis. Une passion pour les restes d'animaux et de végétaux imprimés au creux des roches qui lui vaudra, toute sa jeunesse durant, moult moqueries et insultes. Adulte, il deviendra finalement paléontologue. Sans tellement de surprise.

Or, *Cent millions d'années et un jour* n'a rien du livre de dinosaures auquel on serait en droit de s'attendre — à la lecture des premiers chapitres, du moins. La quête archéologique et préhistorique des personnages, une joyeuse bande d'explorateurs dépareillés et attachants, n'est au fond qu'un prétexte pour aborder l'impact des changements climatiques. L'hiver sempiternel à la cime des arbres, cet environnement dépeint par l'homme de lettres, n'existe plus que sur des photos et dans les souvenirs de quelques vieillards autrefois intrépides. « L'histoire se déroule en 1954. Maintenant, avec le réchauffement, il ne neige plus à la fin de l'été dans les Alpes. [...] C'est la même chose à l'aiguille du Midi de Chamonix et, on le voit partout dans le monde, les glaciers reculent. »



CENT MILLIONS D'ANNÉES ET UN JOUR

Jean-Baptiste Andrea

Guy Saint-Jean Éditeur

272 p. | 19,95\$

S'il décrit le territoire avec pareille aisance et qu'il se glisse dans la peau d'alpinistes avec réalisme, c'est surtout parce que Jean-Baptiste Andrea a lui-même sondé ces contrées hostiles entre deux films, ces longs métrages qu'il avait pour habitude de scénariser avant de se lancer à plein temps dans la littérature. Il raffole du plein air. « Je ne suis pas un aventurier de l'extrême plus que ça, mais j'adore la montagne et j'y passe beaucoup de temps. J'ai fait beaucoup de randos et de raids de plusieurs jours en montagne, dont un en plein hiver. »

C'est précisément d'un de ses séjours qu'il s'inspire pour décrire les paysages et asseoir l'ambiance de son bouquin d'aventures engagé et aux propensions naturalistes. « On était en tente, en autonomie totale dans les Alpes, et on dormait dans la neige, raconte-t-il, en frissonnant encore un peu. Il faisait -20 °F. En fait, ça m'a beaucoup marqué, cette expérience de passer du temps dehors à cette température, mais sans électricité, sans eau chaude. Le fait de devoir se coucher avec le soleil, aussi. Tout d'un coup, ça m'a fait réaliser à quel point le feu avait changé l'histoire de l'humanité. [...] On prend conscience de choses énormes qu'on tenait pour acquises, comme le fait de pouvoir vivre la nuit parce qu'on a de la lumière, le fait de pouvoir actionner un bouton pour en avoir. Ça, c'était fabuleux quand je suis rentré! Idem pour le fait de pouvoir ouvrir un robinet pour avoir de l'eau chaude. »

Ces traces qu'on laisse

Le silence complet et total des sommets dans le livre fait étrangement écho à nos confinements, à ce retrait du monde préventif auquel le lecteur se prête actuellement en raison de la pandémie de COVID-19 qui perdure. Étrangement, *Cent millions d'années et un jour* a atterri sur les tablettes des libraires de France en 2019.

Philosophe et peut-être même un peu clairvoyant à ses heures, Jean-Baptiste Andrea y voit un juste retour du balancier. C'est un peu comme si, à ses yeux, la nature reprenait ses droits et de la plus gracieuse façon qui soit. « Indépendamment du contexte [de la pandémie] qui est désagréable, je pense qu'il y a des vertus à trouver dans cette solitude. Moi, je suis très écolo et je remarque que les gens commencent à comprendre qu'ils ne peuvent pas faire n'importe quoi avec le monde. [...] Il y a d'ailleurs un peu ce message de l'arrogance de l'homme vis-à-vis de la montagne dans le roman. »

En tentant de la percer à vif à grands coups de pelle et de la conquérir dans l'espoir de trouver les restes d'une créature depuis longtemps oubliée, Stanislas et ses compagnons de route incarnent à eux seuls les travers du genre humain. Rien de moins. « Cette histoire, pour moi, c'est celle d'une quête de sagesse. Je pense que c'est le cas de tous mes livres, de toute façon. Je la cherche désespérément. Pour moi, la sagesse dans ce livre-ci, c'est le fait de ne devenir qu'un avec la nature, en fait. C'est ça, la fin de ce livre. C'est un type qui fusionne complètement avec la nature, avec l'univers. Il y a quelque chose d'un peu bouddhiste et de très mystique là-dedans. C'est un message qui est important pour moi. »

Nul doute que ce livre pavé de drame, mais gorgé de lumière, passera comme une lettre à la poste. ♦

Prix Champain

Finalistes 2021 Volet adulte



ÉLOGES DU JURY:

« Une pièce de théâtre au caractère universel et intemporel qui traite avec intelligence et sensibilité de sujets et d'émotions complexes à travers le regard de deux enfants. Une lecture qui unit, réconcilie et émeut. »

Au cœur de l'histoire

FRANCE ADAMS

Éditions du Blé

« Un ouvrage qui sera longtemps (re)lu par tous ceux et celles qui s'intéressent à l'histoire récente du Canada français. »

Ce que je voudrais dire à mes enfants

MICHEL BASTARACHE

ET ANTOINE TRÉPANIÉ

Les Presses de l'Université d'Ottawa



« Une poésie qui s'installe, à chaque nouvelle page, comme la fine neige qui tombe, dans chaque recoin de votre tête. »

Premier quart

VÉRONIQUE SYLVAIN

Éditions Prise de parole

REFC Regroupement des
éditeurs franco-canadiens

refc.ca

Québec



Maison de
la littérature

CJ



Kamikaze du vendredi

Amélie Prévost

Livre-balado de fiction

« Une poésie qui embrasse le monde et ses misères, ses échecs, ses cruautés et ses espoirs »

Jean-Paul Daoust



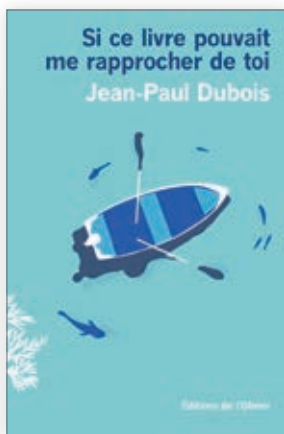
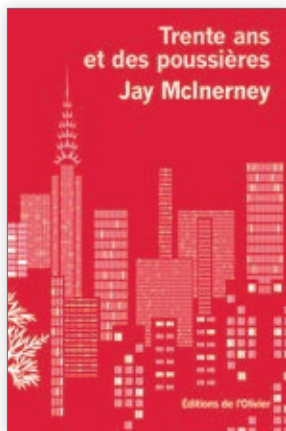
ENTRE PARENTS-THÈSES

ENFANTS ET ÉCRANS :

QU'EN EST-IL RÉELLEMENT ?



Les études sont de plus en plus nombreuses, les impacts de plus en plus mesurables : les écrans — télévision, téléphone intelligent, tablette — ont des conséquences réelles sur le développement des enfants. Pour mieux comprendre la question, deux ouvrages se positionnent en incontournables, que vous travailliez en éducation ou soyez parent : *Pour un retour à la réalité* (Québec Amérique) de Catherine L'Ecuyer, l'autrice de *Cultiver l'émerveillement*, et *Enfants difficiles, la faute aux écrans ?*, de Victoria Dunckley (Écosociété). Ce qu'il y a de bien, avec ces livres, c'est qu'ils offrent des pistes de solution claires. Une fois les problèmes, les études et les torts exposés, les deux autrices foncent avec des suggestions pour réduire le temps d'écran, en tenant compte de la réalité des jeunes d'aujourd'hui (exposition en classe, devoirs, pandémie, etc.). Dans le premier ouvrage, écrit par une docteure en science de l'éducation et psychologie, on aborde notamment les fausses croyances liées à l'omniprésence du numérique, les conséquences d'une utilisation soutenue des écrans et les recommandations pédiatriques. Dans le second, écrit par une médecin et psychiatre, on ne préconise rien de moins qu'un sevrage de quatre semaines pour « réinitialiser » le cerveau. Et les preuves sont là : les enfants sont moins anxieux, moins « difficiles », les résultats scolaires augmentent et les troubles du sommeil disparaissent. Et soyez rassurés : aucun de ces deux ouvrages n'est technophobe, ils sont seulement éclairés par des données récentes !



NOUVELLE COLLECTION DE POCHE POUR LES 30 ANS DE L'OLIVIER

Amateurs de livres à petit prix, célébrez ! Les éditions de l'Olivier lancent leur « Bibliothèque de l'Olivier », soit une nouvelle collection de livres en format poche : « Avec ce projet éditorial, nous souhaitons à la fois mettre à l'honneur des œuvres qui nous accompagnent depuis des années, et faire vivre notre fonds », explique l'éditeur. Ce sont dix-huit titres qui sont annoncés pour 2021, dont les quatre premiers vont comme suit : *Trente ans et des poussières* de Jay McInerney, *Si ce livre pouvait me rapprocher de toi* de Jean-Paul Dubois, *Petite* de Geneviève Brisac et *La galaxie cannibale* de Cynthia Ozick. Une belle façon de redécouvrir les classiques de cette maison qui souligne ses 30 ans en célébrant les auteurs qui en constituent les piliers.



1



2



3



4



5

À NE PAS MANQUER

1. LES ENFANTS SONT ROIS / Delphine de Vigan, Gallimard, 352 p., 34,95 \$

Après avoir rêvé devant des émissions comme *Loft Story*, Mélanie participe à une télé-réalité dont le but est de trouver l'amour, mais elle souhaite surtout devenir célèbre. De son côté, Clara choisit le métier de policière. Puis, des années plus tard, la fille de Mélanie — une enfant influenceuse populaire grâce à la chaîne YouTube créée par sa mère — disparaît. C'est là que la route de Mélanie croise celle de Clara. Projetant son histoire jusqu'en 2031, Delphine de Vigan sonde la société de consommation, le vedettariat et le culte de l'ego ainsi que les dérives des réseaux sociaux, qui engendrent cette « volonté d'être vu, reconnu, admiré ».

2. BELLE GREENE / Alexandra Lapierre, Flammarion, 538 p., 42,95 \$

S'appuyant sur des documents d'archives et les recherches de l'auteure, ce roman raconte le parcours incroyable d'une femme hors du commun, mondaine, libre, déterminée, courageuse et brillante. Pour gravir les échelons d'une société qui ne voulait pas d'elle et accomplir ses rêves, Belle Greene, une Afro-Américaine, arrangera la réalité en cachant ses origines et en se faisant passer pour une Blanche, malgré son déchirement à trahir les siens. Collectionneuse de livres rares, elle deviendra la directrice de la bibliothèque Morgan à New York. C'est fascinant de découvrir cette héroïne méconnue et moderne, qui avait soif d'égalité alors qu'elle vivait au début des années 1900 en pleine ségrégation.

3. FLORIDA / Olivier Bourdeaut, Finitude, 254 p., 29,95 \$

Avec *En attendant Bojangles*, il nous faisait voyager au creux d'une douce et pétillante folie à la Boris Vian, avec *Pactum salis*, on lui découvrait une plume plus carrée et un autre terrain de jeu. Cette fois encore, Bourdeaut se réinvente et nous entraîne avec *Florida* dans les paillettes du rêve américain et l'univers des mini-miss autobronzées. Elisabeth, ex-mini-miss devenue adulte, panse encore ses blessures de cette époque où sa mère voulait tuer en elle l'intellectuelle afin qu'elle brille de mille feux aux concours. C'est l'histoire d'une vengeance : celle d'une petite qui usera de son corps comme une arme (d'abord en grossissant, puis en faisant du *bodybuilding*) pour reprendre ses droits sur sa mère.

4. L'ÉTÉ DE LA SORCIÈRE / Kaho Nashiki (trad. Deborah Pierret-Watanabe), Picquier, 168 p., 34,95 \$

Dans un style lent qui permet à l'histoire de bien s'imprégner grâce aux odeurs, aux sensations et aux détails du quotidien, Kaho Nashiki nous entraîne à la campagne, où une vieille dame réside — en lisière d'un bois, près d'un immense potager — et reçoit sa petite-fille, Mai, qui passe quelque temps chez elle pour soigner son angoisse liée à l'école. « Trouver la force nécessaire pour être un loup solitaire, ou choisir la facilité de vivre en meute... », se questionne la petite. Ensemble, elles laissent la nature s'occuper de Mai. C'est que sa grand-mère a un petit quelque chose d'une sorcière, pourrait-on dire.

5. NORMAL PEOPLE / Sally Rooney (trad. Stéphane Roques), L'Oliver, 318 p., 39,95 \$

L'histoire de la fuite et du retour, de l'amour et de la haine, du poids du regard des autres et de l'émancipation du milieu d'où l'on vient : voilà ce qu'aborde l'auteure talentueuse qu'est Sally Rooney (*Conversations entre amis*) dans ce roman, traduit pour la première fois mais déjà porté à l'écran sous le même titre. Connell et Marianne, des Irlandais, s'aiment mais se repoussent. L'histoire, échelonnée sur plusieurs années, maintient une tension forte et puise dans la psychologie de ses personnages avec une grande acuité, faisant de ce roman un succès littéraire, et pas seulement un succès de ventes.



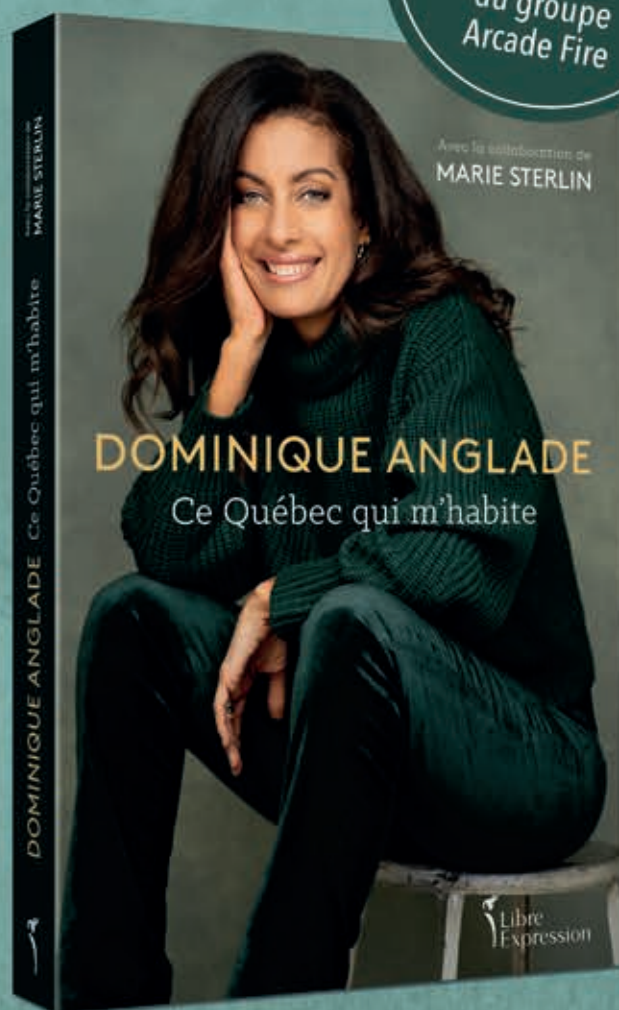
Une réflexion toute en nuances
sur les comédies romantiques
et leur impact sur nos amours.



DOMINIQUE ANGLADE

Le parcours singulier
d'une Québécoise
audacieuse

Préface
de Régine
Chassagne
du groupe
Arcade Fire



Libre
Expression

SODEC
Québec

Éditions du 19e
du Canada

Canada

D'UN Océan À L'AUTRE

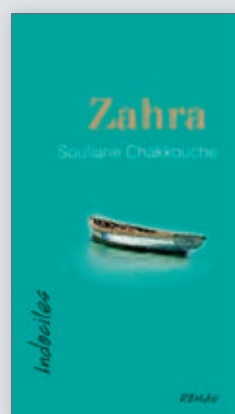


Au Canada, la littérature francophone s'étend des provinces maritimes à la côte ouest.
Découvrez notre sélection d'ouvrages franco-canadiens publiés cette saison.

ONTARIO

ZAHRA / Soufiane Chakkouche, Éditions David, 336 p., 26,95 \$

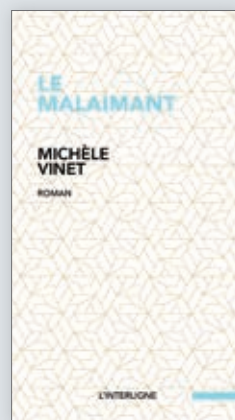
Qu'advient-il au Maroc des jeunes filles arrachées à leur famille et vendues comme « bonnes » dans des familles aisées ? C'est cela qu'explore l'auteur, ancien journaliste de terrain au Maroc habitant maintenant Toronto, en s'intéressant à Zahra, fille issue d'un viol entre « une petite bonne » et le chef de famille. Si sa mère a vécu misérablement toute sa vie, Zahra aura quant à elle la chance d'être élevée librement. Mais lorsqu'elle s'entichera de vendeurs de drogue, les soucis seront sur le pas de la porte... En mettant ainsi en scène les injustices sociales au Maroc, Chakkouche crée un roman fort, dénonciateur, superbement écrit.



ONTARIO

LE MALAIMANT / Michèle Vinet, L'Interligne, 136 p., 21,95 \$

C'est un roman qui se questionne sur l'amour, la réappropriation des sentiments après tant d'années de jachère. Alors qu'un homme reclus au fond des bois croise sur sa route une femme blessée, dont il tombe amoureux, il s'interroge : toutes les façons d'aimer sont-elles bonnes ? En esquisant un univers qui frôle la mythologie et le fantastique par endroits, tout en étant ancré dans la réalité, l'auteure — également comédienne — propose un roman où les personnages sont tous porteurs de sens.



NOUVEAU-BRUNSWICK

PETIT PICO / Fabien Melanson et Nathasha Pilotte, Bouton d'or Acadie, 24 p., 9,95 \$

Alors qu'un poussin perce sa coquille au matin, voilà qu'il doit faire le tour de la ferme pour découvrir qui sont ses parents. Le jeune lecteur découvrira ainsi les tâches des animaux (labourer, transporter le pollen, garder le troupeau, etc.) et leurs cris, notamment grâce aux illustrations qui allient des collages en feutre et des aquarelles, donnant ainsi une texture visuelle assez novatrice. Dès 2 ans



CHRONIQUE DE
ROBERT LÉVESQUE

JEAN GIONO: PACIFISTE ET FURIEUX

Qui dit Giono dit Provence mais ce n'est pas ça même si le romancier du *Hussard sur le toit* n'a jamais quitté Manosque, son village à flanc de colline. Giono ce n'est pas Pagnol, pastis, manille et pétanque, et, lorsque celui-ci adapta au cinéma des romans de celui-là, ça jappa sec entre le noir Giono (un braque) et le gai Pagnol (un épagneul).

Drôles de bêtes ces Provençaux, associés à tort parce qu'ils sont nés la même année (1895) dans le même pays (Aubagne pour Pagnol) mais que rien d'autre ne rapproche. Chez Giono, aucun folklore, aucune séduction, aucune *partie de cartes*, mais du *bruit* et de la *fureur* comme chez Faulkner, l'écrivain admiré, qui, comme lui, a *inventé* un monde à sa mesure au lieu de témoigner de la réalité alentour, c'est-à-dire en fonçant d'une allure démesurée dans un travail littéraire, en sa puissance, sa souveraineté, sa rage et sa liberté. Des auteurs sans divertissement, pour paraphraser l'un de ses chefs-d'œuvre, *Un roi sans divertissement*, où dans un bled du Dauphiné un soldat revenu d'Algérie dépiste un tueur en série, le tue et, par désœuvrement, se fait sauter la tête en fumant une cartouche de dynamite...

Dis-moi qui tu lis... Pagnol en pinça tôt pour Cyrano alors que Giono s'enticha vite d'Ulysse, c'est dire l'étendue d'ambition et de *sensibilité*, ce qui fera en sorte qu'au mieux Pagnol tentera de grimper de Rostand vers Molière (sans l'atteindre) alors que Giono, creusant depuis Homère, sillonne de Virgile en Melville pour camper chez le Mississippien (en l'égalant presque).

Un essai — prix Femina en 2019 — recase à sa juste place l'écrivain des *Âmes fortes*, des *Grands chemins*. Sous le titre *Giono, furioso*, Emmanuelle Lambert débarrasse Giono de cette *réputation* de barde provençal qui (depuis sa mort en 1970) a fini par l'emporter au détriment de la part noire de son œuvre, une œuvre rude, abondante et violente, celle d'un homme (enfant unique d'un cordonnier et d'une repasseuse) dont la jeunesse fut brisée par la Grande Guerre et la vie marquée à jamais par ce carnage, vies fauchées pour rien (dont celle de son meilleur ami) qui a fait de lui un romancier du mal, de la violence et du dégoût, ce sentiment nauséux qui mène à la haine et dont il a su décrire les cheminements avec une force peu commune, un senti sévère et jouissif.

Revenu des tranchées de Verdun, de la bataille du Chemin des Dames, Giono avait *fait* trois ans de guerre mais contrairement aux Barbusse, Dorgelès et Genevoix, qui la décrivent à chaud, lui, il ne la racontera pas au roman (sauf treize ans plus tard, en 1931, dans *Le grand troupeau*, où il glisse un message pacifiste) et il se consacra à des romans rudes, écrasés de soleil, qu'au début on compara à ceux de Ramuz et qui connaîtront le succès, Grasset et Gallimard se disputant les manuscrits (ce fut à la fin des années 20 *Colline*, *Un de Baumugnes* et *Regain* — qui allaient devenir mes lectures de jeunesse dans lesquelles la vie paysanne me semblait près d'un monde antique et dont la prose de Giono fleurait la poésie la plus exigeante).

L'ex-poilu allait devenir un pacifiste enragé: « On a rarement vu un pacifisme aussi vindicatif », comme l'a écrit Charles Dantzig dans son *Dictionnaire égoïste de la langue française*. Ce qui le mène en prison en 1939 pour des

pamphlets qu'il lance comme des pavés dans la mare de l'entre-deux-guerres (quand on craignait la suivante): *Refus d'obéissance* (« La guerre n'est pas une catastrophe, c'est un moyen de gouvernement »), *Lettre aux paysans sur la pauvreté et la paix* (où il enjoint les paysans à cesser de ravitailler les villes, de ne cultiver que pour eux). L'élite littéraire (Gide, Paulhan, Mauriac) le soutiendra et, libéré, bénéficiant d'un non-lieu, il y gagnera d'être dispensé de toute obligation militaire...

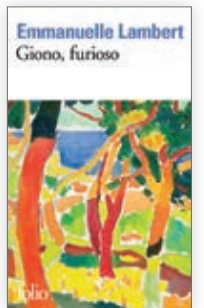
Giono connaît un second emprisonnement qui lui causera un plus grand tort lorsqu'à la Libération son nom se retrouve sur la liste noire du Conseil national des écrivains, l'atmosphère est alors à l'Épuration, de facto il est interdit de publication, il passera cinq mois à l'ombre mais sans rien qui prouve qu'il a été « de la Collaboration ». Mais le mal est fait. Il se terre à Manosque, il écrit et se tait. Dans *Giono, furioso*, Emmanuelle Lambert traite le sujet « Giono collabo » sans état d'âme, en toute connaissance de cause, avec clarté. Le pacifiste furieux n'a en rien voulu participer à l'effort de guerre, de 41 à 44 sa pièce *Le bout de la route* a été jouée avec succès aux Noctambules, il a accepté que son roman *Deux cavaliers de l'orage* soit publié en feuilleton dans *La Gerbe*, l'hebdomadaire collaborationniste qui lui a avancé 20 000 francs, on voit dans *Signal*, revue allemande publiée en français, deux pages de reportage sur lui alors qu'il leur a ouvert les portes du Paraïs, sa maison de Manosque.

Emmanuelle Lambert fournit les renseignements mais elle souligne (preuves à l'appui, même celles que Giono n'avait pas mentionnées) qu'il a caché des juifs dans sa maison (dont la femme de Max Ernst, le musicien Jan Meyerowitz), hébergé des hommes en fuite qui tentaient d'échapper au STO. Au pire, selon elle, il est « coupable d'indifférence à la tragédie en cours » (Brassens disait avoir « regardé ça comme un chat, assez indifféremment »). Le pacifisme l'aura aveuglé. Dans *Le monde et ma caméra*, Gisèle Freund rappelle que les romans de Giono avaient été traduits en Allemagne, qu'il était l'écrivain français le plus connu de l'autre côté du Rhin ; elle écrit : « Je comprenais pourquoi les nazis lui faisaient tant d'avances et d'invitations dont il était ravi sans en saisir le sens. Les Allemands comptaient réduire la France à une économie agricole pour mieux la dominer. Giono me paraissait un homme de lettres bien naïf en politique. »

Le temps passant, Giono revint dans la sphère de la respectabilité littéraire avec ses *Chroniques romanesques* (réunies dans Quarto en 2010), de grands livres, *Un roi sans divertissement*, *Les âmes fortes*, *Les grands chemins*, des histoires de haine, de vengeance, de meurtre, odyssées de misère, de détresse, des chefs-d'œuvre que je viens de relire avec un ravissement renouvelé et qui font de lui, qui se disait Écossais (« d'un pays noir »), et Picard par sa mère, un poète en prose d'une saveur et d'une liberté rare, grande, souveraine. ♦



Robert Lévesque est chroniqueur littéraire et écrivain. On trouve ses essais dans la collection « Papiers collés » aux éditions du Boréal, où il a fondé et dirige la collection « Liberté grande ».



GIONO, FURIOSO
Emmanuelle Lambert
Folio
204 p. | 14,50\$ ♦



CHRONIQUES ROMANESQUES
Jean Giono
Gallimard
1 454 p. | 59,95\$

DISTRIBULIVRE



Le facteur humain avant tout !

3 MAISONS D'ÉDITION • 1 ENTREPRISE DE DISTRIBUTION • 5 SITES TRANSACTIONNELS

TOUT AU MÊME ENDROIT !

Nos sites ont fait peau neuve!
Consultez-les!

SAULT-AU-COCHON

Faits vécus
Eric Veillette

Le 9 septembre 1949, un avion de type DC-3 explosait en plein ciel au-dessus de Sault-au-Cochon, à l'est de Québec, soufflant à tout jamais les vies de 23 personnes. En peu de temps, l'enquête policière a dévoilé qu'il s'agissait du tout premier attentat aérien commis en Amérique du Nord.

Cette affaire criminelle, immortalisée par un roman et un film du même nom (*Le crime d'Ovide Plouffe*), a soulevé les passions et une question de recherche qui n'a toujours pas été envisagée sérieusement: la dernière femme pendue au Canada a-t-elle été victime d'une terrible injustice?



29,95 \$
6 x 9 - 424 pages

Du même auteur:



LES YEUX DE LA JUNGLE

Roman sentimental

Kathy S.K.

Du temps... C'était tout ce que Kenya désirait. Du temps pour se reposer loin de New York, loin du travail, afin que cette journaliste de renom puisse enfin profiter de la vie, de son frère, de la famille de celui-ci ainsi que du Costa Rica...

Pourtant, la vie va en décider autrement. Une offre de reportage impossible à refuser, un homme impossible à ne pas aimer. Seule ombre au tableau : une ex complètement cinglée!

À travers une route parsemée d'embûches dans ce magnifique pays qui saura faire chavirer son cœur, cette jeune femme saura-t-elle retrouver la paix intérieure ?



28,50 \$
6 x 9 - 426 pages

Les Éditions de
L'Apothéose

www.leseditionsdelapothéose.com



14,95 \$
6 x 9 - 86 pages

ESPÉRANCE, LA BORÉALE
DES TROPIQUES

Nouvelles
Audrey

Récit segmenté en épisodes, cette première création littéraire se lit facilement comme trois longues nouvelles où des histoires croustillantes et amusantes se chevauchent, se complètent et se poursuivent comme une saga. Aux personnages principaux – fictifs ou réels – s'invitent des personnages secondaires ayant vécu en Côte d'Ivoire, en Guinée et au Canada.

ESSOR-
LIVRES
Éditeur

www.essor-livresediteur.com

Découvrez les avantages uniques de commander chez Distribulivre.
Visitez-nous sur www.distribulivre.com - Télécopieur : 1.450.915.2224

Pour vivre l'édition autrement



« Père Loup lui enseigna sa besogne,
et le sens de toutes choses dans la
Jungle, jusqu'à ce que chaque frisson
de l'herbe, chaque souffle de l'air
chaud dans la nuit, chaque
ululement des hiboux au-dessus
de sa tête, chaque bruit d'écorce
égratignée par la chauve-souris au
repos un instant dans l'arbre, chaque
saut du plus petit poisson dans la
mare prissent juste autant
d'importance pour lui que
pour un homme d'affaires son
travail de bureau. »

LE LIVRE DE LA JUNGLE
RUDYARD KIPLING



« Un froissement prolongé du
feuillage et les craquements
précipités des broussailles voisines
troublèrent bientôt les rêveries
de notre jeune archer ; il leva la tête
et aperçut un daim effrayé qui
trouvait le fourré, s'élançait à travers
la clairière et disparaissait aussitôt
dans les profondeurs de la forêt. »

ROBIN DES BOIS
ALEXANDRE DUMAS

Dossier

AU CŒUR DE LA FORÊT

« Il était une fois, dans la forêt... » De tout temps, la forêt a inspiré les humains. Impossible de dénombrer la quantité d’histoires ou de mythes qui y prennent leurs assises tant ils sont nombreux (en témoignent les quelques citations qui égaient cette page). Lieux de découvertes, de dangers, de protection, de nécessité et de féerie, ces territoires où la nature est seule reine, dominant les arbres et les animaux qui la peuplent, les champignons et les bactéries qui y fourmillent, sont vitaux pour l’humanité. En ces temps où les environnementalistes nous rappellent sans cesse à quel point elle est une richesse, ce dossier vous permettra de découvrir qu’elle s’immisce partout entre les pages des livres. Oserez-vous aller vous promener dans les bois ?

« On raconte que la forêt est habitée
par des loups, des ogres et des
blaireaux géants. Personne ne s’y
aventure jamais ! Mais mon père
n’est pas du genre à croire à ces
histoires. Depuis toujours,
il rêve de savoir ce qu’il y a
au-delà de la forêt. »

AU-DELÀ DE LA FORÊT
NADINE ROBERT

« Une note sonore vibra sous les
palmiers, parcourut les dédales de
la forêt et son écho fut renvoyé par
le mur de granit rose des montagnes.
Des nuées d’oiseaux sortirent des
arbres, quelque chose glissa dans
les broussailles avec un cri perçant. »

SA MAJESTÉ DES MOUCHES
WILLIAM GOLDING

« Ce soir-là, une forêt poussa dans la
chambre de Max. D’abord un arbre,
puis deux, puis trois, des lianes qui
pendaient du plafond, et au lieu des
murs, des arbres à perte de vue. »

MAX ET LES MAXIMONSTRES
MAURICE SENDAK

« Je réalisais qu’il me fallait mieux
regarder pour vraiment découvrir
ce que la forêt avait à offrir.
Elle ne se révèle qu’à celui qui sait
l’observer. Le promeneur distrait
et bruyant ne voit que des arbres
et des oiseaux. L’œil averti distingue
la vie qui grouille. »

ATUK, ELLE ET NOUS
MICHEL JEAN

« Ils amarrèrent leur canot à un
saule et abordèrent dans ce royaume
argenté et silencieux ; ils explorèrent
patiemment les haies, les arbres
creux, les terriers et leurs galeries,
les ruisseaux et les petits
cours d’eau desséchés. »

LE VENT DANS LES SAULES
KENNETH GRAHAME

LA FORÊT AUX MILLE FACETTES

PAR
ALEXANDRA MIGNAULT
ET JOSÉE-ANNE PARADIS

Pour celui qui contemple la canopée d’une forêt, l’idée qu’il s’en fera dépendra davantage de ce qu’il y aura vécu — ou de ce qu’il en aura lu — que de l’aspect des ramures. La forêt est-elle ce lieu terrible où le vulnérable se frotte au loup ? Ou est-ce plutôt ce lieu refuge, qui entremêle souvenirs d’un passé à y courir et vision sylvestre de la détente sous les chants des oiseaux ? Les auteurs ont puisé dans leur imaginaire ou leur vécu pour présenter une facette de la forêt. Impossible à circonscrire à une seule épithète, la forêt se dévoile ainsi ci-dessous sous ses mille et un visages. À vous de choisir dans lequel vous plongerez !



Julie Dugal



Marie Darrieussecq



Héritage AVEC JULIE DUGAL

« J’ai toute une forêt qui pousse en moi, mais chaque jour, on essaie de me la couper. Le monde des adultes n’est pas fait pour les grandes forêts sauvages avec leurs branches cassées et leurs arbres morts. »

La forêt qui pousse au creux du personnage créé par Julie Dugal dans *Nos forêts intérieures* en est une dont les racines sont bien ancrées dans le passé, une qui ressurgit, refleurit, à chaque souvenir évoqué. « J’ai grandi entourée de forêts et de lacs, à une période où tout semblait possible. Partir de la ville, défricher et construire sa maison au milieu de nulle part. C’est ce que mes parents ont fait, avec mes oncles et mes tantes. [...] Ce grand territoire était notre terrain de jeu, avec ses *trails* de bois à parcourir en bicyclette et ses champs de bleuets à l’infini. En vieillissant, j’ai réalisé la grande liberté que tout cela représentait. J’ai senti le besoin de renouer avec la nature. Ce sentiment était si fort que je devais l’écrire. Je suis partie de mon enfance et est née l’histoire de Nathalie », nous dévoilait l’auteure, en entrevue en août dernier. Ainsi, Julie Dugal tisse habilement son roman, aussi beau et grand qu’une forêt, autour de la question suivante : est-il possible de planter en ville la forêt qui nous habite ?



Refuge AVEC MARIE DARRIEUSSECQ

« La forêt était étourdissante. De toutes petites feuilles d’un vert très clair, d’un vert tellement naturel qu’il me semblait artificiel, le vert de quand on pense au vert : de toutes petites feuilles qui poussaient au bout d’absolument toutes les branches. On avait envie de les toucher, d’être touchée par ce feuillage doux et velu et si vert. » Cette forêt ainsi décrite est celle qui sert de refuge à la protagoniste de Marie Darrieussecq dans *Notre vie dans les forêts*, roman dystopique où la société en est devenue une où les robots sont nombreux, où les clones sont légion, où l’humanité, tranquillement, a perdu de son sens. Fuyant cette postsociété qu’elle refuse, une ex-psychologue s’enfuit — en compagnie d’autres résistants qui prônent la liberté — au creux des bois, dans cet « envers du monde » où elle préfère vivre, où elle devra comprendre que pour ne plus voir l’humain au centre de tout, ça prend une révolution mentale. « Le posthumanisme est au bout des forêts », conclura *Le Monde* à la suite de la lecture de ce roman.



Catherine Leroux



© Aurélie Wilhelm



© Laurent Theillet



Jean Désy



Jean Désy
Du fond de ma cabane
Éloge de la forêt et du sacré

Sacrée AVEC JEAN DÉSY

L'œuvre tout entière de Jean Désy est un hymne à la forêt, aux êtres qui l'habitent, au souffle qui la transperce, à l'aridité des éléments qui s'y déchaînent. Poète avant toute chose, il enseigne la littérature à des étudiants en médecine. Il demeure en nature, use de sa voix pour en élever la teneur essentielle, voire sacrée. « L'harmonie de l'être est tributaire de l'hivernité », poétise-t-il, usant de ce néologisme qui dit tout de ce rapport intime qu'il entretient, de cet amour qu'il partage, avec le domaine sylvestre. Dans *Du fond de ma cabane*, il propose de réapprendre à aimer la nature par un texte qui s'adresse directement au lecteur, utilisant le « vous » pour mieux s'approcher de lui, pour s'assurer que chacun s'y sente interpellé. Il nous invite à voir entre ses lignes ces épinettes qui forment des toriis naturels — ces portes qui permettent de passer de l'espace profane à l'espace sacré —, il nous rappelle que la forêt est ce lieu où l'on ressent la Vérité, ce royaume de mouches noires à apprivoiser. Il fait l'éloge de ces cabanes érigées par des nomades pour le voyageur de passage, nous rappelle pourquoi les Peuples Premiers ont un rapport « d'emprunt » à la forêt, cyclique, tout en respect, sans se l'approprier. Il n'y a rien d'ésotérique dans le propos de Désy, mais un appel au retour aux sources, une invitation à délaisser tout ce que la société de consommation promet pour plutôt se tourner vers l'essentiel, qui vit déjà juste là, sous nos pieds. Car « c'est en forêt que vous arrivez à croire en l'existence de l'Âme du monde et, par le fait même, en votre âme personnelle », écrit-il...



DES LIVRES POUR
REDONNER DU SENS
ET DE LA BEAUTÉ À
CE QUI NOUS ENTOURE

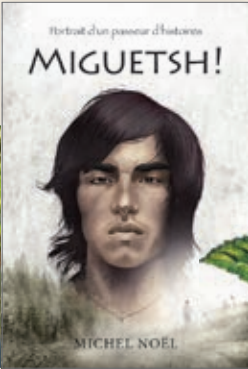
NOUVEAUTÉS



Serge Bouchard
L'Œuvre du Grand Lièvre Filou
Chroniques

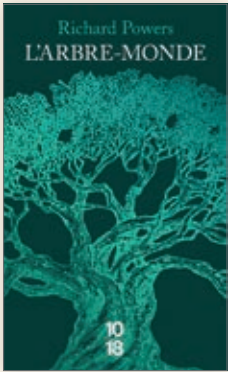


Jean Désy
Du fond de ma cabane
Éloge de la forêt et du sacré



Respectable
AVEC MICHEL NOËL

«Depuis des temps immémoriaux, nous avons appris beaucoup de choses en observant les animaux, en respectant les arbres, en naviguant au gré des courants sur les rivières qui vont de lac en lac, en écoutant attentivement les vents qui viennent de partout, chargés de paroles. La Nature est notre école et nous n’aurons jamais fini d’apprendre»: voilà un exemple de ce qu’on lit dans *Miguets!*, de Michel Noël (aussi édité sous le titre *Hush! Hush!*). Inspiré en partie de sa propre enfance, ce récit raconte l’histoire d’un Amérindien de 14 ans qui apprend la vie traditionnelle des trappeurs. On y apprend, dans cet hymne aux méthodes ancestrales, comment certains peuplent ne font qu’un avec l’aridité de la forêt. Dans ce roman, la menace ne provient d’ailleurs pas de la nature... Le narrateur a grandi dans une maison protégée par les énormes bras des conifères, avec à l’esprit l’idée qu’un vénérable grand pin peut représenter la mémoire de la Terre. «Étreindre un arbre, coller sa joue sur son écorce, sentir l’odeur de son bois, lui dire qu’il est beau, c’est vivre sa propre histoire, s’enraciner profondément au fond de son âme. C’est être en bonne relation avec le Ciel et la Terre et se sentir porté par les Étoiles».



Résistante
AVEC RICHARD POWERS

Lauréat du Grand Prix de littérature américaine en 2018 et du prix Pulitzer en 2019, le roman choral *L'arbre-monde* de l’auteur américain Richard Powers met en scène neuf personnages dont les destins se croiseront en Californie, où ils se retrouveront pour sauver un séquoia. Parmi eux, il y a entre autres une botaniste qui découvre qu’il existe une communication entre les arbres: «Elle est certaine, sans en avoir la moindre preuve, que les arbres sont des créatures sociables. Pour elle, c’est une évidence: des êtres immobiles qui poussent en communautés massives et mélangées ont forcément dû développer des moyens de se synchroniser. La nature connaît peu d’arbres solitaires.» Cette œuvre engagée dénonce la déforestation, rend hommage aux arbres et à leur importance dans l’écosystème. La forêt y est vivante, vibrante, essentielle. Sa protection s’avère nécessaire, c’est une question de survie pour l’humanité. Voilà ce qu’illustre cette fresque écologique, véritable ode à la nature.



Cachottière
AVEC STEVE GAGNON

Dans *Fendre les lacs*, ils sont huit personnages à partager un territoire forestier entourant un lac, des êtres blessés, puissants ou détruits. Ils ont besoin que les choses bougent, mais sont si liés entre eux que chaque mouvement crée un tumulte douloureux. Steve Gagnon, dans cette pièce d’une force inouïe, nous transporte près des mélèzes qui entourent ce lac, où une femme nourrit des oies et hurle au milieu du lac la nuit, où un homme qui préfère la compagnie des loups mange de la chair animale à dents nues. Où une femme veut prendre le large, une mère de famille épuisée veut en finir avec son désespoir, où un homme piétine, en quête de son passé. Où une femme amoureuse crie «J’ai le corps neuf pis tu t’en sers même pas!», où la mort d’un homme fait dire à un personnage «C’est la forêt au complet qui vient d’s’en renverser»... Le temps d’une pièce, laissez-vous transporter dans cette forêt aux mille secrets qui se dépouille avec brio sous les yeux du lecteur.



Salvatrice
AVEC MARIE-ANDRÉE GILL

Avec *Chauffer le dehors*, la poète Marie-Andrée Gill offre une poésie lumineuse et émouvante, qui raconte avec finesse un amour perdu. «L’amour c’est une forêt vierge/pis une coupe à blanc/dans la même phrase». La narratrice essaie de panser ses blessures alors que tout lui rappelle cette absence, cette douleur de ne plus faire partie du quotidien de l’autre. La nature où elle trouve refuge apaise ses tempêtes, agit comme un baume: «Je cherche dans le bois/et les chiennes de vivre/le remède aux morsures de ta douceur». L’espoir se trouve dehors: «Je marche dans la forêt dense, je m’égatigne partout et j’aime ça. Vraiment, j’aime que mon corps se magane par le hors-piste, qu’il ait des traces comme des signes de fierté et d’autonomie, de force et d’endurance. Dans ces moments-là, je suis toute là, pas tuable — pas grand-chose et totale à la fois.//Et ça me sort de ma vase. Plus je me rapproche de la nature, plus je me sens digne de sa voix, donc de la mienne.//Le dehors est la seule réponse que j’ai trouvée au dedans.» En arpentant l’immensité de la forêt, elle peut s’y perdre, se délester de sa souffrance, et puis peut-être renaître...

« *L'hôtel de verre* est peut-être le roman idéal à emporter dans un abri antiatomique [...] Que Mandel parvienne à traiter tant de choses en profondeur, là est le mystère. »

THE WASHINGTON POST

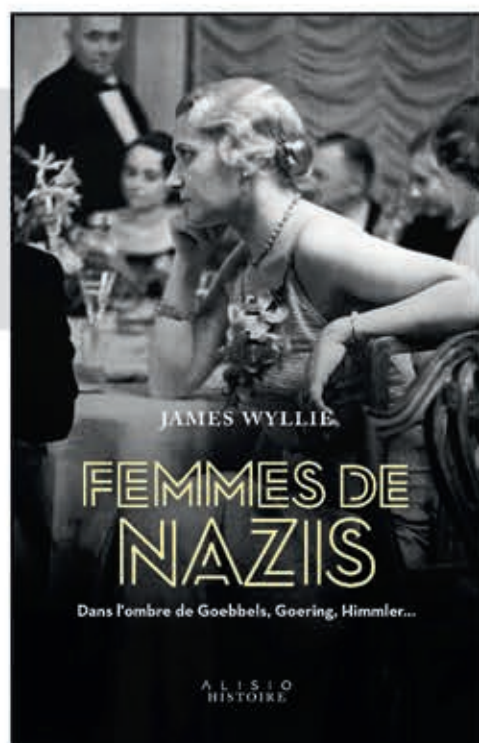
EMILY ST. JOHN MANDEL

L'HÔTEL DE VERRE

PAR L'AUTRICE DE
STATION ELEVEN
PRIX DES LIBRAIRES DU QUÉBEC

alto

Éditeur d'étonnant

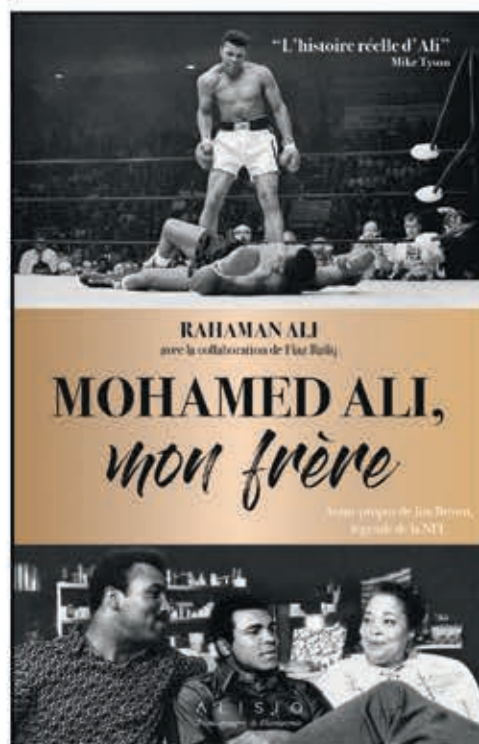


ALISIO HISTOIRE

Une plongée dans les méandres
féminins du pouvoir nazi

ALISIO *Témoignages & Documents*

Le portrait intime de l'une des plus
grandes rockstar de tous les temps



Une biographie complète
et personnelle sur le célèbre
boxeur de son époque



Le roman événement!



Avec une justesse historique remarquable et une écriture précise et dépouillée, Min Jin Lee nous offre un hymne intime et poignant à tous les sacrifices que font les immigrants pour trouver leur place en pays étrangers.

« Une tragédie historique à l'échelle humaine à laquelle vous ne pourrez résister ! »

Gérard Collard

« Une histoire puissante sur la résilience et la compassion »

Barack Obama

« Une histoire puissante sur la résilience et la compassion. »

BARACK OBAMA

MIN JIN LEE PACHINKO

ROMAN




CHARLESTON


CHARLESTON



PAR FRANÇOIS LANDRY

DE L'AVANTAGE QUE NOUS AURIONS À ÉCOUTER LES BOIS

La direction de la revue *Les libraires* m'a réclamé un court texte qui tenterait de nommer en quoi nous gagnerions à prendre exemple sur les interactions qui gouvernent les habitats sauvages — la forêt en particulier. Ne revendiquant aucune formation qui soit en lien avec le vaste domaine des sciences de la nature, je me suis prêté à l'exercice en me laissant guider par mes perceptions (évidemment tronquées et partiales), dans lesquelles entre une bonne part d'idéalisation romantique et de vagabondage, certes, mais aussi une petite dose d'observations effectuées au jour le jour dans ce milieu que je côtoie. Car la forêt ne me semble pas représenter un modèle à suivre en toutes ses facettes. On s'y entre-tue à qui mieux mieux et l'on y est invariablement la proie ou le prédateur d'un autre. Ce que la morale réprouve, l'écosystème l'approuve.

1.

*La forêt
sait se taire*

Depuis la croisée qui domine l'aire ouverte, j'étudie deux perdrix perchées sur les hautes branches d'un bouleau jaune. Le couple s'empiffre de bourgeons en dormance. C'est à se demander par quel prodige les délicates ramilles réussissent à supporter le poids des gros oiseaux. Ils raffolent du menu : voilà quatre jours qu'en après-midi, je les vois se servir au même garde-manger et l'idée de m'en approcher m'a traversé l'esprit. Sans que je la mette à exécution.

La porte ouverte et fermée, la descente des escaliers, la neige craquant sous les raquettes les feraient bientôt fuir. L'humain curieux n'y gagnerait rien, pas plus que les bestioles dont il aurait troublé la quiétude.

Quand j'ai pu fréquenter la forêt au quotidien, j'ai d'abord été frappé par le silence presque recueilli qui semblait la pétrifier par temps calme. Aujourd'hui, je crois saisir qu'elle interrompt ses chuchotis parce que je suis — et de loin — l'animal le plus balourd et tapageur des environs. N'importe quelle bête y détecte ma présence avant même que je ne la repère moi-même.

Parfois, ça s'anime. Des volatiles poussent leur ritournelle à la saison des amours ; un écureuil colérique couine, dérangé par mon passage ; un épervier brun lance ses stridents cris de guerre ; une volée de bernaches klaxonne tout là-haut, dans le ciel d'équinoxe. Mais ces éclats de vie ont pour propriété d'emplir un espace qu'on eût pu croire muet, de se découper avec la précision exquise du son se propageant dans un monde où n'existe pas le bruit de fond.

Je sais aussi qu'en général, la forêt a plus de motifs de se taire que de s'exprimer à tort et à travers. J'essaie d'en tirer une leçon.

Les bois eux-mêmes n'y sont pour rien. Des botanistes en ont nommé, décrit et inventorié les composantes avec des termes qui, sitôt que je les évoque, m'ensorcellent et me pacifient. Oxalide de montagne, clintonie boréale, smilacine à grappes, cornouiller quatre-temps, pigamon hâtif, tiarelle cordifoliée, osmonde cannelle, arisème petit-prêcheur : la poésie déglagée par les choses s'est transmise aux signes qui les représentent.

Des mots tout simples me séduisent. J'écris *hêtre* et aussitôt m'apparaissent le tronc gris pâle et parfaitement lisse de l'arbre, le vert tendre de sa frondaison printanière. Ou encore, s'impose l'image d'un tout jeune spécimen à demi enseveli sous la neige et dont le feuillage brunâtre frémit, agité par la bise de février.

Même le rébarbatif *gadellier malodorant* trouve grâce à mes yeux, dès que je le compare au vocabulaire d'apocalypse auquel nous ont habitués les années 2020 et 2021. En forêt, l'obsédante terminologie pandémique et sanitaire perd toute résonance, toute actualité, tout pouvoir de suggestion. D'autres réalités y prolifèrent qui la ravalent vite au statut de discours inadéquat.

2.

*De jolis mots
peuplent les bois*



3.

*La forêt habite
en zone verte*

Je compatissais avec le désarroi que doivent ressentir les populations des villes, aux prises avec le pire contexte que l'on puisse imaginer en ces temps où la distance devient vertu et la densité, sourde menace. Peut-être auraient-ils été nombreux à considérer qu'à vivre dans le bois, je me condamnais à une existence recluse, donc confinée.

Je n'ai rien d'un devin. Je me sentais simplement étranger aux modèles d'occupation du territoire qui semblent devenus « naturels » à plusieurs. Je trouvais étrange que l'idéologie ambiante ait pu avoir eu pour effet, en deux ou trois générations, de persuader un peu tout le monde que le lieu idéal de l'habitat se calculait à l'aune de son éloignement des espaces vierges.

Et en effet, je rencontre peu de mes semblables dans le bois, ce qui fait de moi un citoyen exemplaire. La « zone verte » vient tout à coup de s'aérer de prestige.

4.

*La souveraineté
animale et végétale*

Dans l'écosystème forestier règnent la faune et la flore. À première vue, c'est là l'évidence même. Il faudrait peut-être en venir à reconnaître l'admirable débrouillardise des êtres qui interagissent dans ce milieu et que nous considérons comme nos inférieurs.

Pour « primitif » ou « archaïque » qu'il soit, leur comportement leur permet de survivre en toute autonomie, par leurs propres moyens, sans aide extérieure, sans la médiation des innombrables accommodements que quelques siècles de progrès technique et technologique nous ont légués — et qu'en toute candeur, nous croyons pérennes.

Les utopistes partent de la prémisse que la sauvegarde de la biosphère dépendra d'une « refonte qualitative » de nos sociétés industrielles. Il suffirait alors que la science parvienne à renverser les impacts mortifères engendrés par ses innovations incessantes. Joli programme.

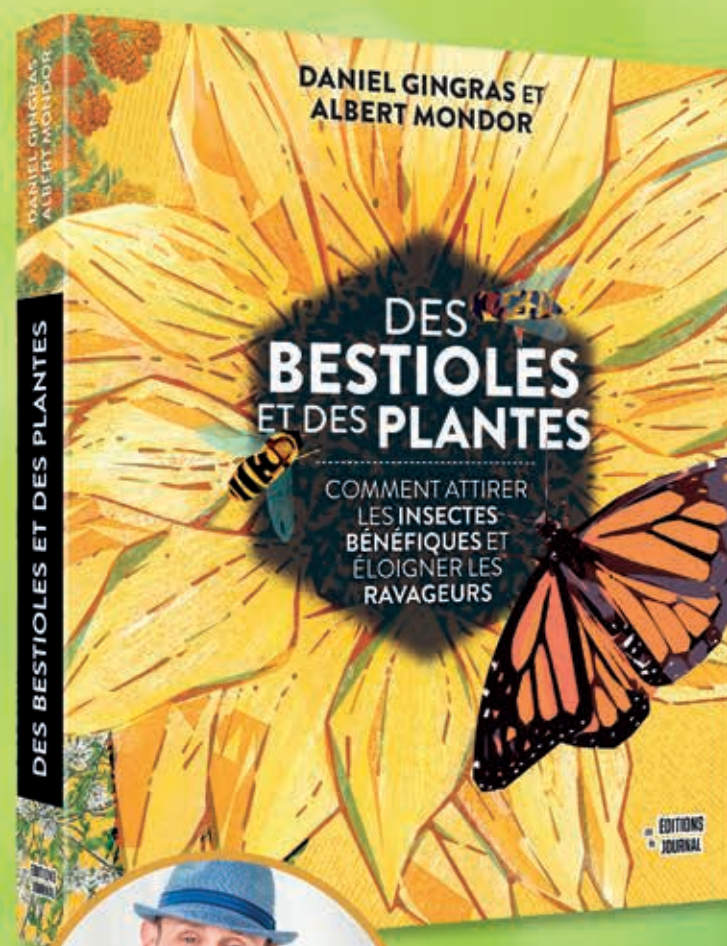
Le pessimiste que je suis tend plutôt à souffrir d'un complexe d'infériorité sitôt qu'il examine le savant manège de la plus humble des créatures luttant pour son existence. Celle-ci ne sait pas comment fabriquer du plastique, un moteur à explosion, de l'électricité ou un ordinateur. Je m'empresse d'ajouter : moi non plus. Privez-moi de ces choses et je ne donne pas cher de ma peau.

Dans cette mesure, j'ai involué, devenant l'esclave consentant d'une somme astronomique de « biens essentiels » que je ne saurais absolument pas produire moi-même. Sur ce dernier aspect, je m'accorde le niveau d'intelligence du raton laveur, de la taupe ou du moineau. Mais ils me surpassent (et de loin) dans l'ingéniosité et le zèle que leur autonomie foncière les force à déployer.

BIOGRAPHIE

Ici chargé de cours en littérature, là passionné par l'aménagement de la forêt où il a bâti maison, François Landry a aussi publié six romans avant de se mesurer au *nature writing* : *Le bois dont je me chauffe*, paru en 2020 chez Boréal, nous fait part de sa progressive découverte du territoire (tant naturel que social) d'une communauté retirée des Laurentides.

LES ALLIÉS DE VOTRE JARDIN !



Canada
SODEC
Qualité
du
Canada



LES
DU
ÉDITIONS
JOURNAL

« *La forêt, c'est encore un peu du paradis perdu.* » – Marcel Aymé

« *Les forêts sont pleines de toutes sortes de choses dont on a peur...* » – Stephen King

PAR NORBERT SPEHNER

MEURTRES AU FOND DES BOIS

Dans les anciennes légendes, les forêts immenses qui recouvraient le territoire avaient la réputation d'être peuplées de monstres et de créatures dangereuses. Repaires redoutables des ogres, des sorcières, des trolls et autres êtres malfaisants, refuges de brigands et de coupe-gorges, parcourues par des meutes de loups sanguinaires, elles étaient une menace pour les voyageurs qui osaient s'y aventurer, comme l'illustre à merveille la ballade classique *Le roi des Aulnes*, de Goethe, dans laquelle l'être maléfique poursuit un père et son fils dont il s'empare, le laissant mort. Si ces esprits malfaisants d'origine surnaturelle qui hantent les futaies inspirent surtout les auteurs de contes fantastiques, il en est de bien réels — braconniers, tueurs en cavale, prédateurs sexuels, trafiquants, et autres malfrats — que l'on retrouve plutôt dans les thématiques des thrillers et des polars contemporains. Quelques exemples...

Espace ludique pour les enfants, les promeneurs et autres amateurs de champignons, la forêt peut soudain se transformer en lieu de toutes les horreurs. « Le bout du rond-point de ma rue, c'était le paradis. Un grand bois avec des sentiers, la sainte paix pour des enfants qui souhaitent faire leurs affaires d'enfants, à l'abri des regards de ceux qui sont pus des enfants ». C'est ainsi que le jeune Baptiste, 10 ans, narrateur du *Tribunal de la rue Quirion* (de Guillaume Morrissette, Guy Saint-Jean Éditeur), décrit son terrain de jeu favori, sans se douter que du jour au lendemain, cet espace ludique va se transformer en scène de crime. En jouant à la guerre, un des gamins trébuche sur un os, un péroné humain ! Les analyses en laboratoire et les archives permettent d'identifier la victime : un jeune homme de Thetford Mines, disparu depuis une vingtaine d'années. Le *cold case*, ou affaire classée, est confié à l'équipe de

l'inspecteur Héroux. Mais les jeunes du quartier se mêlent de l'enquête. Baptiste et ses amis jouent les détectives, dans l'espoir qu'une fois l'affaire résolue, ils pourront retrouver leur aire de jeu favorite, leur espace de liberté désormais marqué du sceau de l'infamie.

« Redressée sur son siège, elle interroge du regard la forêt de conifères qui se densifie à mesure qu'ils approchent de leur destination. Quel sombre secret la végétation camoufle-t-elle ? » Telles sont les pensées de Lorie, dans les premières pages du polar *Zec La Croche* (Héliotrope), de Maureen Martineau, un court roman noir qui nous propose une excursion mouvementée et sanglante dans une forêt du Nord aussi dangereuse que belle. Pour Agathe Soulanges, la mère de Lorie, le camping sauvage au bord lac à Matte, situé dans la grande forêt de la zec La Croche, en Haute-Mauricie, était un havre de paix et de recueillement, où elle venait se ressourcer tous les étés. Jusqu'à ce jour fatidique, où elle fut violée et assassinée par un inconnu. Car une fois la nuit venue, toutes sortes de prédateurs rôdent dans ces espaces sauvages. Pour Lorie, fille d'Agathe, et ses amies Mikona et Sylvette, dont la fille ado a été agressée dans cette même forêt, l'heure de la vengeance a sonné. Avec l'aide d'un agent de la faune et d'un enquêteur de la police de La Tuque, les trois Atikamekws vont tenter de démasquer et de débusquer le tueur non identifié qui a déjà assassiné plusieurs femmes. Mais il n'est pas le seul prédateur à hanter les lieux. Une ourse gravide affamée est à la recherche de nourriture, n'importe quelle nourriture... Le dénouement sera brutal et le chant harmonieux des oiseaux sera remplacé par des cris d'épouvante et d'agonie !

**■ ALBIN MICHEL**



PAR ÉTIENNE BEAULIEU

TERRITOIRES D'AVENIR

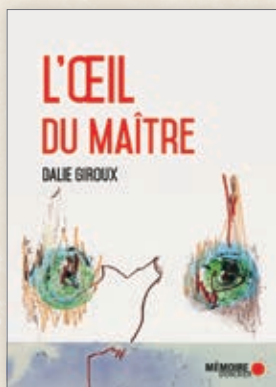
Chaque été, j'aime tout oublier en disparaissant pendant plusieurs jours dans la réserve de Matane au cœur des monts Chic-Chocs. Je ne me lasse pas de savourer la solitude immense du mont Blanc, du pic des Disparus, la majesté tordue du mont Nicol-Albert, la beauté sans nom des prairies alpines, la douceur du vert pâle des graminées sauvages mêlée aux touches plus foncées des épinettes qui semblent éternelles. Je reste souvent des heures à contempler la splendeur des krummholz, ces arbres desséchés qu'on trouve souvent près des sommets, quand il n'y a plus rien autour, que le vent cesse un instant et laisse percer soudain le sifflement des aigles dans les hauteurs. Ce silence, cet espace et ces forêts sont ce qui reste de plus précieux sur terre. Mais justement, l'été dernier, en regardant attentivement la carte de la région, j'ai été saisi par un fait troublant : je me suis rendu compte qu'il n'y a presque plus que des noms français et anglais dans la réserve de Matane. Il y a bien les monts Matawees et Ala'sui'nui, qui signifie en mi'kmaq « le mont des voyageurs », un clin d'œil aux coureurs des bois de jadis, et bien sûr « Chic-Chocs », « la barrière infranchissable ». Mais pour l'essentiel, la toponymie de la réserve présente une mer de Fafard, Nicol, Beaulieu, Bérubé, Bayfield, Coleman, Fortin, etc.

Or, comme on l'apprend en lisant le merveilleux essai *Nta'tugwaqanminen — Notre histoire : L'évolution des Mi'gmaqs de Gespe'gewa'gi* (PUO, 2018), nous sommes pourtant en plein cœur du *Gespe'gewa'gi*, le sixième district du *Mi'gma'gi* que nous appelons communément « La Gaspésie », sans nous douter que nous prononçons un très vieux mot aussi tordu dans notre bouche qu'un krummholz sur le sommet du mont Blanc : ce mot signifie « le dernier territoire » ou « le bout de la terre ». La ville même de Matane par laquelle nous accédons à la réserve signifie « la mer », *Mtn*. Au début du XX^e siècle, nous avons enseveli toute une

toponymie millénaire sous nos noms européens. Il ne reste de cet ensemble de noms anciens que leurs déformations francisées ou leurs traductions littérales : *Ipsigiag* (Pasbébiac) : lagon ; *Maqtawapkskek* (caps Noirs) : falaises noires ; *Maskwe'sa'qamik* (Pointe-à-Bouleau) : bouleau blanc. Ce « génocide culturel », comme le nommait le géographe Henri Dorion, a fait en sorte que même la forêt la plus profonde de Gaspésie porte maintenant des noms français ou anglais et que le territoire a perdu sa résonance d'un tambour millénaire qui résonnait au cœur des montagnes des milliers d'années avant le contact avec les Européens ; 9 000 ans plus précisément, comme nous l'apprend ce livre collectif, qui veut faire connaître l'histoire, les mots, les coutumes, les territoires et les motivations écologiques du peuple mi'gmaq.

Il est essentiel que des Autochtones prennent aujourd'hui la parole pour nous raconter la forêt dans leurs mots, selon leur culture, leur tradition orale, leur manière ancestrale de survivre, non seulement pour eux-mêmes, pour que la transmission se fasse aux plus jeunes, mais aussi pour que les allochtones comprennent, grâce à ces écrits d'un nouveau genre, ce qu'est une forêt d'ici gardée depuis des milliers d'années par les Nations autochtones en prenant bien soin de n'en jamais gaspiller les ressources et d'en respecter l'esprit millénaire. C'est pour ces raisons que Raphaël Picard, ancien chef innu de Pessamit, raconte cette tradition de la migration annuelle dans le premier tome d'une trilogie intitulée *Nutshimit : Vers l'intérieur des terres et des esprits* (Atikupit, 2019). Dans une langue française mêlée d'innu-aimun, on y suit la transhumance humaine que la tradition innue connaissait depuis des milliers d'années qui, après l'été passé le long du grand fleuve ou de la mer, la faisait refluer l'hiver loin vers l'intérieur des terres pour se nourrir du gibier





en suivant les prescriptions des rêves de leurs chefs et de la tente tremblante (*kushuapeshakan*). Ce roman d'apprentissage version innue montre à l'œuvre le savoir-faire d'un peuple qui connaît son territoire (*Nitassinan*) pour avoir arpenté de ses propres jambes depuis la nuit des temps cet « espace vital, source de survie, manière de vivre et croyance absolue » que les Innus appellent le *Nutshimit*.

Grâce à ces livres essentiels, la mémoire des réalités autochtones d'Amérique du Nord nous revient peu à peu depuis quelques années, non sans que la chape de plomb du colonialisme ne soit mise en cause dans cet oubli séculaire qui nous fait passer dans la bouche chaque jour, sans que l'on s'en avise trop, des mots autochtones aussi banals que « Québec », « Canada », « Ottawa ». Comme le montre avec éloquence Dalie Giroux dans *L'œil du maître : Figures de l'imaginaire colonial québécois* (Mémoire d'encrier, 2019), se contenter de blâmer la loi fédérale « sur les Indiens » n'est clairement pas suffisant pour comprendre la réalité des Premiers Peuples



BIOGRAPHIE

Écrivain, éditeur et professeur, Étienne Beaulieu dirige les éditions Nota bene et a cofondé les cahiers littéraires *Contre-jour*. Comme essayiste, il a notamment signé *Splendeur au bois Beckett*, un essai littéraire qui s'articule autour d'une forêt en plein cœur d'une cité, à Sherbrooke. « La forêt Beckett n'est pas une forêt quelconque : c'est un symbole bien réel de ce que doivent être à l'avenir les manières de développer les territoires tout en laissant à la flore et à la faune de larges couloirs de verdure », en dit l'éditeur.

Une BD qui nous invite à faire le premier pas vers une rencontre trop longtemps entravée.



« La vérité, c'est que je suis Québécoise, que ma famille habite leur territoire traditionnel depuis plus de 200 ans et, pourtant, je ne connais pratiquement rien d'eux et je n'en connais aucun. La vérité, c'est que j'ai honte de moi. Honte de nous. »

Emanuelle Dufour

Avec les témoignages et citations autorisées de Michèle Audette, Lise Bastien, Marie-Ève Bordeleau, Marie-Pierre Bousquet, Sébastien Brodeur Girard, Diane Cantin, Mikayla Cartwright, Kakwiranó:ron Cook, Guillaume Dufour, Lea Lefevre Radelli, Ellen Gabriel, Julie Gauthier, Claude Hamelin, Prudence Hannis, Sarah Hornblow, Jacques Kurtness, Pierre Lepage, Monica Lopez, Anna Mapachee, Pierre Martineau, Melissa Mollen Dupuis, Caroline Nepton Hotte, Murray Sinclair, Geneviève Sioui, Myriam Thirnish, Pamela Toulouse Rose, Jacques Viens, Stanley Vollant, Jesse Wenté et plusieurs autres.



écosociété

ecosociete.org



© Véronique Kingsley

Entrevue

GABRIELLE FILTEAU-CHIBA

ENGAGER LE DÉSIR

PAR ISABELLE BEAULIEU

C’est en combinant son élan pour l’écriture et sa force de conviction pour tout ce qui touche au respect de l’environnement que Gabrielle Filteau-Chiba a tracé les lignes de son œuvre qui compte jusqu’à ce jour trois opus qui prennent racine dans le genre du *nature writing*. *Encabanée* (2018), *Sauvagines* (2019) et le tout récent *Bivouac* (2021) ouvrent les fenêtres sur la prodigalité des forêts et nous donnent envie de nous lever pour assurer leur survivance.

En 2012, Gabrielle Filteau-Chiba décide de partir de la métropole pour s’installer seule dans une cabane du Kamouraska dans le Bas-Saint-Laurent. En traversant là-bas un premier hiver difficile gouverné par le froid, le manque de sommeil et la solitude, mais empreint d’une sérénité que le bois qui l’entoure sait lui transmettre, elle écrit *Encabanée*, sorte de carnet où se côtoient neige et épinettes, temps et silence, Hébert et Vigneault. « *Incarner la femme au foyer au sein d’une forêt glaciale demeure, pour moi, l’acte le plus féministe que je puisse commettre, car c’est suivre mon instinct de femelle et me dessiner dans la neige et l’encre les étapes de mon affranchissement* », écrit-elle. Suivra *Sauvagines*, un livre qui épouse résolument la forme du roman en mettant en scène une intrigue avec en filigrane une histoire d’amour, formant un unique cri du cœur pour la forêt, les bêtes et les sentiments humains. Avec *Bivouac*, le militantisme se fait de plus en plus présent par des actions collectives qui invitent à prendre part au mouvement citoyen en marche.

Les romans, qui sont reliés mais peuvent se lire individuellement, semblent soutenus par un temps différent, davantage issu du rythme naturel des saisons, un temps presque oublié par la cadence frénétique de nos vies jamais à l’arrêt. Mais ne serions-nous pas en train de nous illusionner sur l’efficacité qu’engendreraient nos courses contre la montre? « Je me rends compte que plus je ralentis mon mode de vie, plus je suis créative », annonce l’autrice. Et de la créativité, il en faut pour trouver des moyens de contrecarrer les projets qui mettent en péril l’équilibre de la nature. Les protagonistes de *Bivouac* n’en manquent pas d’ailleurs. On

y rencontre un groupe organisé qui multiplie les opérations de sauvetage au risque de leur liberté. Par le truchement du personnage de Riopelle/Robin, on est aux premières loges des manifestations auxquelles se joindront Anouk et Raphaëlle, rencontrées dans les romans précédents. Chacun s’engage à la mesure de ses aptitudes. Pour Filteau-Chiba, par exemple, l’écriture est une manière avouée de canaliser une colère, de participer à la cause, d’informer sur le pillage des territoires et de faire entendre ceux et celles qui protestent. « C’est mon humble contribution à la lutte, précise-t-elle. Ce qui est important, c’est de mettre nos talents à bon escient, on n’est pas tous des escaladeurs de ponts et de gratte-ciel. » Elle mentionne à juste titre l’importance qu’ont toujours eue les livres durant les époques révolutionnaires, et sait que plusieurs choses qu’elle expose dans les siens ne pourraient pas être relayées dans les médias. D’où la pertinence d’avoir choisi le roman comme porte-voix.

Surtout, elle cherche le ton juste pour faire entendre l’urgence climatique sans provoquer un sentiment de culpabilité parce que les changements s’accomplissent par une mouvance positive et la volonté de célébrer le vivant. « Je ne veux pas être une moralisatrice, j’essaie de mettre de la beauté dans la lutte plutôt que de mettre des accusations », continue l’autrice, même si elle est consciente qu’elle peut en bousculer quelques-uns, mais cela a l’avantage de susciter les échanges et la discussion. Car si dans *Encabanée* la prise de conscience du problème environnemental pousse Anouk, la narratrice, à s’isoler du genre humain, ce n’est que par la force du nombre, on le voit bien dans *Bivouac*, que l’espoir est possible. « On ne



peut pas survivre seuls, on est des êtres sociaux, exprime l'autrice. Au début de mon éveil environnemental, j'avais plus envie de fuir, mais maintenant, j'ai plus envie de collaborer.» C'est cet esprit de solidarité que transposera Gabrielle Filteau-Chiba dans son dernier roman. Pour mater le projet d'oléoduc qui risque d'empiéter sur la forêt, les écologistes et les citoyens conjugueront leurs efforts pour créer la résistance.

UNE ÉTROITE AMITIÉ

Cette envie de nature et de contrées sauvages chez Filteau-Chiba fait plutôt partie d'un besoin viscéral. Alors qu'elle naît et grandit à Montréal, elle se souvient des fins de semaine au chalet dans les Cantons-de-l'Est qui était comme un appel aux découvertes, comme une échappée. «La première chose que je faisais en arrivant au chalet, c'était de partir en courant dans la forêt pour voir si mon tipi avait survécu, se souvient-elle. Mes parents m'aidaient à faire la structure avec trois, quatre pôles solides, moi je mettais des branches. Je passais des journées entières à me fabriquer des cabanes.» Contre toute attente, ce monde en retrait de la ville que l'écrivaine a aujourd'hui retrouvé est beaucoup plus peuplé de liens véritables que lorsqu'elle était au cœur de Montréal où, malgré la foule, elle dit avoir souvent ressenti une grande solitude. Près des arbres, elle a petit à petit fait connaissance avec des personnes qui cultivent les mêmes valeurs, unies par la forêt. Son rêve le plus cher serait d'acheter une grande forêt et de la laisser vivre comme elle l'entend.

Le combat pour l'environnement englobe une pluralité de dimensions, à commencer par l'amour d'où jaillit le désir, celui de s'engager pour la nature à laquelle nous sommes reliés, mais aussi le désir physique qui est en continuité avec le caractère organique de la forêt. Dans *Sauvages*, Anouk

et Raphaëlle vivront ensemble cet embrasement des peaux. «*Je peux me cambrer, je peux m'extasier, je peux m'écarter comme un livre ouvert, comme sa bouche que je fouille de ma langue abrasive: elle me permet tout.*» De cet abandon surgit la confiance qui continuera à se déployer vers des visées communes et militantes qui ont aussi à voir avec la passion et la volonté d'une communion. «Je voulais montrer que les personnages étaient des êtres sensibles, ancrés dans leurs corps, dans leur habitat», renchérit l'autrice qui considère la forêt comme une amie indéfectible. Les sentiments redéfinissent les priorités pour les mener vers une vie plus libre où les lois marchandes ne dictent pas les façons de faire. Pour y arriver, la désobéissance est parfois nécessaire, selon Gabrielle Filteau-Chiba, même s'il serait préférable d'être entendus autrement. Elle la perçoit comme la légitime défense d'une nature portée par la parole et les actes des citoyens engagés. Cette mise en commun des efforts pourrait par ailleurs servir à une vraie réconciliation avec les peuples des Premières Nations.

Si l'écrivaine est de nature plutôt optimiste, elle constate que l'humanité est en péril et s'attriste en pensant que l'humain en est venu à détruire un équilibre qui était pourtant parfait. Pour conserver l'espérance, elle pense aux générations futures, à Flora, sa fille de 5 ans, et elle privilégie l'action. Elle est justement en train d'écrire son quatrième roman. «Mon prochain livre est campé dans le futur, annonce-t-elle. C'est un genre de dystopie sur le reboisement pour penser la forêt de demain. Est-ce qu'on continue à planter des deux par quatre ou on plante des arbres magnifiques en pensant aussi à la faune, pas juste à nos scieries et à nos jobs?» La question est posée, et on peut compter sur Gabrielle Filteau-Chiba, écologiste, féministe, souverainiste, pour veiller au grain.

Québec en toutes lettres

ÉCHOS À LA NUIT DE LA POÉSIE 1970

quebecentouteslettres.qc.ca/echos

La *Nuit de la poésie 1970*, immortalisée dans le documentaire de Jean-Claude Labrecque et Jean-Pierre Masse, est l'une des plus vibrantes manifestations de la littérature québécoise. Pour souligner l'anniversaire de cet événement mythique, des poètes contemporain(e)s répondent, avec un demi-siècle d'écart, aux poètes qui y ont participé. Leurs réponses, captées en vidéo, sont accompagnées de textes critiques de Vincent Lambert à propos des lectures et performances auxquelles elles font écho.

LES POÈTES

- VALÉRIE FORGUES RÉPOND À SUZANNE PARADIS
- SÉBASTIEN LAMARRE RÉPOND À CLAUDE PÉLOQUIN
- DANIEL LEBLANC-POIRIER RÉPOND À DENIS VANIER
- BARON MARC-ANDRÉ LÉVESQUE RÉPOND À CLAUDE GAUVREAU
- MICHEL PLEAU RÉPOND À GATIE LAPOINTE
- MATHIEU SIMONEAU RÉPOND À GASTON MIRON
- NICOLE BROSSARD SE FAIT ÉCHO, 50 ANS PLUS TARD
- PIERRE MORENCY ET CATHERINE MORENCY FONT ÉCHO À LA PERFORMANCE DE PIERRE MORENCY DE 1970



Des livres pour tous les goûts



39,95 \$

Kitsch QC

Véritable hommage à un patrimoine architectural et culturel en voie de disparition, ce livre abondamment illustré fait redécouvrir ces lieux singuliers dont les derniers représentants méritent d'être préservés.



24,95 \$

Poutine nation

La poutine qui s'est répandue au Québec, au Canada, et dorénavant sur toute la planète, consiste en trois ingrédients simples : pommes de terre frites, fromage en grains, sauce brune. Il n'en fallait pas plus pour faire la promotion d'une nation entière et donner du style à sa culture gastronomique.

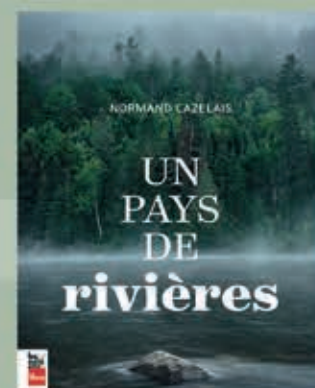
Des nouveautés à ne pas manquer



28,95 \$

La planète du héron bleu

Jean-Pierre Rogel nous aide à prendre conscience de la biodiversité autour de nous et comprendre l'importance de la préserver.



39,95 \$

Un pays de rivières

Normand Cazalais nous mène à la rencontre de nos rivières, révèle leurs personnalités et porte leurs voix pour relater le développement de nos régions au fil d'anecdotes et de faits historiques.



28,95 \$

Amours, délices et orgue

Nous connaissons tous François Dompière pour sa passion de la musique sous toutes ses formes.

Mais Dompière, c'est aussi douze ans de radio et cinq ans d'ateliers culinaires, trois livres et six disques, des milliers de kilomètres à pied et un formidable appétit de vivre.



34,95 \$

Ces chiens qui font du bien

Des récits émouvants mettant en vedette des chiens exceptionnels qui ont changé la vie de ceux qui les entourent.



PAR CATHERINE GENEST

À LA CIME DES PAGES

C'est contre des fibres de bois récupérées que s'inscrivent les mots des autrices et auteurs soigneusement cueillis par l'équipe de MultiMondes, une maison d'édition québécoise qui puise à même nos forêts pour en détailler la riche histoire. Raymond Lemieux, éditeur de la maison et rédacteur en chef du magazine *Québec Science* pendant de nombreuses années, est à la base de ce procédé de confection en tout point cyclique et d'une redoutable cohérence.



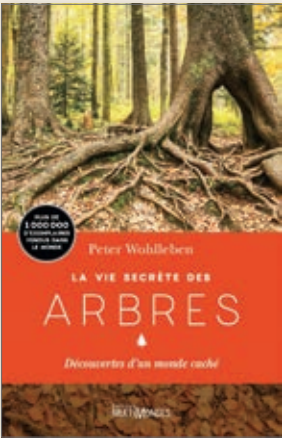
« Quand on allait en forêt avant, l'arbre, on le coupait, on ne l'étudiait pas », résume habilement l'éditeur Raymond Lemieux, un militant écologiste d'avant la lettre. Autant écrire qu'il n'a pas attendu l'accord de Kyoto et ses échecs intrinsèques pour se mettre au parfum de la crise climatique, autant préciser que ce n'est pas l'émergence de la vibrante Greta Thunberg qui l'a mené à prendre pleinement conscience de l'urgence d'agir pour sauver la planète. L'environnement, c'est un sujet qui anime M. Lemieux depuis les bancs d'école, depuis ses années à titre d'étudiant à l'Université du Québec à Montréal. « Il faut nous ramener dans un contexte qui est un tout petit peu différent. À cette époque-là, on ne parlait pas d'écoanxiété, on parlait très peu de changements climatiques. On parlait de pluies acides qui endommageaient nos forêts, nos lacs. Il y avait tout un questionnement aussi sur l'énergie, parce qu'à l'époque, évidemment, on brûlait beaucoup de pétrole. [...] Il y avait du plomb dans l'essence, imaginez... Les causes étaient plus ciblées alors qu'aujourd'hui, c'est plus global. »

Viser un portrait d'ensemble, donc. Nul doute que c'est précisément cette mission que s'octroient l'homme de lettres montréalais et ses acolytes lorsque vient le temps de jeter leur dévolu sur des ouvrages venus d'ailleurs ou d'accompagner des écrivains de chez nous dans leur processus d'écriture. Champignons, insectes, fleurs, mammifères, oiseaux...

Le volet environnemental du catalogue des éditions MultiMondes ne s'attarde pas qu'aux feuillus et aux conifères, bien au contraire. « Depuis les années 80, il est arrivé une génération de biologistes qui ont démontré que la forêt, ce n'est pas juste des matières ligneuses ou une cour à bois. C'est un peu ce que dit Richard Desjardins, d'ailleurs, dans le documentaire *L'erreur boréale* qui a vu le jour au tournant du présent millénaire. À partir de là, on a commencé à documenter autrement la forêt pour découvrir un écosystème. On a commencé à tenir compte que, dans une forêt, il y a aussi une faune et une flore, une flore parfois vulnérable, une faune souvent migratoire. »

Au fil d'articles et d'ouvrages édités par ses soins, l'ancien journaliste a lui aussi largement contribué à l'éveil des consciences, aux changements de mentalités. Modeste de nature, il ne vous dira pas avoir remporté le prix Thérèse-Patry en 2019 pour son apport considérable à la culture scientifique. N'empêche, son impact social est mesurable par la quantité d'écrits qu'il a mis au monde. Les siens, oui, mais ceux des autres aussi. « Ma contribution ? On s'en fout. C'est un devoir moral. On ne va pas s'empoisonner à tout bout de champ, ça n'aurait aucun sens. On veut bien vivre, bien manger, avoir des aliments sains dans nos assiettes, des forêts correctement exploitées, avec respect. »





ALLIER LA RIGUEUR À LA FANTAISIE

Les écrivains dégottés par Raymond Lemieux partagent sa vision, sa façon d’aborder la forêt comme une entité globale et superbement complexe. À cet égard, l’Allemand Peter Wohlleben la décrit à la manière d’un organisme ultra structuré et en s’offrant, au détour, une adroite comparaison avec la fourmilière. On découvre, à la lecture de son livre intitulé *La vie secrète des arbres*, que les géants à tronc et à feuilles sont capables d’entraide. Ils se protègent les uns les autres.

On pourrait, à première vue, croire qu’un bouquin doté d’une pareille prémisse, un intrigant document qui détaille les modes de communication entre les végétaux, appartient davantage aux sections nouvel âge ou croissance personnelle des librairies. Pourtant, cette publication signée de la patte de Wohlleben et offerte au public d’ici par MultiMondes n’a rien d’un ouvrage ésotérique. C’est que son auteur, un ingénieur forestier de profession entre autres choses, a trouvé une façon d’appâter le lecteur avec son sens de la formule enviable, une manière d’assembler les mots de façon infiniment poétique et imagée. « Wohlleben écrit vraiment en amoureux de la forêt. On ne peut pas écrire comme il le fait juste avec sa raison. »

Les phénomènes qu’il met en phrases n’ont rien de fictif. Les acacias, par exemple, augmentent la teneur toxique de leurs feuilles pour repousser les girafes trop gourmandes. Les hêtres, selon ses observations, peuvent diffuser une solution de sucre pour permettre à des souches d’échapper à une décomposition certaine. Les arbres, aux dires de Peter Wohlleben, ont réellement un comportement social. « C’est ma collègue Dominique Lemay, responsable des achats de droits, qui s’est vu présenter ce livre qui avait été publié en France aux Arènes. Dominique m’a filé l’ouvrage et je l’ai dévoré en deux jours. C’était la première fois que j’avais l’impression de lire un conte scientifique sur la forêt. Où était-ce un carnet ? Je ne savais pas trop comment le situer. Ce n’est pas savant, mais ce qu’il dit là-dedans est rigoureusement vrai. Je le sais, j’ai tout contre-vérifié parce que j’avais des doutes ! »



Raymond Lemieux l’admet toutefois: trouver des plumes de la trempe de ce Wohlleben, des écrivains capables de nous séduire par leur prose tout en partageant des données scrupuleusement fouillées, relève de l’exploit. Ça ne court pas les rues. «C’est quelque chose qui m’occupe presque à plein temps, confie-t-il. Oui, c’est plutôt rare. [...] Quand le chercheur ou la chercheuse ose prendre la plume pour écrire à un lectorat plus large, c’est vraiment un autre défi. Il y en a qui manquent leur coup, je vais vous le dire bien honnêtement.» Celles et ceux qui y parviennent impressionnent, néanmoins, par la fluidité de leurs phrases, le ludisme de leurs paragraphes. Ce sont les réussites, précieuses et presque inusuelles, qui se frayent un chemin jusqu’aux étals des librairies.

C’est précisément le cas de la Norvégienne Anne Sverdrup-Thygeson, une spécialiste de l’écologie des insectes forestiers, qui parvient à tisser des liens entre bestioles invertébrées et culture populaire, entre ptérygotes et Harry Potter de J. K. Rowling, par exemple. Vive et en osmose avec notre temps, la chercheuse scandinave s’amuse même à saupoudrer quelques commentaires à teneur féministe au passage en présentant un taon fraîchement découvert et nommé en l’honneur de la chanteuse américaine Beyoncé Knowles. Ça surprend joyeusement. Son ouvrage intitulé *Terra insecta* s’avère, en ce sens, franchement rafraîchissant, littéralement accessible au plus grand nombre. Et vous l’aurez déduit: elle loge aussi chez MultiMondes. «*Terra insecta*, c’est un autre très bel exemple. Moi qui ne suis pas particulièrement intéressée par l’entomologie, moi pour qui un bon moustique est un moustique écrasé, j’ai lu ce livre-là et je me suis mis à aimer le monde des insectes», confesse Raymond Lemieux.

Plus près de nous, le Lanaudois Michel Leboeuf s’adonne à un exercice de vulgarisation en tout point similaire, tant avec *Le dernier caribou* que *Paroles d’un bouleau jaune*. Ce dernier ouvrage est justement l’un des titres phares de la maison d’édition menée depuis Montréal. «*Paroles d’un bouleau jaune*, c’est dans le même esprit que *La vie secrète des arbres* de Peter Wohlleben, s’enthousiasme l’éditeur. C’est quelque chose d’attachant, de touchant. [...] Michel Leboeuf, c’est un biologiste. Dans ce livre, il commence à parler avec un arbre et l’arbre lui répond. Évidemment, on n’a jamais vu un arbre parler! Très vite, on comprend qu’il y a quelque chose qui est de l’ordre du conte. Néanmoins, ce que l’arbre lui dit, c’est vrai. On est dans la vraie science. L’imagination est là et le contenu est juste.»

À la fois ouvrages documentaires et lexiques pour poètes en quête de métaphores pour rompre avec les lieux communs, les coups de cœur littéraires de Raymond Lemieux s’inscrivent dans une classe à part. Ce sont des guides qui appellent aux voyages à même la Belle Province, des bouquets de pages qui donnent des envies d’escapades, celles qu’on s’offre au détour des pavés des villes, le temps d’un séjour en camping, d’une randonnée à l’ombre des branches. La splendeur de ces lieux verdoyants et terreux est telle que des scientifiques, des gens très sérieux de surcroît, ont su y puiser des élans lyriques, des phrases apaisantes et évocatrices. Pourvu, bien sûr, que les générations futures et nous-mêmes saurons en préserver le charme, la nature profonde. C’est, du moins, le souhait le plus cher de Raymond Lemieux.

Une série documentaire unique!

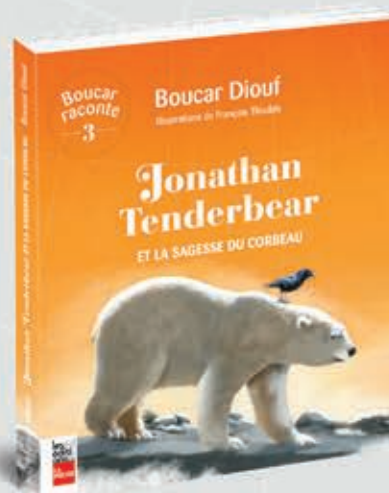


Dès 9 ans • Illustrations ludiques
Notions scientifiques, géographiques
et historiques • Matériel complémentaire
pour la maison et l’école

Illustrations de Martin PM



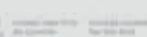
Suivez Jonathan Tenderbear
dans le dernier tome
de l’incroyable trilogie romanesque
aux accents aventuro-écologiques



Dans la même collection

Une aventure étonnante et bouleversante qui plonge
les lecteurs dans des thématiques écologiques,
le tout avec humour, intelligence et sagesse.

Illustrations de François Thisdale



editions.lapresse.ca

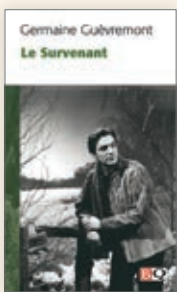




PAR MARTIN FOURNIER

LA FIGURE LITTÉRAIRE DU COUREUR DES BOIS

Le coureur des bois est une figure marquante de l’histoire du Canada. Pendant deux siècles, de 1650 à 1850 environ, ce voyageur du commerce des fourrures a été un acteur économique essentiel au développement du pays. Il a fait le pont entre les Premiers Peuples et la population sédentaire euroaméricaine. La figure mythique du coureur des bois s’enracine plus spécifiquement dans une brève période où ces aventuriers s’enfonçaient sans permission dans les vastes étendues nord-américaines, attirés par l’inconnu et la liberté plus que par le profit.



Le plus connu des coureurs des bois est probablement Pierre-Esprit Radisson parce qu’il a laissé des récits étoffés de ses voyages et parce que le périple épique qu’il a réalisé en 1660 avec son beau-frère Des Groseilliers, de Trois-Rivières à l’extrémité ouest du lac Supérieur, a forgé l’archétype du coureur des bois. Radisson et Des Groseilliers sont partis sans autorisation officielle. Ils ont exploré un territoire inconnu. Ils ont collaboré étroitement avec les Autochtones qui les guidaient et les approvisionnaient. Ils ont ramené en Nouvelle-France un trésor de fourrures, mais les autorités les ont punis à leur arrivée parce qu’ils étaient partis sans permis.

Le coureur des bois qui irrigue l’imaginaire des Québécois est donc ce voyageur insoumis qui s’aventure dans l’altérité. Il en ramène habituellement des richesses qui bénéficient à la majorité, qui se méfie néanmoins de ces individus trop différents, qu’on préfère garder à distance. Cette figure mythique s’est incrustée dans notre imaginaire parce que les voyageurs de la traite des fourrures ont longtemps pratiqué ce métier, souvent avec l’aval des autorités qui se méfiaient quand même de leurs mœurs très libres, acquises dans la nature sauvage au contact des Autochtones. Ces voyageurs dilapidaient souvent leur argent en revenant dans la colonie et les autorités voyaient d’un mauvais œil leurs mœurs dissolues, potentiellement subversives. Leur précieuse contribution à l’enrichissement collectif leur valait d’être tolérés et même admirés par certaines personnes, tout en demeurant en marge. Même l’histoire officielle du Québec a longtemps laissé dans l’ombre ces acteurs assez peu recommandables, malgré leur importance, au même titre que les Autochtones dont les coureurs des bois étaient très proches, notamment par mariage, car le peuple métis est né de leurs unions souvent stables avec des femmes autochtones.

Cet archétype du voyageur masculin insoumis qui fascine et rebute à la fois parce qu’il fait preuve de courage en explorant des territoires méconnus, qui ramène dans sa communauté d’origine des modes de vie autres et des richesses souvent bénéfiques, mais que la majorité n’intègre pas pleinement, car ils sont trop différents, cet archétype se retrouve dans de nombreux personnages de fiction québécoise.

Le Survenant de Germaine Guèvremont, par exemple, est un voyageur auréolé de mystère. Nul ne sait exactement d’où il vient, mais il est fort et capable. Le personnage qui l’héberge et l’engage l’apprécie beaucoup, comme sa fille qui en est amoureuse, mais plusieurs autres se méfient de lui et le rejettent. La marginalisation du Survenant survient lorsqu’il repart en voyage et disparaît sans laisser de trace à la fin du roman. Dans *Maria Chapdelaine* de Louis Hémon, le prétendant que Maria aime d’amour est François Paradis, qui possède le savoir

des Premiers Peuples pour se débrouiller en forêt. Il part dans les chantiers forestiers en vue de s’enrichir et d’épouser Maria. (Le départ des travailleurs forestiers s’inscrit dans la continuité de celui des voyageurs de la traite des fourrures et des coureurs des bois.) La marginalisation sociale opère cette fois encore aux dépens de François Paradis qui meurt dans une tempête de neige au retour du chantier, avant d’épouser Maria.

Un autre célèbre « coureur des bois » des temps modernes est Jack Kerouac, cet écrivain américain que les Québécois se sont approprié. Ce voyageur insoumis s’est déplacé à travers une Amérique différente en explorant une altérité qui trouble et fascine. Kerouac a ramené de ses voyages un trésor, son œuvre littéraire, très appréciée, mais il est resté en marge de la société, car son mode de vie a été généralement mal perçu, parfois jugé pervers et dangereux.

Les lecteurs qui désirent en savoir plus sur les coureurs des bois historiques prendront plaisir à lire *Histoire des coureurs de bois*, de Gilles Havard, un ouvrage savant exhaustif, ou le plus accessible *L’Amérique fantôme* du même auteur, dans lequel il adopte une approche biographique. Serge Bouchard et Marie-Christine Lévesque adoptent aussi l’approche biographique dans *Ils ont couru l’Amérique : De remarquables oubliés, tome 2*. Les lecteurs soucieux de lire des témoignages de coureurs des bois se plongeront dans *Les aventures extraordinaires d’un coureur des bois* de Pierre-Esprit Radisson, ou dans *Voyage sur le Haut-Missouri : 1794-1796*, de Jean-Baptiste Trudeau. Quant aux passionnés d’ouvrages de fiction, ils trouveront leur compte dans mes propres romans, les trois tomes des *Aventures de Radisson* (un quatrième est sous presse), qui conjuguent plaisir de lecture et rigueur historique, car je suis l’historien spécialiste de Radisson au Canada. Le tome 3, *L’année des surhommes*, raconte d’ailleurs le voyage au lac Supérieur dont j’ai parlé ci-haut.



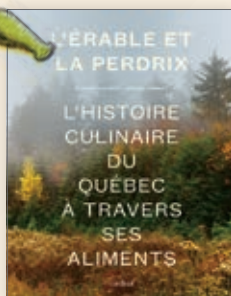
BIOGRAPHIE

Martin Fournier, historien de la Nouvelle-France, est spécialisé en diffusion publique de l’histoire et du patrimoine. Son roman *Les aventures de Radisson (t. 1) : L’enfer ne brûle pas* a remporté le Prix du Gouverneur général du Canada en 2011 et le troisième tome, *L’année des surhommes*, le Prix du Salon international du livre de Québec en 2017. Le quatrième tome de cette série est annoncé pour mai prochain, chez Septentrion. Il a également coordonné l’*Encyclopédie du patrimoine culturel de l’Amérique française*, une précieuse source d’information en ligne, et se consacre désormais entièrement à la littérature.



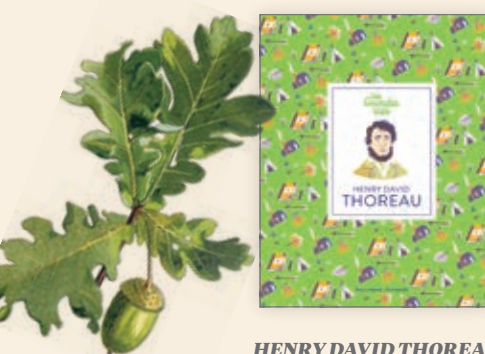


POUR POURSUIVRE LA PROMENADE AU FOND DES BOIS



**L'ÉRABLE ET LA PERDRIX: L'HISTOIRE CULINAIRE
DU QUÉBEC À TRAVERS SES ALIMENTS**
ELISABETH CARDIN ET MICHEL LAMBERT,
CARDINAL, 400 P., 44,95\$

Parce que notre histoire culinaire est intrinsèquement liée à la forêt, en majeure partie même, il était impossible de passer sous silence cet ouvrage au graphisme exemplaire dans ce dossier. Petite bible qui allie textes inspirés et informations documentaires savamment présentées, ouvrage unique en son genre qui recèle de photographies à couper le souffle, *L'Érable et la perdrix* promet des découvertes bien au-delà de l'assiette (et des multiples recettes qu'il propose), tout en nous rappelant d'où nous venons, où nous sommes, et où il serait bon d'aller... Le genre de livre de cuisine qu'on feuillette des heures durant, tout en enrichissant notre âme.



HENRY DAVID THOREAU
ELISABETH COMBRES ET SYLVIE BESSARD,
GALLIMARD JEUNESSE, 64 P., 18,95\$

Dans cette biographie richement illustrée d'images fortes et détaillées, l'auteure Elisabeth Combres fait découvrir la vie sous le regard d'Henry David Thoreau (1817-1862) aux plus jeunes, grâce à la belle collection «Les Grandes Vies». Écologiste, philosophe, militant: les facettes de Thoreau sont nombreuses, et s'il demeure la figure parfaite du mythe de l'écrivain au fond des bois, c'est qu'il se consacra avec un sérieux exemplaire à relater la vie qu'il y mena, deux ans durant, dans la plus grande des simplicités.

Une belle introduction à l'œuvre de *Walden ou La vie dans les bois* pour ceux qui ne connaissent pas encore cet écrivain.

Dès 12 ans



PAR LA FORCE DES ARBRES
ÉDOUARD CORTÈS, DES ÉQUATEURS, 172 P., 34,95\$

Dans un voyage initiatique tout ce qu'il y a de plus immobile, Édouard Cortès nous invite à découvrir comment se sont déroulés les quelques mois qu'il a choisi de passer, à six mètres du plancher des vaches, bien installé entre les branches d'un chêne, pour panser ses blessures à l'âme. Il s'y est construit une cabane, au cœur d'une forêt française, et a offert à son regard le doux spectacle de la vie sylvestre qui bat autour de lui, de l'escargot qui glisse à l'arbre qui tombe. «La forêt se projette en ombres chinoises. Je suis aux premières loges. Le bleu nuit dévoile les rondeurs avantageuses de la lune. L'astre accouche. Il annonce avec clarté au règne végétal que la vague de l'hiver se retire.» Cet homme qui s'est «enforesté», comme il le dit, l'a fait pour renaître.



L'ÉTAT SAUVAGE
PIERRE OUELLET, DRUIDE, 568 P., 29,95\$

Dans les années 60, trois adolescents arpentent la forêt, celle qui longe la rivière Montmorency; ils la parcourront à trois moments, à 11, 16 et 20 ans. Ils cherchent la source de l'eau, synonyme du cours de leur vie. La forêt est leur chez-soi, le lieu de l'enfance pour s'amuser, fuir, se terrorer, découvrir, explorer, vivre des expériences, grandir et entrer dans l'âge adulte. L'amitié ainsi que la nature sont au cœur de ce roman d'apprentissage impressionniste où la forêt est chatoyante et vivante, remplie de souvenirs et de libertés et où les profondeurs des bois sont le théâtre de l'existence.



Des livres pour profiter du plein air!

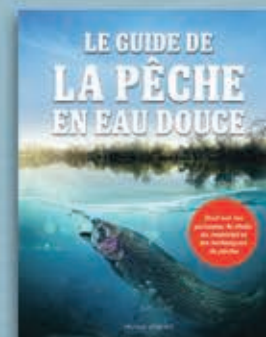
NOUVEAUTÉ
PRINTEMPS
2021

Le guide de poche
le plus complet
sur les oiseaux
du Québec et
du Canada!

ÉDITEUR-CONSEIL
David M. Bird,
Ph. D.
CONSULTANT
Samuel Denault,
M. Sc.



296 PAGES • 24,95\$
COUVERTURE SEMI-SOUPLE
AVEC RABATS



MODUS VIVENDI
groupemodus.com



Prix Espiegle

le prix des bibliothèques
scolaires du Québec



LAURÉATS 2021—5 à 11 ans

**Le grand méchant loup
dans ma maison**
Les 400 coups

Texte de Valérie Fontaine et
illustrations de Nathalie Dion



LAURÉATS 2021—12 à 17 ans

La folle échappée de Lou Lafleur
Bayard Canada
Texte de Sarah Lalonde



prixespigle.org
facebook.com/prixespigle

Commanditaires 2021



© Laurence Grandbois Bernard



LES BATTEMENTS DE LA FORÊT: LA SÉRIE AUDIO DE CHRISTIAN GUAY-POLIQUEIN

« La forêt est le commencement et la fin. Elle précède les regards, elle leur succédera. Elle est l'épicentre, le nœud, le refuge et la geôle. Elle fascine autant qu'elle effraie. [...] Elle est l'envers de ce qui pense : elle est l'instinct. »

Voilà le prologue de la minisérie audio *Les battements de la forêt*, qui contient six épisodes courts, écrits et narrés par Christian Guay-Poliquin.

Après avoir publié *Le fil des kilomètres* et *Le poids de la neige*, l'auteur nous plonge à nouveau dans une ambiance postapocalyptique, toujours dans un huis clos où la nature et ses milles nuances semble geôlière. Cette fois, on y suit un homme, seul dans la forêt, en quête du camp de chasse de sa famille alors que — les fidèles de l'auteur n'en seront pas surpris — une panne d'électricité généralisée chamboule tout. Dès le premier épisode, le ton est donné : l'homme se réveille d'une sieste dont il profitait accoudé sur une souche, des yeux jaunes de loups le fixant... Passé maître dans l'art d'échafauder une tension narrative, Christian Guay-Poliquin nous happe rapidement avec cette histoire, dont l'ambiance sonore parfaite ajoute à la poésie et à la terreur que peuvent évoquer les bois. Nous apprenons d'ailleurs que cette série est une amorce au prochain roman de l'auteur, attendu pour l'automne prochain ! À écouter sur SoundCloud.



ET SI LES ADULTES LISAIENT UN LIVRE DE LAPINS ?

Écrit par Richard Adams, *Watership Down* est un roman animalier destiné au lectorat adulte paru en 1972, traduit en 1976 chez Flammarion puis chez Monsieur Toussaint Louverture en 2016, qui a connu un succès planétaire avec des ventes estimées à plus de 50 millions d'exemplaires. Si les références populaires à l'ouvrage sont nombreuses (de Stephen King à la série *Lost*), c'est que ce roman est une proposition assez détonante dans le milieu littéraire et qui a de quoi attiser la curiosité. En effet, l'ouvrage destiné au lectorat adulte raconte l'histoire d'un groupe de lapins en quête, malgré les nombreuses épreuves, d'une nouvelle demeure après la destruction annoncée de leur foyer. Grâce à l'écriture soutenue de l'auteur et à son talent pour rythmer l'aventure, le lecteur suivra ces léporidés dans leurs tunnels, dans les campagnes anglaises, dans la sombre forêt qu'ils devront traverser sans y laisser leur peau. La peur qui s'empare des animaux jusqu'à les paralyser, les dangers sans cesse environnants que sont pour eux les carnivores voraces qui les traquent, leur désir de fonder une famille dans un lieu sécuritaire : oui, le lecteur se prendra au jeu de suivre ces lapins qui n'ont rien d'une discrète boule de poils se trémoussant le museau.



POUR TOUT SAVOIR SUR LA VIE DE NOS BÛCHERONS

En publiant *La Vie dans les camps de bûcherons au temps de la pitoune* (Septentrion), Raymonde Beaudoin a pallié un manque énorme dans la littérature sur l'histoire du Québec, province qui doit pourtant son développement économique à ces chantiers. Cette femme a ainsi consacré une grande partie de sa vie à chercher, à colliger et à diffuser l'information concernant le quotidien dans les camps de bûcherons du XX^e siècle, séparant le bon grain de l'ivraie, les rumeurs et légendes de la vérité. Petite, elle y a vécu, un an, avec son père bûcheron et sa mère *cook* : mais son ouvrage n'est pas que témoignage personnel et hommage, il se veut un précieux documentaire recensant notamment photos, chansons de camp, recettes. Et, bien entendu, les us et coutumes des bûcherons : la langue, les soirées, le salaire, le charroyage, les sortes de bûchage, la drave, etc. Cet ouvrage a d'ailleurs remporté le Grand Prix Desjardins de Lanaudière dans la catégorie Patrimoine. En 2019, Raymonde Beaudoin a fait paraître *Recettes de chantiers et miettes d'histoire*, un complément pour qui souhaiterait s'imaginer attablé avec des bûcherons.



PAR ALEXANDRA MIGNAULT

S'ENRACINER EN FORÊT

En s'attardant à la forêt dans le dossier de ce numéro, il était impossible de passer à côté du sublime livre *Forêt*, signé par Ariane Paré-Le Gal et Gérard Le Gal. Parue en 2019, cette référence d'identification, une mine d'informations, en a charmé plusieurs. On a profité de l'occasion pour poser quelques questions à la coauteure de ce livre inspirant, véritable ode à la forêt.



**FORÊT : IDENTIFIER,
CUEILLIR, CUISINER**
**Ariane Paré-Le Gal
et Gérard Le Gal**
Cardinal
384 p. | 44,95\$

Ariane Paré-Le Gal a choisi de quitter la ville avec sa famille il y a quelques années pour vivre à la campagne : « C'est un projet professionnel, celui de reprendre l'entreprise familiale Gourmet Sauvage fondée par mon père il y a trente ans qui m'a fait quitter la ville, mais avec le recul, je me rends compte que la forêt m'a rappelée dans l'urgence. Quand j'ai mis les pieds à la campagne, j'ai mis les mains à la terre et j'ai senti que je revenais à la maison. »

En plus d'être maintenant une histoire de famille, l'entreprise Gourmet Sauvage, fondée en 1993 par Gérard Le Gal, un pionnier dans le domaine des plantes forestières, met à l'honneur les plantes et les champignons sauvages et prône une cueillette responsable. Elle offre plus d'une centaine de produits faits de façon artisanale, mettant en valeur des ingrédients sauvages cueillis à la main (baies d'argousier, sureau, sapin baumier, salicorne, etc.) transformés en confitures, gelées, moutardes, thés, sirops. Des ateliers en forêt sont aussi proposés pour se familiariser avec la cueillette, tout en respectant l'environnement.

C'est dans le même esprit qu'a été concocté le livre *Forêt*. Après quatre ans de travail, le père et la fille — un duo qu'on a pu découvrir dans l'émission *Coureurs des bois*, présentée à Télé-Québec en 2009 — ont offert cet ouvrage pour transmettre leurs connaissances sur les trésors dont recèle la forêt. Magnifiquement illustré, ce livre permet d'identifier les produits forestiers comestibles, de les cueillir et de les cuisiner grâce aux recettes suggérées. Mais c'est beaucoup plus qu'un livre de recettes de gastronomie boréale, c'est une invitation à renouer avec la forêt, à y passer du temps, à revenir à nos racines et à redécouvrir notre terroir sauvage. Une invitation à être curieux donc.

Comme le mentionne Ariane Paré-Le Gal dans l'introduction du livre : « *La cueillette et la cuisine de plantes sauvages sont un prétexte formidable pour reprendre notre place parmi les arbres.* » C'est un patrimoine qui a été oublié : la forêt a été le premier garde-manger des gens, comme nous le rappelle l'auteure : « La connaissance de nos milieux naturels est une connaissance commune qui appartient à tous, qui s'est toujours transmise naturellement d'une génération à l'autre et que nous avons collectivement perdue. En nous éloignant de la forêt, nous nous éloignons du vivant, et de nous-mêmes. La forêt est notre maison originelle, notre temple, elle nous a nourris, abrités et soignés pendant des dizaines de milliers d'années. » Il faut se réapproprier ces précieux savoirs ancestraux, se rapprocher de la nature et réinvestir nos forêts.

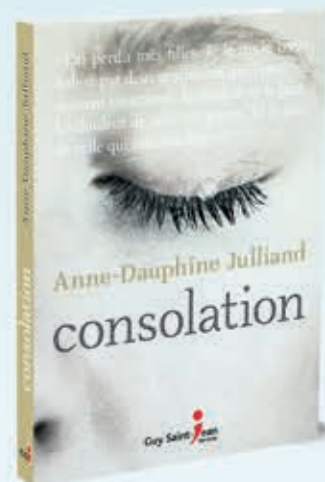
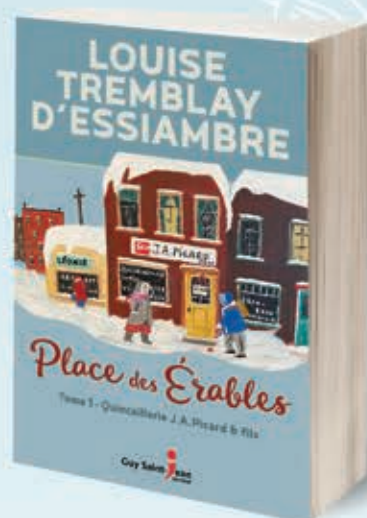
En plus de nous nourrir, que peut nous apprendre la forêt ? a-t-on demandé à l'auteure. « La forêt nous apprend l'humilité, elle fait de nous de meilleurs êtres humains, plus empathiques, résilients, heureux et bienveillants. »

Oui, la forêt a beaucoup à nous offrir et à nous apprendre. Cette richesse incroyable se déploie d'ailleurs avec une grande beauté dans *Forêt*, un guide et un legs inestimables.



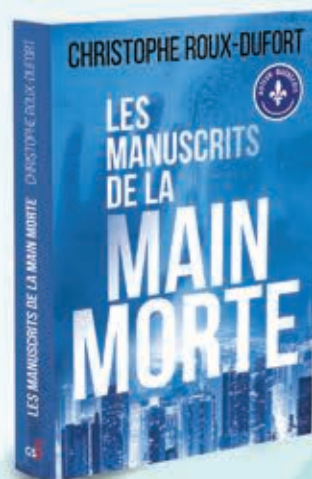
Ces personnages HAUTEMENT ATTACHANTS peuvent entrer **SANS MASQUE** chez vous

À Montréal, en 1960, la famille Picard, avec son entreprise florissante de quincaillers de père en fils, est un clan tissé serré. Bienvenue dans le **nouvel univers passionnant de votre auteure préférée!**



L'auteure du best-seller international *Deux petits pas sur le sable mouillé* rend hommage à tous les êtres consolants et à tous ceux que l'on console. **Un récit poignant de courage, de résilience et de générosité** qui aide à traverser les obstacles de la vie.

Un thriller époustouflant, terriblement bien ficelé, qui met en lumière un **Occident** à bout de souffle, écrasé par la surconsommation et l'accumulation de richesses. **Un Dan Brown québécois nous est né!**



La lutte désespérée d'un jeune bipolaire pour réintégrer la réalité. Une autobiographie tragicomique, déstabilisante et irrésistible, qui deviendra une minisérie de Jean-Marc Vallée sur HBO.



En 1934 à l'Anse-à-Lajoie, près de Percé, les jumelles Simone et Madeleine Gérard vivent un **drame familial sans nom...** Une **nouvelle série captivante** par l'auteure de *La promesse des Gélinas*.

1954. Dans un village perdu entre la France et l'Italie, la quête de gloire d'un paléontologue en fin de carrière dont l'obsession frôle la folie. **Un roman à couper le souffle** par l'auteur de *Ma reine*, lauréat de **douze prix littéraires prestigieux.**



En vente partout

saint-jeanediteur.com

Les
libraires
.ca

Partenariat officiel
du Gouvernement
du Québec

Canada

SODEC
Québec

Conseil des Arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

Guy Saint-Jean
ÉDITEUR

COMBAT NATIONAL DES LIVRES

Du 3 au 7 mai
PLUS ON EST DE FOUS,
PLUS ON LIT!

avec Marie-Louise Arsenault

CONCOURS

Jusqu'au 7 mai, votez pour votre livre préféré
et courez la chance de gagner
une liseuse électronique, 2000 \$ de livres
ainsi que les conseils personnalisés
de libraires pendant 12 mois!

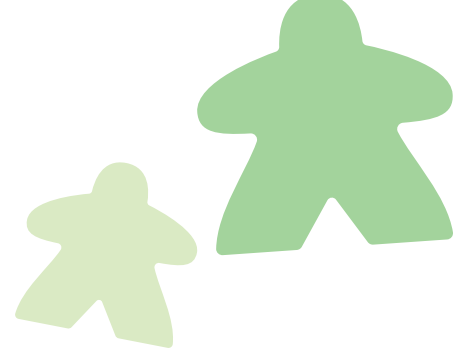
Tous les détails sur
Radio-Canada.ca/combat

ICI  première

Les
libraires
.ca



DES LIVRES ET DES JEUX



Lors de la dernière année, un peu tout le monde a dû s'organiser pour se divertir en période de confinement. Évidemment, les chiffres sont là pour le confirmer : le livre vit présentement une espèce d'âge d'or. Je n'ai pas boudé mon plaisir, mais je dois avouer m'être aussi défoulé dans un autre univers connexe : le jeu ! Je suis *fan* de jeux de société et, comme je suis monoparental et que je me retrouve seul une semaine sur deux, les jeux m'ont offert une superbe solution alternative solo pour affronter le confinement. En réfléchissant à ces deux mondes — celui de la littérature et celui des jeux —, on dénote un point commun : ces deux modes d'évasion nous font vivre une expérience, une histoire, un voyage...

PAR SHANNON DESBIENS, DE LA LIBRAIRIE LES BOUQUINISTES (CHICOUTIMI)

J'ai découvert le jeu *Terraforming Mars* au printemps dernier. On y représente une corporation qui investit dans des contrats nous permettant de, lentement, terraformer Mars en haussant la température, l'oxygène et en créant des océans. En lisant les instructions, j'ai vite remarqué que les exemples mettaient en scène des joueurs nommés Kim, Stanley et Robinson. Kim Stanley Robinson, l'auteur de *La trilogie martienne* ! Évidemment, dans les remerciements, je découvre que les auteurs du jeu se sont fortement inspirés de cette trilogie complexe et magnifique. Alors je ne fais ni une ni deux, et je saute dans l'aventure que ces romans me proposent, où j'ai vite fait d'y retrouver l'ambiance familière de mon jeu préféré. Mais je ne me suis pas arrêté là. J'ai lu sur Mars. Les livres *Dernières nouvelles de Mars* de Francis Rocard et *Missions sur Mars* d'Alessandro Mortarino, par exemple, m'ont vite permis de me mettre à jour sur les missions et les connaissances actuelles sur la mystérieuse planète rouge. Toutes ces découvertes grâce à un jeu ! Combien de jeux découlent d'un livre ? Il y en a beaucoup ! On pourrait mentionner tous les jeux Harry Potter, les jeux basés sur l'univers de Tolkien, Herbert ou Lovecraft. Il y a même le jeu *Les Piliers de la terre* basé sur le livre de Ken Follett. Et j'en passe.

J'aime croire que le jeu est probablement l'ancêtre du livre. La première méthode utilisée par l'humain pour communiquer aux générations suivantes des règles, des leçons de vie, des morales, des histoires et même des divinations. En jouant, on apprend à mieux comprendre les règles utiles à la survie, à la vie en société, à la chasse, la guerre, la religion, peut-être même la mémoire d'un héros, d'un ancêtre, etc. Souvent, quelques lignes tracées à même le sol, quelques brindilles, cailloux ou coquillages suffisaient à réaliser un plateau de jeu pratique et même complexe. Si l'apparition de l'écriture vous intéresse dans l'histoire humaine (*Histoire de l'écriture : De l'idéogramme au multimédia* chez Flammarion est un livre génial), vous réalisez que diverses formes et reliefs apparaissent ici et là sur des supports comme des os, de l'argile ou des cailloux. C'est en voyant les fameux *calculi* dans le livre *La Mésopotamie*, dans la collection « Mondes anciens » chez Belin, ou les galets peints et gravés qui apparaissent dans *Le beau livre de la préhistoire* chez Dunod que je me suis fait la réflexion : et si c'était avant tout des pièces de jeux ? Et si l'écriture, en parallèle avec les inventaires commerciaux, était apparue avec les jeux de société comme support ? De plus, un jeu, par ses motifs, peut très bien être joué par des gens qui ne partagent pas la même langue. Ce qui permet une diffusion plus vaste de symboles et de signes distincts.

Alex Randolph (oui, celui dont la boutique ludique Randolph s'inspire) affirmait : « Un bon jeu doit être facile d'accès dès la première fois qu'on y joue... il doit pouvoir créer des situations inattendues ou des surprises... il doit avoir des buts suffisamment bien définis pour empêcher les questionnements et les arguments entre joueurs... il doit être infiniment rejouable. » Randolph affirmait aussi que pour mieux connaître un peuple, une civilisation, il fallait se demander à quoi ils jouent. Le jeu est aussi le premier support « dont vous êtes le héros ». Vos choix et décisions peuvent influencer le cours du jeu. Vous pouvez user de ruse, de logique pour arriver à vos fins. Récemment, Netflix a remis au goût du jour avec *Le jeu de la dame* (tiré du roman *The Queen's Gambit* de Walter Tevis) un jeu dont les racines sont très anciennes et qui a traversé les frontières mondiales : les échecs. Un jeu à l'apparence si simple, mais dont les possibilités sont quasi infinies !

À notre époque, le jeu a maintenant un nouveau support : l'informatique. Le jeu vidéo est probablement l'une des industries les plus lucratives et diversifiées des dernières années. De *Tetris* (dont la genèse est racontée par Box Brown dans l'excellente bande dessinée *Tetris* aux éditions La Pastèque) à la filiale des *Assassin's Creed*, le jeu a pris une forme aux variétés inimaginables, des plus simples au plus complexes, du 2D à la forme VR. Il y a des jeux pour tout le monde ! Une petite bande dessinée où vous en apprendrez davantage m'a beaucoup plu récemment, il s'agit des *Mondes du jeu* d'Edward Ross aux éditions Ça et là. L'auteur fait un magnifique survol de l'histoire du jeu en général, mais principalement de l'évolution du jeu vidéo.

Pour terminer, je souligne un livre dont j'ai fait l'acquisition il y a quelques années, mais qui n'est plus disponible aujourd'hui : *Le tour du monde en 10 jeux* d'Angels Navarro, aux éditions Bayard Jeunesse. Ce livre qui incluait cinq plateaux de jeu imprimés recto verso nous faisait découvrir des jeux historiques et variés, selon les pays, et résume bien ce que j'explique plus haut. À un prix raisonnable, ce livre nous faisait visiter des nations, des époques, par le biais de jeux toujours aussi palpitants et indémodables. Mon souhait serait de voir cet ouvrage réédité : à mon avis, cette parution était une pure merveille. Voilà, les dés sont jetés.

Bref, je vous souhaite les plus beaux voyages à partir de la maison, que ça soit avec un livre ou un jeu, de plateau ou vidéo. Dans ces univers, tout est permis... ♦





© Laurence Labat

ENTREVUE

Sylvie Lavallée

Courtiser le fauve

**DÉSIREZ-VOUS
DÉSIRER ?
L'INDISCIPLINE
DU DÉSIR**

Sylvie Lavallée
Robert Laffont
310 p. | 29,95 \$



Vous l'avez peut-être vue sur les plateaux de *Deux hommes en or*, de *Y'a du monde à messe* ou encore sur ceux de *Marina Orsini*. C'est que Sylvie Lavallée, sexologue clinicienne et psychothérapeute, ne lésine pas sur les moyens pour éduquer et éveiller les gens à leur sexualité. Avec *Désirez-vous désirer ?*, son cinquième livre, elle aborde la perte de désir avec audace, en proposant d'accepter que ce dernier est un fauve : le discipliner, c'est contre nature.

PAR JOSÉE-ANNE PARADIS

« Le désir a un côté qui n'aime pas la censure ni l'éthique. Le désir est sauvage, félin, animal. Mais parfois, cet élan n'est plus, il s'envole, s'effrite, devient complexe, s'use ou nous fait faire des folies. Avec cet ouvrage, mon défi a été d'essayer de parler de cette chose aussi abstraite qu'est le désir, pour qui plusieurs consultent en thérapie », explique au bout du fil la pétillante spécialiste qui s'évertue à raviver les flammes affaiblies.

Dès les premières pages de *Désirez-vous désirer ?*, Sylvie Lavallée écrit que le désir est comme l'amour, qu'il « implique une décision ». Et tout au long du livre, elle martèle l'idée que le désir, « on doit le choisir et le travailler ». À partir de ce postulat, elle formule ses observations et propose des pistes de solution en se basant sur ce dont elle est témoin depuis plus de vingt ans derrière les portes de son cabinet. Car 95 % de ses consultations portent sur les troubles du désir. « Les enjeux du désir sont nombreux : un désir absent, un profond désenchantement, le fait que tout d'un coup, il y a un déclic déclenché par une autre personne et qui réveille la bête, un volcan en puissance, une source tellement forte. Il faut parler de cet aspect-là, de cette indiscipline dans le désir. Dans mon livre, j'ai décliné le désir sous tous ces angles : quand il n'est plus là, quand il est problématique et quand il fait tourner la tête », explique celle qui a agrémenté son ouvrage de nombreux exemples variés et précis de cas qu'elle a côtoyés. « Quand j'étais étudiante à l'université,

il y avait ceux qui faisaient la recherche et ceux qui faisaient du terrain. Les plus intéressants étaient ceux qui parlaient de ce qui se passait sur le terrain », se justifie-t-elle.

Sylvie Lavallée le dit elle-même : avec ce sujet, elle s'aventure « sur un terrain glissant ». C'est pourquoi elle a signé un ouvrage de 310 pages, et non pas une plaquette en 100 points à appliquer pour régler ses problèmes. Cela lui permet d'aborder le sujet en profondeur, d'en tracer les contours et les nuances, de prendre le temps de nommer les choses. D'ailleurs, elle accueille avec une certaine compréhension les écarts — notamment l'infidélité — ou les avenues marginales diverses explorées par les gens, qui, rappelle-t-elle avec bienveillance, sont d'abord et avant tout en quête de ce grand frisson qui ne les parcourt plus. Car cela permet « d'arrêter d'être sur le frein », explique-t-elle, soulignant que son approche va certainement dans un sens plus moderne du plaisir. « *Admettre votre indiscipline est possible ! La voie commune, dictée par les conventions sociales d'un désir qui s'inscrit dans un investissement amoureux, n'est pas l'unique chemin qui s'offre à vous* », lit-on.

« Quand les amis ne savent plus quoi dire pour nous aider ou lorsque certains n'ont pas les sous pour consulter ou ne sont pas rendus là, le livre peut nous éclairer. Il est une porte d'entrée », affirme la populaire sexologue. Alors, oserez-vous approcher le fauve ?



LA
MAISON
DE
L'ÉDUCATION

LIBRAIRIE
GÉNÉRALE

DEPUIS 1967



10840, avenue Millen,
Montréal (QC) H2C 0A5

T 514 384-4401



maisondeleducation.com
librairie@maisondeleducation.com
leslibraires.ca

QUELQUES
SUJETS DE
RÉFLEXION

Par Josée-Anne Paradis

1. MERCI DE CHANGER DE MÉTIER :
LÉTTRES AUX HUMAINS QUI ROBOTISENT LE MONDE /
Celia Izoard, Rue Dorion, 96 p., 12,95 \$

Ceux qui aiment les essais d'Atelier 10 se retrouveront aisément dans cette plaquette au sujet audacieux qui concerne la robotisation dans le domaine des véhicules autonomes et la responsabilité sociale (notamment liée à l'environnement) de ceux qui y travaillent — ingénieurs, chercheurs, entrepreneurs. Concrètement, Celia Izoard interroge ces spécialistes en soulevant des exemples concrets, se basant sur des recherches poussées sur le terrain ou sur des études scientifiques. Selon elle, l'innovation est dans l'angle mort de la démocratie, car n'étant jamais soumise à l'acceptabilité sociale, elle n'est jamais remise en question. La vision portée par Izoard est peu débattue, mais mérite qu'on s'y attarde: le progrès pour le progrès, à quel prix?

2. VILLE CONTRE AUTOMOBILES /
Olivier Ducharme, Écosociété, 200 p., 19 \$

Les villes sont aujourd'hui d'abord pensées pour les automobiles, et non plus pour les piétons. Avec cet essai, très bien vulgarisé et riche en sources d'information, Olivier Ducharme souhaite expliquer les causes qui ont mené à un tel modèle d'urbanisme, mais aussi prouver qu'il n'est pas trop tard pour remédier au problème. Afin d'atteindre les objectifs de diminution des gaz à effet de serre, dit-il, on n'a d'autres choix que de repenser notre mobilité. L'automobile entre en contradiction avec l'avenir, de même qu'avec le bien-être, de la majorité de la planète: est-ce réellement ces «bêtes d'acier aux yeux fixes» qui doivent alors triompher?

3. EN CAS D'INCENDIE, PRIÈRE DE NE PAS SAUVER CE LIVRE /
Collectif, Prise de parole, 98 p., 12 \$

Cet ouvrage propose, sous la forme d'essais narratifs, douze explorations autour de la crise climatique, dans une approche intime et loin de la harangue ambiante et culpabilisatrice. «Nous ne voulions pas de discours, mais des confidences», écrit en introduction Catherine Voyer-Léger, qui dirige la publication. Par exemple, avec Ouanessa Younsi, on lit une lettre adressée à son fils, à qui elle implore d'aimer et de découvrir la nature; Sonya Malaborza nous fait découvrir une plante méconnue; Dave Jenniss explore la filiation avec ses ancêtres autochtones; et Céleste Godin creuse ses contradictions. Parfois c'est poétique, parfois ça hurle, toujours ça amène un regard dans l'immense profondeur de chacun.

4. LE JEU ET L'HISTOIRE : ASSASSIN'S CREED VU PAR LES HISTORIENS / Collectif, Del Busso Éditeur, 280 p., 27,95 \$

Le jeu vidéo *Assassin's Creed* est devenu une référence en matière d'histoire en raison de sa reconstitution historique notable. Dans cet ouvrage, les professeurs Marc-André Éthier et David Lefrançois explorent les avantages, mais aussi les limites, de l'approche historique choisie par Ubisoft, notamment par le biais d'entrevues avec des historiens, mais aussi des témoignages de gens qui ont travaillé sur ce projet. Anecdotes, approfondissement des sujets, véritable levée de voile sur les dessous de tout ce que peut exiger la mise en œuvre d'un tel jeu historique: ce livre ravira à la fois les *fans* du jeu et les historiens prêts à découvrir une nouvelle facette des possibles de leur métier.

5. LA FORÊT DES SIGNES /
France Théoret, Remue-ménage, 120 p., 18,95 \$

Dans cet essai qui fait honneur à la créativité langagière de l'auteure, France Théoret se questionne sur ce qui sous-tend son écriture au féminin: les œuvres et les esthétiques qui l'ont marquée, ses débuts en écriture, ses origines sociales. Cette façon qu'elle a toujours eue de s'intéresser d'abord au réel, avec ce regard porté vers le politique et cette nécessité de parler de féminisme, explique les fondements de sa carrière. «Ma pensée correspond au vouloir être libre», écrit-elle.

6. LES GRANDS OUBLIÉS : REPENSER LES SOINS DE NOS AÎNÉS / André Picard, L'Homme, 248 p., 19,95 \$

Chroniqueur au *Globe and Mail*, André Picard, qui signe ce pertinent essai, déplore le traitement que la société actuelle réserve aux aînées et met en lumière les nombreuses défaillances des résidences pour personnes âgées. Dans cet ouvrage constructif, Picard soulève certes ces réalités ayant mené aux drames que l'on connaît aujourd'hui, mais il propose surtout des pistes de réflexion et de solution ciblées, inspirées de ce qui se fait ailleurs dans le monde. Car oui, il est possible de faire mieux pour nos aînées.

7. L'AVENTURE DE LA GÉNÉTIQUE HUMAINE : ÉTHIQUE ET MANIPULATIONS GÉNÉTIQUES / Jean Bergeron, Somme toute, 152 p., 19,95 \$

Quelles sont les portées morale, juridique et scientifique des entreprises du génie génétique, qu'est-ce qui sous-tend réellement le génome humain? C'est avec en tête l'idée de donner un aperçu global de ce qui doit être pris en considération dans la question des développements génétiques que Jean Bergeron propose cet essai écrit pour le curieux, et non pas pour le spécialiste. Le tout, afin que chacun fonde sa propre opinion sur ce sujet qui doit être pris au sérieux et discuté non pas à huis clos au sommet des hautes entreprises. Voilà de quoi alimenter bien des réflexions...

8. SORTIR DU BOCAL /
David Bélanger et Michel Biron, Boréal, 232 p., 25,95 \$

Amateurs de littérature et d'objets littéraires qui réfléchissent avec force, nuance et ampleur, vous serez ravis de vous plonger dans cette correspondance d'érudits qui réfléchissent aux différentes formes de l'ironie, dans la société comme dans la littérature. En quoi l'ironie de François Blais est-elle différente, ou non, de celle de Jacques Ferron? Les missives de ces deux enseignants, de deux générations différentes, débordent ensuite de ce sujet, exposent d'autres idées qu'on prend trop souvent peu le temps d'écouter. Ils parlent ainsi aussi de tragique et d'autofiction, se relancent sur les possibles actuels de la littérature.



© Illustration tirée du livre *Les grands oubliés* d'André Picard (L'Homme)



LES LIBRAIRES CRAQUENT

1. J'AI BU / Québec Redneck Bluegrass Project, Spectacles Bonzaï, 240 p., 40 \$

Lorsque deux univers que j'adore se croisent, je suis aux anges! Voilà *J'ai bu*! Je dirais même plus, j'ai dévoré ce magnifique objet-livre-disque qui inclut le cinquième opus du groupe Québec Redneck Bluegrass Project, un *band* au passé rocambolesque dont le parcours est pour la première fois couché par écrit dans ce splendide livre matelassé. Les paroles à elles seules prennent presque la moitié du bouquin (si vous n'avez jamais entendu JP chanter, écoutez, vous comprendrez), agrémenté de splendides illustrations (Mathieu Girard) et de photos. C'est riche, c'est drôle, c'est parfait! Les membres y ont mis de l'amour, de la qualité et restent tout aussi irrévérencieux qu'à leur habitude. Alors, servez-vous un bon gros verre de whisky et écoutez donc pour voir! **SHANNON DESBIENS** / Les Bouquinistes (Chicoutimi)

2. ARS MORIENDI : LA MORT EN HÉRITAGE, HISTOIRES VRAIES ET INSOLITES DE MEURTRES EN FAMILLE / Simon Predj, L'Homme, 328 p., 29,95 \$

Comme le dit si bien le dicton, on ne choisit pas sa famille... Alors que pour certains, la famille est une source d'amour et de réconfort, pour d'autres, elle est source de malheur. Créateur du balado *Ars Moriendi*, Simon Predj nous offre ici un fascinant ouvrage relatant des histoires de crimes intrafamiliaux. Désespoir, maladie mentale, cupidité, appât du gain se côtoient dans ces récits qui donnent froid dans le dos. Amateurs de *true crime*, vous serez servis! Si ce genre gagne en popularité depuis quelques années, *La mort en héritage* se distingue par les qualités de conteur de Simon Predj, qui nous livre chacune de ces histoires tragiques avec sensibilité. Un véritable *page turner* qui saura vous garder en haleine du début à la fin. **CAMILLE GAUTHIER** / Le Fureteur (Saint-Lambert)

3. LE MYTHE STAR WARS : VII, VIII ET IX. DISNEY ET L'HÉRITAGE DE GEORGE LUCAS / Thibaut Claudel, Third Éditions, 180 p., 48,95 \$

Avec sa prélogie, Lucas avait ranimé l'univers *Star Wars*, ravi (ou déçu) moult vieux *fans* et avait trouvé de nouveaux adeptes de la force. Mais avec le rachat de la franchise par Disney, c'est l'arrivée de la postlogie, de *spin-offs*, de séries animées, de la première série en prise de vue réelle et la promesse de plein d'autres univers dérivés qui bousculent cette galaxie lointaine. Évidemment, rien ne s'est fait sans heurt : conflits avec la vision des différents réalisateurs, cassures avec la vision Lucas, manque de communication entre les différentes équipes... Mais c'est aussi le retour de personnages que les *fans* adorent et l'explosion de divers films et séries à venir. Ce livre est une mine d'or pour en savourer toutes les péripéties! **SHANNON DESBIENS** / Les Bouquinistes (Chicoutimi)

4. LE LUXE DE L'INDÉPENDANCE : RÉFLEXIONS SUR LE MONDE DU LIVRE / Julien Lefort-Favreau, Lux, 168 p., 19,95 \$

Si le concept d'indépendance est cher aux éditeurs, qui en font souvent un gage du caractère désintéressé de leurs activités, force est toutefois de constater que les lois du marché n'épargnent ni les maisons d'édition ni les librairies. Prenant entre autres appui sur Bourdieu et sa toujours actuelle théorie des champs, l'auteur de cet essai expose les difficultés d'une véritable indépendance au sein de l'ensemble du processus menant à la fabrication d'un livre. Tout en rappelant le caractère politique d'une réelle indépendance de même que l'inévitable précarité inhérente à son maintien, Lefort-Favreau brosse un portrait sombre, mais juste du monde des livres, cet univers paradoxal évoluant symboliquement en marge d'impératifs auxquels il lui est néanmoins impossible de se soustraire. **PHILIPPE FORTIN** / Marie-Laura (Jonquière)

5. BALÈZE / Kiese Laymon (trad. Emmanuelle et Philippe Aronson), Les Escales, 280 p., 36,95 \$

Ce témoignage fort alimente notre compréhension et continue de nous ouvrir les yeux sur ce que peut vivre un Noir aux États-Unis. Kiese Laymon raconte un vécu que beaucoup d'entre nous ne vivront jamais. D'une mère violente et exigeante, il apprend qu'il faut être meilleur que les Blancs pour obtenir la moitié de ce qu'ils ont; d'un ami, de ne rien avoir «à foutre de rien», c'est être Blanc. Parmi ces nombreuses réflexions, il est confronté à la violence physique, verbale ou sexuelle. Si le racisme et l'histoire des Noirs sont le fil rouge, c'est aussi un récit sur la quête d'identité, les relations familiales, l'émancipation... Une lecture marquante qui continuera de vivre au travers des réflexions qui en découlent une fois le livre terminé. **MARIE VAYSSETTE** / De Verdun (Montréal)

6. CE QUE JE NE VEUX PAS SAVOIR / Deborah Levy (trad. Céline Leroy), Du sous-sol, 136 p., 34,95 \$

Ce que je ne veux pas savoir, premier volet d'une trilogie autobiographique, est porté par la voix ironique et imagée de Deborah Levy. Elle use de références à Marguerite Duras, Virginia Woolf, Nietzsche, boussoles guidant sa posture d'écrivaine et de femme. Ses origines sud-africaines y sont relatées : enfance vécue naïvement, mais imprégnée du poids du racisme. Un bonhomme de neige façonné avec son père, militant contre l'apartheid, reste le dernier souvenir qu'elle a de lui avant son emprisonnement. La découverte des mœurs libres se fait auprès de sa cousine, puis viennent l'exil vers l'Angleterre et les doutes sur son identité ethnique. Cette lecture ne laisse pas indemne : Levy éclaire avec esprit et humour les maux qu'on tente d'éviter. *Ce que je ne veux pas savoir* devient un livre de chevet dans lequel nous replongeons dans nos moments de réflexion, d'angoisse, de calme. **MAGALIE LAPOINTE-LIBIER** / Paulines (Montréal)

7. LE COÛT DE LA VIE / Deborah Levy (trad. Céline Leroy), Du sous-sol, 158 p., 32,95 \$

Le coût de la vie et *Ce que je ne veux pas savoir* ont deux choses en commun : leur capacité à ravir et le graphisme rétro de leur couverture, toutes deux ornées d'une photo différente en noir et blanc tirée d'un film de Jean-Luc Godard. La même verve explore les pensées féministes, langue salvatrice des préceptes masculins établis. C'est le récit d'une femme qui tente de vivre sans retenue, sans les inhibitions sociétales. Elle troque sa grande maison pour un appartement avec ses filles et malgré ses ennuis financiers, son besoin d'écrire et d'avoir une place à elle persiste. Elle trouvera *sa chambre à soi* au fond du jardin d'une amie. Les moments vivaces, comme lorsqu'un poulet rôti ramené du supermarché s'échappe de son sac pour s'étaler en pleine rue, bordent les moments sombres comme les dernières visites données à sa mère. Levy excelle dans l'art d'explorer cette part de malheur que nous avons ancrée en nous avec cette touche sensible, humaine, méditative. **MAGALIE LAPOINTE-LIBIER** / Paulines (Montréal)



Pour un
printemps
rempli de
découvertes
littéraires

commandez vos livres
en ligne et profitez du
confort de votre foyer!

monet.leslibraires.ca

© Jacques Goldslyn



Librairie
Monet

514 337-4083

librairiemonet.com • monet.leslibraires.ca



LA REVANCHE DE LA TABLE DE CHEVET

À la rédaction, il nous arrive de découvrir des
petits trésors de lecture sur le tard. Ces livres,
qui ont accumulé injustement la poussière au coin
du lit, méritent de prendre leur revanche.

PAR JOSÉE-ANNE PARADIS

Grâce au journaliste Rolf Potts qui signe ce vivifiant opuscule d'à peine 60 pages, on apprend qu'Emanuel Haldeman-Julius est considéré comme l'homme qui inventa le livre de poche, avant même que la dénomination n'existe.

Tout commence en 1915, alors qu'il accepte un poste de journaliste au prestigieux *Appeal to Reason*, journal alors plus populaire que le *New York Times*. Mais, quelques années plus tard, lorsque le journal commença à péricliter, il décida d'en racheter des parts. « Son plan pour réunir ces fonds — une maison d'édition qui utiliserait les presses du journal pour imprimer des livres bon marché portant sur une variété de sujets intellectuels et de société — s'avérerait bien plus rentable dans les années à venir que la publication qu'il tentait de sauver », lit-on sous la plume passionnante de Rolf Potts.

Il commença par publier des titres du domaine public, Wilde — son amour de jeunesse —, mais aussi Aristote, Zorilla et bien d'autres. Bien vite, la collection prit une ampleur insoupçonnée, notamment auprès de la classe ouvrière. Sous-titrée « une université de papier », la collection d'Haldeman-Julius démocratisait non seulement la culture, mais le savoir. Pas étonnant d'apprendre que 300 millions d'exemplaires de ses « Petits Livres bleus » aient circulé, vendus au prix modique de 5 cents à une époque où l'éducation était peu accessible, mais où les cerveaux des Américains n'étaient pas moins assoiffés de connaissances.

Des livres de tous genres, allant de *Comment des grandes corporations dirigent les États-Unis* à *Comment faire des friandises maison* et à *L'art d'embrasser*, furent donc imprimés sous les presses de feu *Appeal to Reason* et parurent sous des couvertures bleues, dans un format destiné à rendre la lecture

accessible depuis sa poche arrière. Rolf Potts nous fait également découvrir un maître du marketing, qui titre ses publicités-chocs par « Enfin, les livres sont moins chers que les hamburgers! » et qui alla jusqu'à changer certains titres pour les rendre plus universels. L'essayiste attire ainsi notre regard sur *Boule de suif*, devenu sous la patte d'Haldeman-Julius *Sacrifice d'une prostituée française*. Comme la plupart des commandes de ces petits livres provenaient d'achats par correspondance, les lecteurs n'étaient pas gênés de glisser un exemplaire du *Kamasutra* entre un titre de Schopenhauer ou de Voltaire. C'est d'ailleurs ce qui fait dire au journaliste qui signe cette biographie que cet homme hors norme aura pavé la route à la révolution sexuelle, aux luttes féministes et aux revendications afro-américaines.

Ce petit livre, qui par sa couleur et son format rend hommage à un homme que l'histoire a plutôt conservé sous l'onglet des colporteurs à grande échelle, démontre à quel point la passion et la vision des uns peuvent rien de moins que changer la vie des autres.



LA TRÈS MIRIFIQUE
ET DÉCHIRANTE HISTOIRE
DE L'HOMME QUI INVENTA
LE LIVRE DE POCHÉ

Rolf Potts

(trad. Mathilde Helleu)

Inculte

60 p. | 7,50\$

CRITIQUE

STRESS, ÉMOTIONS
ET EXTINCTION

Une certaine familiarité avec la science, ses lois, ses théories et ses méthodes est aujourd’hui une composante essentielle de la culture générale du citoyen. L’école aide à l’acquérir, mais les vulgarisateurs scientifiques jouent, eux aussi, un rôle pédagogique essentiel.

Je vous propose justement cette fois trois remarquables ouvrages de vulgarisation signés par deux journalistes et un universitaire.

Je vous les présente en vous montrant comment ils innovent pour mieux faire comprendre ce dont ils traitent.

Selye et le stress

Le journaliste Mathieu-Robert Sauvé nous propose une biographie du D^r Hans Selye (1907-1982). Deux fois docteur (en médecine et en chimie) et chercheur, il est universellement reconnu et célébré comme le découvreur du stress.

Dans *Le stress d’une vie*, Sauvé retrace son parcours et expose ses idées. On le suit depuis sa naissance à Vienne, son enfance en Hongrie, ses études à Prague. Puis c’est la venue à Montréal, les recherches et les publications sur le stress.

La matière, on le devine, est riche et abondante, parfois un peu complexe. Mais Sauvé, et c’est sa belle trouvaille, a eu l’idée de ponctuer son exposé de dix-neuf véritables scènes de théâtre qu’il a composées. Elles sont fidèles aux faits, mais font que vous devenez un peu spectateur d’épisodes de la vie de Selye. Cette manière de faire, très originale, est vraiment accrocheuse.

Voici un exemple.

Selye, homme ambitieux et compétitif, rêvait d’avoir le Nobel. Il ne l’a pas eu et, comble de malheur, c’est un de ses étudiants qui l’aura. Sauvé nous fait assister à cet épisode et grâce à ce procédé théâtral, on est là avec Selye à vivre ce moment douloureux avec lui.

Vous apprendrez beaucoup dans ce livre, qui vous tiendra en haleine, un peu comme un bon film.

Une idée, pour finir, qu’il m’a inspirée : et si un bâtiment de l’Université de Montréal portait (enfin) son nom ?

Nos émotions

Michel Rochon, lui aussi remarquable journaliste scientifique, traite pour sa part de notre cerveau et des émotions « au temps des médias sociaux, du changement climatique, de la covid-19 et du terrorisme », comme le dit le sous-titre de son livre *L’amour, la haine et le cerveau*.

Le propos est très actuel : chacun devine combien les thèmes en question sont propices à susciter de vives émotions. Le livre est d’autant intéressant que l’auteur se reporte certes aux neurosciences, mais aussi à des philosophes, des psychologues et des anthropologues dont les vues ont parfois été confirmées par ces récentes découvertes.

Vous aimez la vulgarisation scientifique ?

Vous allez être servis avec ces excellents livres !

Rochon, c’est sa belle trouvaille, a mis dans son ouvrage des histoires, des exemples concrets, et raconte même parfois des choses qui lui sont arrivées. Ce procédé, habile, suscite et maintient l’intérêt et prépare à recevoir l’exposé qui suivra.

Donnons un exemple : le chapitre sur la haine qui mène parfois à la violence et au terrorisme. Rochon l’amorce en rappelant sa rencontre, à Paris, avec le médecin urgentologue Patrick Pelloux. On est avec lui dans une ambulance filant à vive allure dans les rues de la capitale française. Dedans se trouve un homme poignardé qu’on espère sauver. Pelloux tenait une chronique dans *Charlie Hebdo*. Son travail fera qu’il ne pourra être présent à la fatale réunion du 7 janvier 2015 : des terroristes islamistes feront ce jour-là 12 morts et 11 blessés. Nous voici au cœur du sujet.

Le livre se ferme sur un rappel bienvenu de notre salutaire capacité pour l’empathie, autre belle émotion, plus présente chez les femmes que chez les hommes, et sur l’importance d’enseigner les compétences émotionnelles.

Chaque chapitre de ce livre captivant se termine par des suggestions de lectures sur le thème abordé.

Extinction ou internationalisme

Chomsky (1928), éminent linguiste et philosophe, a lui aussi, à titre de militant anarcho-syndicaliste, accompli depuis plus de sept décennies un immense travail visant à faire comprendre ce que sont les institutions et les structures économiques, politiques et idéologiques dominantes de notre temps et à nous informer de leur fonctionnement. Il a lui aussi, sur tous ces sujets, accompli un remarquable travail de vulgarisateur.

C’est encore une fois le cas dans ce récent ouvrage, *Danger d’extinction*, dans lequel Chomsky, avec des sources crédibles, nous met en garde contre deux graves dangers qui nous menacent aujourd’hui d’extinction : le nucléaire et le réchauffement climatique.

Tous deux sont notre création. Les forces économiques et politiques qui ont permis qu’ils se déploient contribuent à nous empêcher d’y faire face comme nous le devons, notamment en privant les États de leur capacité d’agir comme il le faudrait. Stressant ? En effet !

L’heure est pourtant gravissime, rappelle Chomsky. Notre salut, pense-t-il, passe par une prise de conscience citoyenne à l’échelle planétaire, en un mot par une forme d’internationalisme. Ce pourrait être là une des formes de l’empathie...

Ce qui fait depuis toujours de Chomsky un vulgarisateur exemplaire, c’est sa clarté et sa capacité à rendre compréhensibles des idées complexes, avec de nombreuses sources fiables à l’appui.

On retrouve dans ce livre bouleversant toutes ces qualités. ♦



/
Normand Baillargeon
est un philosophe et essayiste
qui a publié, traduit ou dirigé
une cinquantaine d’ouvrages
traitant d’éducation,
de politique, de philosophie
et de littérature.



**LE STRESS D’UNE
VIE : L’ÉTONNANT
PARCOURS DU
D^r HANS SELYE,
DÉCOUVREUR
DU STRESS**

**Mathieu-Robert
Sauvé**

MultiMondes
216 p. | 29,95 \$ ♦



**L’AMOUR, LA HAINE
ET LE CERVEAU :
AU TEMPS DES
MÉDIAS SOCIAUX,
DU CHANGEMENT
CLIMATIQUE, DE LA
COVID-19 ET DU
TERRORISME**

Michel Rochon

MultiMondes
192 p. | 21,95 \$ ♦



**DANGER
D’EXTINCTION :
CHANGEMENTS
CLIMATIQUES ET
MENACE NUCLÉAIRE**

Noam Chomsky
(trad. Nicolas Calvé)

Écosociété
120 p. | 18 \$ ♦



Des romans et des ouvrages de référence pour aller plus loin



Roman • Souple • 9782760336537 • 29,95 \$



Histoire • Souple • 9782760331402 • 34,95 \$



Référence • Relié • 9782760327276 • 79,95 \$



Référence • Relié • 9780776628035 • 79,95 \$



Référence • Souple • 9782760331563 • 39,95 \$



Référence • Souple • 9782760331440 • 39,95 \$



Référence • Souple • 9782760331488 • 39,95 \$



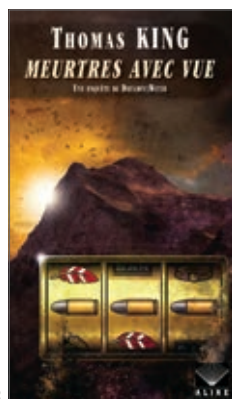
Référence • Souple • 9782760330863 • 39,95 \$



1



2



3



4



5

DES LIVRES À IMPOSSIBLES À LÂCHER

1. TU AURAS DÛ T'EN ALLER /

Daniel Kehlmann (trad. Juliette Aubert), Actes Sud, 96 p., 18,95 \$

Dans ce très court roman dit de fantastique classique, à l'ambiance oppressante et qui partage d'ailleurs un air de famille avec *The Shining*, on plonge dans une maison louée par un scénariste plus ou moins talentueux et sa femme, qui y passent leurs vacances avec leur jeune fille. Mais voilà : une présence étrange s'imisce dans les notes du scénariste, lui écrivant « Va-t'en » à son insu, des rêves à glacer le sang peuplent le sommeil des adultes en visite, un spectre se fait de plus en plus voir, les couloirs et les cadres changent de place... À lire avant de visionner le film de David Koepp qui en a été tiré, avec Kevin Bacon dans le rôle du scénariste prisonnier (devenu ex-banquier à l'écran).

2. LES COWBOYS SONT FATIGUÉS / Julien Gravelle, Leméac, 184 p., 22,95 \$

Isolé de tout au bout d'un rang, Rozie, 58 ans, chimiste, produit des amphétamines dans un laboratoire clandestin caché sous sa remise. Désabusé, fatigué de la routine, épuisé d'être toujours sur le qui-vive, il aimerait bien prendre sa retraite. Mais le gars pour qui il travaille échafaude des projets de grandeur et souhaite se mettre à la fabrication de crystal. Comme il n'a pas vraiment le choix, étant essentiel à la production et déjà bien enlisé dans cette histoire, Rozie se résigne à suivre la parade alors que son passé pourrait ressurgir et que certains jouent dur pour prendre le contrôle du marché...

3. UNE ENQUÊTE DE DREADFULWATER (T. 1) : MEURTRES AVEC VUE / Thomas King (trad. Lori Saint-Martin et Paul Gagné), Alire, 348 p., 27,95 \$

Un des militants opposés au projet d'un complexe luxueux, dont les retombées bénéficieront à la communauté autochtone, est dans la mire de la police locale comme principal suspect du meurtre d'un homme retrouvé mort dans l'une de ces nouvelles habitations. Le connaissant et ne croyant pas qu'il puisse être le coupable, Thumps DreadfulWater, qui avait pourtant quitté la police et la Californie pour la tranquillité de Chinook, plongera dans cette affaire intrigante. Avec cette première aventure d'une série de cinq mettant en scène cet ex-policier autochtone, devenu photographe, Thomas King échafaude un polar fascinant, empreint d'humour.

4. SANS LA PEAU / Steve Laflamme, L'Homme, 344 p., 29,95 \$

Accablé par une histoire qu'il essaie d'oublier et qui pourrait lui nuire, le détective Xavier Martel enquête cette fois sur la mort d'un Russe trouvé dans un conteneur du port de Montréal. Environ au même moment, la fille de 5 ans du parrain de la mafia russe montréalaise est enlevée. Cette affaire, qui pourrait aussi être liée à l'arrivée d'une nouvelle drogue funeste, mènera donc l'enquêteur à s'intéresser à cette organisation criminelle où se côtoient trahisons, stupéfiants, crimes horribles, malfrats dangereux et trafics humains.

5. JEUX D'ÉTÉ / Diane Vincent, Triptyque, 288 p., 27,95 \$

Le sergent-détective Vincent Bastianello et son amie massothérapeute tentent d'élucider le meurtre d'une jeune violoniste française, tuée lors de son passage à Montréal ; son corps mutilé a été retrouvé dans un parc. Comme il n'y a aucun témoin ni indice pour les aider dans leurs recherches, les deux acolytes devront fouiller le passé et les secrets familiaux de la victime. Ce qui se voulait un hommage à ses racines pour la musicienne pourrait bien être à l'origine de ce qui a attisé la fureur d'un psychopathe... Dans cette nouvelle enquête du duo, l'auteure sonde le racisme, la haine, la violence ainsi que les dérives que peuvent engendrer les mouvements d'extrême droite.

ENTREVUE

André Marois

Les nuances du noir

© Julia Marois

Encore troublé de ne pas avoir résolu cette histoire de tueur en série à Mandeville, le sergent-détective Steve Mazenc, maintenant installé dans la région, voit sa quiétude chamboulée par une canette vide lancée tous les matins sur son terrain. De plus en plus irrité, l'enquêteur entreprend de découvrir qui se cache derrière ce geste. Alors qu'il pensait devoir réprimander un quidam, il s'aperçoit qu'il met le pied dans tout un guépier : le coupable pourrait en fait être un homme dangereux, recherché sur la Côte-Nord pour les meurtres de sa femme et de ses deux enfants. Avec l'espoir que cette histoire soit le bon coup de sa carrière, le policier décide de traquer seul cet individu.

Après *Bienvenue à Meurtreville*, pourquoi avez-vous eu envie de renouer avec votre personnage du sergent-détective Mazenc ?

Le sergent-détective Mazenc joue un rôle secondaire dans *Bienvenue à Meurtreville*. Il enquête avec zèle et détermination, mais il est malchanceux — il arrive trop tard pour arrêter le coupable. Je voulais donc lui donner une deuxième chance — une troisième, en fait, car il apparaît aussi dans *Sa propre mort* (La courte échelle), où il souffre du même problème. Je l'ai démenagé sur le lieu des crimes précédents pour l'exposer à une nouvelle enquête qu'il n'avait pas prévu de suivre. Il faut croire que je me suis attaché à lui... Et j'avais envie, pour une fois, d'avoir un policier comme personnage principal, plutôt qu'une victime ou un coupable.

Que signifie pour vous le titre *Irrécupérables* ? À sa façon, le sergent-détective est-il en quelque sorte lui aussi irrécupérable ?

Irrécupérables sont tous ces personnages qui n'agissent que pour leur intérêt personnel, sans morale aucune, sans remords ni éthique. Sans espoir de rédemption. Il y a les petits pollueurs qui salissent le chemin du Parc, les trafiquants qui ne reculent devant rien pour s'enrichir, les quadistes qui s'approprient le territoire... La liste est longue. Le sergent-détective est une bonne personne, mais ses enquêtes ratées lui collent à la peau. Lui-même se sent irrécupérable, fatigué et usé. Une sorte d'énergie du désespoir, une fierté et un heureux hasard vont le pousser à réagir. Pour vaincre cette scoumoune.

Certains critiques vous appellent « le caméléon », justement car vous avez ce talent de vous renouveler à chaque nouvelle parution, soit dans les genres (polar, jeunesse, documentaire), soit dans les thématiques (environnement, violence, rapport au temps, etc.), soit dans les types d'enquêtes que vous mettez en scène. Est-ce essentiel, pour vous, d'explorer de nouvelles avenues à chaque parution ?

Avec *Irrécupérables*, André Marois propose un polar efficace et captivant qui sonde la noirceur pouvant se tapir en chacun de nous.
Entretien avec le prolifique auteur.

PROPOS RECUEILLIS PAR ALEXANDRA MIGNAULT



IRRÉCUPÉRABLES

André Marois

Héliotrope

252 p. | 23,95\$

Ce n'est jamais planifié, mais oui, j'aime naviguer dans plusieurs registres et pour différents publics. Sans doute par crainte de me répéter ou de tomber dans une certaine routine. En fait, je suis pareil dans mes lectures ; je m'intéresse plus aux livres qu'à leurs auteurs et autrices. Je ne suis pas friand de séries qui se déroulent sur de multiples volumes avec le même enquêteur, par exemple. Quand j'en ai lu un, je passe à autre chose. J'aime les écrivains qui se renouvellent à chaque livre, ou qui osent explorer des avenues différentes. Je veux être surpris et happé. Je n'ai pas envie de lire un roman en sachant à l'avance de quel sujet il va traiter, et surtout comment. Alors, j'essaie de faire la même chose dans mon écriture. C'est pour cela que je suis vraiment heureux et fier de récidiver dans la collection « Noir » d'Héliotrope, où les polars se suivent et ne se ressemblent pas.

Votre écriture est très rythmée, voire cinématographique. La travaillez-vous beaucoup en ce sens ?

J'essaie, oui. Je pense aux lecteurs et lectrices et j'ai sans cesse peur de les voir s'ennuyer. J'aime quand ça remue. Je visionne chaque scène dans mon petit projecteur intérieur et je décris ce que j'y vois. J'alterne les dialogues avec les actions. Je me fais des petits plaisirs avec les scènes de bagarres, grosses ou petites. J'espère que c'est cinématographique et je pense que ça peut s'adapter (qui sait ?). Je relis aussi à voix haute certaines parties, pour m'assurer qu'elles sonnent bien.

Vos livres dépeignent notamment la complexité de l'âme humaine et ses côtés sombres. Qu'est-ce qui vous inspire dans les failles des êtres humains ?

Le côté sombre des êtres me fascine et me passionne, parce que cette part d'ombre m'effraie. Je pense que n'importe qui peut basculer dans la noirceur du jour au lendemain. Écrire des romans noirs me permet d'explorer cette complexité, en toute humilité. J'essaie de me mettre à la place de chacun des personnages : innocent ou coupable. Je donne une chance à tous en distillant un peu de lumière chez les assassins et une pointe de noirceur dans le cœur des victimes. Les truands peuvent être de bons pères de famille qui se soucient de l'environnement. Et notre voisine sympathique cache une conspirationniste obtuse qui se transformera en bête furieuse à la première occasion. Personne n'est tout noir ou tout blanc — chacun essaie de survivre avec sa complexité. ♦

à découvrir
je suis
mon vide
qui se voit

Monique Deland
« Mourir bientôt » (extrait),
Sabord n° 112

Sabord
revue de création
littéraire et visuelle

lesabord.qc.ca

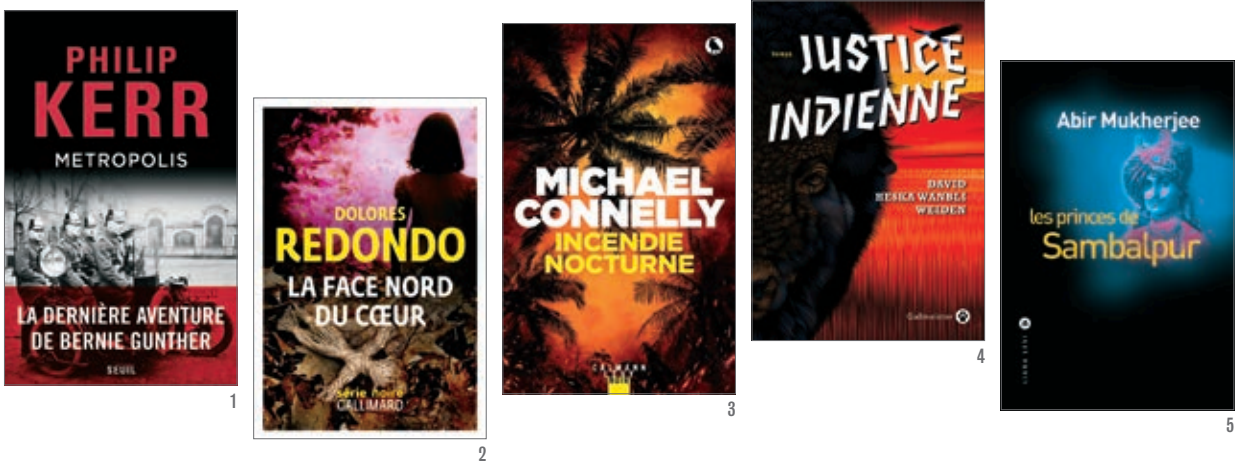
Pierre Blache, *Sans titre* (détail),
série *L'insolence des villes*, 2017
Courtoisie de l'artiste et de La Castiglione |
Art contemporain - Photographie

FABIANO MASSIMI L'ANGE DE MUNICH ROMAN

*Un extraordinaire roman
sur un fait divers méconnu
qui aurait pu faire basculer
l'histoire du XX^e siècle.*



ALBIN MICHEL



LES LIBRAIRES CRAQUENT

1. METROPOLIS / Philip Kerr
(trad. Jean Esch), Seuil, 392 p., 35,95 \$

Les fans de Bernie Gunther le savent, Philip Kerr a raconté la carrière de son populaire enquêteur en faisant fi de l'ordre chronologique. Cette dernière enquête, publiée après la mort de l'auteur, retrace les débuts de Bernie à la police criminelle de Berlin en 1928, alors que la ville est synonyme d'excès de toute sorte et que l'ombre des nazis plane partout. Bernie doit attraper un meurtrier qui tue et scalpe des prostituées, crimes qui deviennent vite secondaires aux yeux de ses supérieurs quand des vétérans handicapés de la Grande Guerre, réduits à mendier dans les rues, sont à leur tour éliminés. On retrouve avec plaisir la gouaille frondeuse de Gunther face à ces affaires tordues en se disant qu'on aurait aimé le suivre encore longtemps... **ANDRÉ BERNIER** / L'Option (La Pocatière)

2. LA FACE NORD DU CŒUR / Dolores Redondo
(trad. Anne Plantagenet), Gallimard, 682 p., 37,95 \$

Quel plaisir que de découvrir une nouvelle voix dans le polar! Dolores Redondo n'en est pourtant pas à ses premières armes puisqu'elle reprend le personnage d'Amaia Salazar, apparu dans la trilogie du Baztan, disponible en Folio, que je n'ai pas encore lue d'ailleurs, sans que cela dérange la lecture de celui-ci. Salazar, donc, une enquêtrice d'un village d'Espagne, connue pour sa sagacité et ses intuitions, suit une formation au FBI lorsque son prof, l'agent Dupree l'engage à rejoindre son équipe afin d'épingler un tueur en série qui profite des catastrophes naturelles pour décimer des familles. Avec l'ouragan Katrina en toile de fond, l'auteure nous mène par le bout du nez à travers les méandres d'une enquête aux ramifications étonnantes. **CHANTAL FONTAINE** / Moderne (Saint-Jean-sur-Richelieu)

3. INCENDIE NOCTURNE / Michael Connelly
(trad. Robert Pépin), Calmann-Lévy, 470 p., 32,95 \$

Un Connelly, les amateurs de suspense l'estiment chaque année, c'est du pur plaisir, une mécanique impeccable, et cet *Incendie nocturne* s'avère un cru de la même qualité. Harry Bosch, le vétéran enquêteur de Los Angeles, plus que jamais allumé par les affaires de meurtres non résolus, va demander l'aide de la policière Renée Ballard, déjà fort absorbée par une affreuse histoire de jeune sans-abri mort brûlé vif dans sa tente, pour essayer de résoudre un vieux dossier d'assassinat délaissé inexplicablement par son mentor John Jack Thompson, récemment décédé. Bien des surprises vont surgir en cours de route. L'écrivain californien nous livre un autre chapitre, finement observé, de la tragi-comédie humaine policière. **CHRISTIAN VACHON** / Pantoute (Québec)

4. JUSTICE INDIENNE / David Heska Wanbli Weiden
(trad. Sophie Aslanides), Gallmeister, 416 p., 39,95 \$

David Heska Wanbli Weiden est membre de la nation lakota sicangu aux États-Unis. Dans ce premier roman puissant, nous suivons l'histoire de Virgil Wounded Horse, qui se perçoit comme un justicier au sein de la réserve de Rosebud. Quand le trafic de drogues dures fait son chemin dans celle-ci et son foyer, Virgil se voit contraint de faire tout en son pouvoir pour y mettre un terme. L'auteur, qui a aussi été avocat, propose un récit passionnant aux personnages particulièrement attachants. Il brosse un portrait de la vie en réserve sans clichés, une vie dans laquelle les autochtones se voient constamment tiraillés entre tradition et modernité. Weiden donne une voix à ceux qui trop longtemps ont été réduits au silence. **CAMILLE GAUTHIER** / Le Fureteur (Saint-Lambert)

5. LES PRINCES DE SAMBALPUR / Abir Mukherjee
(trad. Fanchita Gonzalez-Batlle), Liana Levi, 362 p., 39,95 \$

Calcutta, 1920. Que faire quand un prince héritier se fait assassiner devant vous alors qu'il vient de vous révéler faire l'objet de menaces? Pour ajouter au sentiment d'échec du capitaine Wyndham et du sergent Banerjee, de la police impériale des Indes, le meurtrier, bientôt coincé, se suicide. Il faudra donc accompagner la dépouille jusqu'à la principauté de Sambalpur afin de découvrir à qui profite cette disparition. Nous voilà plongés dans une intrigue pleine de rebondissements, qui semble conduire au harem du maharajah, à moins que le frère du prince n'ait voulu s'assurer de succéder à son père... Abir Mukherjee tisse à nouveau un roman brillant qui dépayse totalement le lecteur. Vivement le troisième tome de cette captivante série! **ANDRÉ BERNIER** / L'Option (La Pocatière)



INDICES

MEURTRES TOUS AZIMUTS, OU PETITE GÉOGRAPHIE DU CRIME

Puis, sous la plume des Conan Doyle, Agatha Christie, G. K. Chesterton et autres Dorothy L. Sayers, à l’époque classique où domine le roman d’enquête, les criminels de papier sévissent principalement dans les rues de Londres ou dans les demeures cossues de riches bourgeois, à la campagne, dans les manoirs de la petite noblesse du Royaume-Uni, alors que de l’autre côté de l’Atlantique, traqués par des privés peu respectueux des lois ou par des flics corrompus, les malfrats de l’époque de la Prohibition font régner la terreur dans les métropoles comme Chicago, New York, ou Los Angeles ! En France, Paris et la petite province des alentours restent les lieux privilégiés des enquêtes, alors qu’en Allemagne, le polar se régionalise à outrance. C’est surtout au cours des cinquante dernières années que les écrivains se sont affranchis des limites géographiques traditionnelles pour proposer de nouveaux horizons. Par exemple, suivant l’exemple du couple Sjöwall et Wahlöö, Henning Mankell, puis Stieg Larsson ont lancé la vogue exotico-dépaysante du polar nordique. Dès lors, sous la plume des Jo Nesbø, Arnaldur Indridason, Lars Kepler et autres Åsa Larsson, la mode se met au crime venu du froid : Suède, Norvège, Danemark, Islande. Ailleurs, on suit l’exemple : les auteurs français Ian Manook, Mo Malø ou Olivier Truc situent certaines de leurs intrigues en Mongolie, au Groenland, ou en Laponie. Désormais, le crime de fiction n’a plus de frontières.

Au début des années 70-80, Tony Hillerman plante ses intrigues dans les réserves indiennes du Sud-Ouest des États-Unis, en créant le sous-genre du polar ethnologique. Depuis, nombreux sont les auteurs américains à suivre son exemple.

Justice indienne, de David Heska Wanbli Weiden, se passe dans la réserve de Rosebud, dans le Dakota du Nord. L’histoire est racontée par Virgil Wounded Horse, un Indien Lakota, justicier autoproclamé qui loue ses gros bras et ses méthodes peu orthodoxes pour quelques billets, car en cas de crimes majeurs, le système légal américain refuse d’enquêter et la police tribale manque de moyens.

L’action principale commence quand Ben Short Bear, un membre influent du conseil tribal, lui demande de mettre fin aux agissements de trafiquants qui tentent d’introduire de l’héroïne sur la réserve. Virgil se met en chasse, mais les choses prennent vite une tournure dramatique quand son neveu Nathan est victime d’un coup monté et condamné pour trafic de stupéfiants. Virgil n’a d’autre choix que de pactiser avec le diable : la police fédérale des *wasicus* (Blancs), qui veut se servir de Nathan comme appât. Pour vaincre ses ennemis, l’Indien sceptique devra se soumettre à certains rites ancestraux dont il découvrira l’efficacité et la sagesse. Le dénouement, spectaculaire, est digne des meilleurs récits d’action.

Émaillé d’expressions locales, ce thriller très noir projette une lumière crue sur la (sur)vie dans une réserve dont les membres sont toujours tiraillés entre traditions amérindiennes et modernité. Un polar fascinant, à la fois palpitant et instructif.

S’il existe nombre d’études et de thèses sur l’histoire, la thématique et l’évolution du roman policier, autant que je sache, il n’y en a aucune qui se soit intéressée à la géographie du genre. Beau champ d’études pourtant, car au fil du temps, les scènes de crime se sont multipliées, délocalisées et diversifiées. Au commencement était Paris... mais un Paris irréal, fantasmé par Edgar Allan Poe dans *Double assassinat dans la rue Morgue*, dont le titre évoque plus le goût de l’auteur pour le macabre et l’insolite qu’une réalité toponymique.

Changement de décor avec *Sigló*, sixième polar d’une remarquable série mettant en scène l’enquêteur Ari Thor. « Sigló » est le diminutif de Siglufjörður, un petit port de pêche paisible situé au nord de l’Islande. Autrefois accessible seulement par un tunnel creusé dans la montagne, la bourgade était complètement isolée du reste du monde en cas de grosse chute de neige. Par la suite, l’ouverture d’un second accès a radicalement transformé la vie locale, notamment à cause de l’afflux soudain de touristes, provoquant ainsi une hausse des statistiques de la criminalité. La nuit du Vendredi saint, Ari reçoit un appel : le cadavre d’une adolescente a été retrouvé gisant dans la rue principale. Tout laisse croire au suicide de cette jeune fille rangée. Poussé par les parents de la victime qui réfutent la thèse de la police, Ari se met à enquêter, en mettant en lumière les aspects les plus sombres de la petite communauté si paisible, en apparence. En toile de fond, l’auteur intègre subtilement les pièges du climat rugueux et les beautés du sauvage et splendide décor islandais.

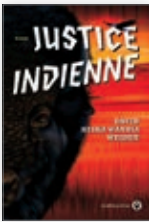
Autre scène de crime. Quatorzième et dernier volet des enquêtes de Bernie Gunther (*La trilogie berlinoise*, 1989), *Metropolis*, de Philip Kerr (décédé en 2018), en est le premier acte d’un point de vue chronologique. En effet, l’action se situe à Berlin, en 1928, alors que l’Allemagne se remet encore difficilement de la défaite humiliante de 1918. Frustré et affamé, le peuple allemand rêve de revanche alors qu’un leader charismatique du nom d’Adolf Hitler lui promet des lendemains qui chantent. C’est dans ce contexte difficile que Gunther, jeune flic idéaliste, rejoint la Kripo, spécialisée dans les crimes violents. Son initiation est brutale, car deux assassins sèment la terreur au sein de la population : un tueur baptisé Winnetou (chef apache de fiction créé par Karl May) élimine des prostituées et les scalpe, sous prétexte d’éradiquer le vice de la Babylone allemande. Puis un deuxième tueur s’en prend aux vétérans de guerre, des mendiants lourdement handicapés qui sont légion dans la ville délabrée, prétextant qu’ils font honte à leur uniforme.

Une fois de plus, Kerr a su mêler adroitement histoire réelle et fiction, en mettant en scène toute une galerie de personnages de l’époque. Quant au titre, il fait référence à Berlin, mais aussi et surtout au film de Fritz Lang, dont l’épouse Théa Harbou (une protagoniste du roman) a écrit le scénario. Petit clin d’œil : à la fin du récit, l’auteur laisse sous-entendre que c’est Bernie Gunther qui aurait soumis à Harbou le scénario de *M, le maudit* (Fritz Lang, 1931) en se basant sur ses enquêtes récentes. (Pour son récit, Kerr s’est inspiré des crimes de Peter Kürten (1929), un *serial killer* notoire surnommé le Vampire de Düsseldorf.)

On va s’ennuyer de Bernie, notre détective préféré tous genres et séries confondus ! ♦



Norbert Spehner est chroniqueur de polars, bibliographe et auteur de plusieurs ouvrages sur le polar, le fantastique et la science-fiction.



JUSTICE INDIENNE
David Heska Wanbli Weiden
(trad. Sophie Aslanides)
Gallmeister
416 p. | 39,95\$ ♦



SIGLÓ
Ragnar Jónasson
(trad. Jean-Christophe Salaün)
La Martinière
264 p. | 34,95\$



METROPOLIS
Philip Kerr
(trad. Jean Esch)
Seuil
392 p. | 35,95\$ ♦



Catherine
Trudeau

IL ÉTAIT UNE FOIS MON MAL DE VENTRE

Celui que j'ai attrapé après avoir avalé un reste de saumon fumé. Celui qui s'est invité lors d'une fête trop remplie d'amis. Celui qui m'a attaqué comme un lion me prenant pour une tranche de bacon...

Mais ça ira. Puisque vous êtes là.

THÈMES ABORDÉS DANS CE LIVRE

Apprivoiser son anxiété – Essayer de nouvelles expériences –
Ouvrir son cœur aux autres

En librairie dès le 21 avril | Dès 4 ans



LA VIE DEVANT TOI



Abonnez-vous à l'infolettre
→ leseditionsdelabagnole.com



VIE DE FAMILLE

1. LES BELLES COMBINES / Dominique Bernèche, Guy Saint-Jean Éditeur, 240 p., 27,95 \$

Lorsque Dominique Bernèche — maman de six cocos de moins de 10 ans et entrepreneure — publie un ouvrage qui contient ses trucs et conseils pour gérer le quotidien avec des enfants, et ce, avec le sourire, on se précipite pour comprendre son secret! Elle y parle d'autonomie dès le bas âge, d'organisation, de qualité de vie pour les enfants comme pour les parents, de routine, etc. Cet ouvrage, magnifiquement conçu et illustré, part de son expérience bien précise mais est étayé de commentaires de professionnels du domaine. Un *must*, pour toute famille!

1

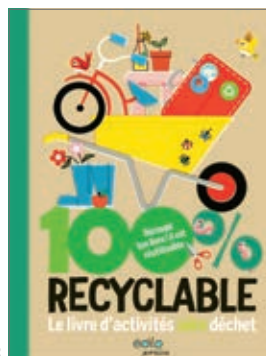


2

2. RÉVOLUTION PAPA: COMMENT LES PÈRES QUÉBÉCOIS TRANSFORMENT LA MASCULINITÉ / Valérie Harvey, Québec Amérique, 144 p., 19,95 \$

En nous faisant part de sa réflexion de sociologue sur les transformations visibles de la figure du père au Québec, Valérie Harvey, dans une langue des plus accessibles et avec des exemples d'une grande clarté, lève le voile sur un sujet certes de moins en moins tabou, mais toujours peu discuté. Elle y parle d'instinct, d'hormones, d'épigénétique, de chasseurs, d'autorité, de traditions, de charge mentale, mais pour remettre les pendules à l'heure. Elle fait le tout grâce à l'éclairage de la science et au grand nombre de rencontres avec des papas québécois.

3



3. 100 % RECYCLABLE: LE LIVRE D'ACTIVITÉS ZÉRO DÉCHET / Susan Hayes, Penny Arlon et Pintachan, Édito jeunesse, 64 p., 22,95 \$

Pour sensibiliser à l'environnement les enfants (et les parents, ne nous le cachons pas!), ce livre regorge de recettes, de jeux, de trucs et de quiz. En plus d'être éclatant de couleurs, ce livre a ceci de merveilleux: il est entièrement conçu pour apprendre grâce à des activités utiles pour la planète. Et, cerise sur le gâteau, ce livre se découpe, se plie, se recycle, s'utilise directement pour les projets proposés. Après l'avoir lu, vous le verrez ainsi fleurir vos jardinières ou encore devenir un papier à lettres ensemencé. Oh! Et on craque littéralement pour les bombes à graines de fleurs sauvages!

4



4. LA MATERNITÉ EN TOUTE SÉRÉNITÉ / Valérie Labroche, L'Homme, 144 p., 26,95 \$

Voici un récit autobiographique en bande dessinée, qui n'a rien de complaisant, mais qui aborde avec humour et amour les dédales de la maternité avec Valouch, une nouvelle maman de nature anxieuse. En abordant le côté parfois plus sombre et inquiétant de la maternité (Comment y arriver? Comment le couple survivra-t-il? Comment être au meilleur pour son enfant quand tout semble s'effondrer?), la bédéiste, qui travaille en tant que *concept artist* et directrice artistique dans une compagnie de jeu vidéo, signe une œuvre qui fera du bien aux nouveaux parents!

5



5. ÇA VA, MAMAN? / Lory Zéphyr, L'Homme, 240 p., 29,95 \$

Sous-titré « Minithérapie pour surmonter l'angoisse et la culpabilité maternelle », ce livre est conçu comme un guide pour redonner un peu de douceur à la nouvelle maman, notamment par le biais de réflexions inspirantes, de phrases à méditer et d'exercices bien précis. Il y est question de l'intimité, de la communication, d'anxiété, d'angles morts de pensée, de charge mentale, etc. D'ailleurs, cet ouvrage se veut un complément — autonome — au balado du même titre mené par la psychologue Lory Zéphyr.

PAR JOSÉE-ANNE PARADIS

EN UN CLIN D'ŒIL

SI JE DISPARAIS

Brianna Jonnie, Nahanni Shingoose et Neal Shannacappo (trad. Nicholas Aumais) Isatis

DE QUOI ÇA PARLE ?

« Mon nom est Brianna Jonnie. J'ai quatorze ans. »

En 2016, la jeune Ojibwe Brianna, lucide malgré son jeune âge, envoie au chef de la police de Winnipeg, à l'attention notamment du premier ministre du Manitoba, une lettre afin d'expliquer qui elle est, pourquoi elle a peur de prendre l'autobus, pourquoi les façons de faire actuellement — des politiques, de la communauté et des médias — concernant des filles autochtones disparues la poussent à croire qu'elle n'a pas le même traitement que les autres. « Agir ainsi me fait croire que MA VIE n'a aucune importance », écrit-elle dans cet ouvrage qui reprend cette lettre et la met en images. En fait, Brianna leur démontre tout simplement qu'il est possible de faire mieux, qu'il *faut* faire mieux.

Avec sa lettre, elle glisse une photo d'elle. Pour qu'on ne l'oublie pas si elle venait à disparaître. Car le tout ne serait jamais son propre choix, affirme-t-elle pour bien faire comprendre que toutes ces femmes disparues, elles ne l'ont pas souhaité et qu'il faut les retrouver. « Dites-leur que j'avais des buts, des rêves, des ambitions, ainsi qu'un avenir prometteur », les intime-t-elle, afin d'aller au-delà des préjugés. « Donnez des détails qui m'humanisent, et qui ne font pas seulement référence à la couleur



de mes cheveux, à ma taille ou à mes origines ethniques », continue celle qui aime la natation, fait du bénévolat, est une amie, une cousine, une étudiante. Et pas seulement une Autochtone.

Dans cet ouvrage coup-de-poing, comme tous ceux de cette collection d'ailleurs, la parole est prise par celles qui n'ont pas été assez entendues. Les illustrations, en teintes de gris et parsemées de rouge, ajoutent à la stigmatisation, encore de nos jours, des populations autochtones. Un riche dossier en fin d'ouvrage explique qui sont les auteurs de l'ouvrage, reproduit la lettre originale envoyée dans son intégralité et explique en quoi la disparition et le meurtre de filles autochtones sont un problème qui relève des droits de la personne. L'ouvrage idéal pour mieux voir la situation.

À LIRE SI VOUS AVEZ AIMÉ

Les livres de Naomi Fontaine

Persépolis

Marjane Satrapi (L'Association)

Pourquoi les filles ont mal au ventre ?

Lucile de Pesloüan (Isatis)

C'est le Québec qui est né dans mon pays !

Emanuelle Dufour (Écosociété)

Illustration : © Neal Shannacappo

Vivement le printemps !

Six nouveaux albums musicaux pour toute la famille



Le vieillard et l'enfant

Gabrielle Roy • Dominique Fortier
Daniel Lavoie • Christian Vézina • Rogé
Ingrid St-Pierre • Alexandre Désilets
Les sœurs Boulet • Marie-Thérèse Fortin
9782924774564



Une fête sous la lune

L'extraordinaire voyage de la bande à Hébert

Christiane Duchesne • Jérôme Minière
Marianne Ferrer • Ariane Moffatt
Frannie Holder • Salomé Leclerc
Michel Rivard • Bruno Marcil
9782924774922



C'est mon piano, monsieur !

Wolfgang Amadeus Mozart

Ana Gerhard • Marie Lafrance
I Musici de Montréal • Benoit Brière

La collection Petites histoires des grands compositeurs comprend aussi *Moi, j'ai un cœur d'artichaut !* (Antonio Vivaldi) et *Le goût délicieux d'une mozzarella !* (Piotr Ilitch Tchaïkovski)

9782924774892



Faites de la musique !

Six comptines d'hier pour aujourd'hui

Carmen Campagne • Marie-Ève Tremblay
9782924774663



La musique autour de nous

Gema Sirvent • Lucia Cobo
Christobal Lopez Gandara
9782924774885



Un concert d'été au clair de lune

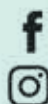
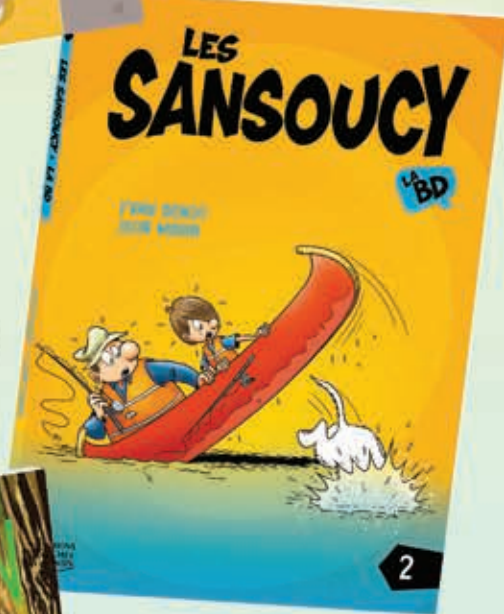
Han Han • Jean-François Groulx
Patty Chan
9782924774939

Chaque livre-disque inclut un code unique pour télécharger les enregistrements
Tous les titres sont également disponibles en livres numériques enrichis

www.lamontagnesecrete.com



Doux printemps, que nous réserves-tu?



ÉDITIONS MICHEL QUINTIN

editionsmichelquintin.ca

PLAISIRS DE LECTURE ASSURÉS

1. PETIT COURAGE /

Taltal Levi (trad. Valérie Picard), Monsieur Ed, 48 p., 23,95 \$

Un petit être, minuscule, vit dans une grande maison où chaque journée apporte son lot d'amusements. Mais un jour, une étrange ombre le poursuit... Dans cette histoire illustrée aux crayons de bois, qui rappelle à la fois les illustrations de Marianne Dubuc et celles de Davide Cali, l'enfant découvrira les objets du quotidien sous un angle nouveau et apprendra que braver ses peurs est parfois bien gagnant! C'est doux, c'est chaleureux, ça illumine les cœurs! *Dès 3 ans*



1

2. SEUL AVEC SOI / Geoffrey Hayes (trad. Nadine Robert), Le Lièvre de Mars, 40 p., 21,95 \$

Album paru en 1976 et tout juste réédité et traduit par Nadine Robert, *Seul avec soi* nous transporte avec douceur aux côtés d'un ourson candide arborant un col roulé vert et abordant la solitude de manière positive. En simplicité, il savoure la richesse d'être bien avec lui-même. «Il s'arrête et en profite pour... écouter le silence, sentir la pluie ou parler à la rivière», y lit-on notamment. Avec ce personnage qui s'abandonne au temps qui passe, avec bienveillance, l'enfant apprendra que le calme n'est pas une punition, mais bien quelque chose de précieux à chérir. Méditatif à souhait. *Dès 3 ans*



2

3. LA PRÉHISTOIRE DU QUÉBEC (T. 1) /

Patrick Couture et Martin PM, Fides, 48 p., 19,95 \$

Avant les chats et les chiens... quels animaux peuplaient le territoire du Québec? Avec ce documentaire qui s'échelonne sur trois ouvrages, on suit l'évolution des dinosaures en parcourant la fabuleuse et méconnue préhistoire du Québec. On y découvre aussi d'autres animaux étranges, des scorpions géants qui vivaient sous l'eau aux ours à face courte. Avec des illustrations aussi rigolotes qu'informatives, l'enfant — comme l'adulte, on doit l'avouer — en apprendra beaucoup sur notre propre territoire et ses fossiles! De plus, chaque double page contient un «fait étonnant» qui fera réellement écarquiller les yeux du lecteur! *Dès 9 ans*



3

4. DOUNIA / Marya Zarif, Bayard Canada, 36 p., 20,95 \$

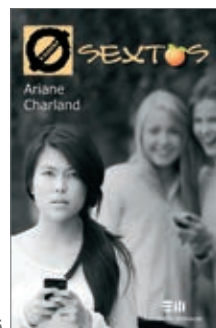
En complément à la websérie du même nom diffusée sur Télé-Québec, l'autrice et idéatrice d'origine syrienne Marya Zarif propose cette histoire où se mélangent habilement poésie et magie dans la forme d'un album. Dounia, fillette dont l'imagination fleurit agréablement, est confrontée à la guerre civile: elle doit prendre la route des migrants en compagnie de ses grands-parents après avoir vu sa maison détruite. À hauteur d'enfant, on découvre ainsi avec plaisir la résilience et le déracinement, dans une histoire merveilleuse qui n'a rien de larmoyant. En bonus: des pages en réalité augmentée sont offertes! *Dès 5 ans*



4

5. SEXTOS / Ariane Charland, De Mortagne, 352 p., 16,95 \$

La collection «Tabou» continue d'offrir du contenu d'actualité à ses lecteurs, cette fois en abordant l'histoire d'une photo qui crée bien des ravages... Lorsqu'un beau skater envoie une photo osée de lui à Romane, cette dernière ressent malgré tout une pression... Elle doit lui en envoyer une en retour, non? Afin de lui plaire, elle lui en envoie une, lui faisant promettre de garder le tout pour lui. Mais bien entendu, ce garçon qui évite toujours de lui parler à l'école ne tiendra pas parole... *Dès 13 ans*



5



ENTREVUE

Lucie Bergeron

Portée par la musique

Voilà plus de vingt-cinq ans que Lucie Bergeron écrit de la littérature jeunesse, explorant de nombreux genres et thèmes pour s'adresser aux petits. Pourtant, ce n'est qu'en 2019, avec *Dans le cœur de Florence*, qu'elle se tourne vers les adolescents, public qu'elle retrouve maintenant avec *La fille qui voulait tout*, publié chez Soulières éditeur.

PAR SOPHIE GAGNON-ROBERGE

Reconnue pour être une maison d'édition qui accueille et guide ses auteurs en leur offrant une grande liberté artistique, Soulières éditeur n'a pas eu peur de la forme du récit, choisie en écho à l'éclatement de l'adolescence elle-même. «J'ai vraiment voulu faire tomber toutes les barrières parce que ça faisait vingt-cinq ans que j'écrivais pour les enfants et que des barrières, des limites, des obligations, des façons de construire les récits se sont accumulées autour de moi. L'adolescence, c'est le moment où on fait tout éclater, et cette façon de libérer ma créativité est ce qui m'apporte autant de joie et de plaisir.»

C'est ainsi qu'on rencontre Alma, jeune musicienne classique de violon de 16 ans à la croisée des chemins, alors qu'elle hésite quant à son avenir musical, dans un récit qui prend la forme d'une courteline — les différents passages et les nombreuses voix se mêlant pour offrir diverses couleurs et textures aux lecteurs.

Si la musique est au cœur du récit, celle-ci prenant même la parole sous forme de poésie au fil des pages, Lucie Bergeron a

aussi souhaité explorer le thème de la relation père-fille. Bien que présent seulement en filigrane dans la vie de sa fille, lors de brèves rencontres dans le parc, le père s'exprime ponctuellement dans le récit, quand Alma se remémore les histoires qu'il lui racontait quand elle était petite, sur la ferme familiale, avant que sa mère demande le divorce. La langue alors privilégiée, très orale, tranche avec la narration plus classique d'Alma, changeant le rythme de la lecture et ajoutant une couleur à l'harmonie générale.

Ayant grandi dans la musique classique, Lucie Bergeron a hésité, à l'adolescence, entre celle-ci et l'écriture. C'est en quelque sorte pour comprendre pourquoi la musique prenait tant de place dans sa vie, et pourquoi elle avait plutôt choisi les mots, que l'autrice s'est lancée dans l'écriture de cette histoire où, au départ, Alma devait peu à peu se séparer de son violon. Mais Lucie Bergeron fait partie de ces créateurs qui voient leurs personnages prendre vie au fil de la rédaction et l'adolescente a refusé la direction initiale. «J'avais vraiment l'impression que plus j'avancais dans le roman et plus elle s'accrochait à son instrument, qu'elle me disait que je ne pouvais pas lui faire lâcher son violon», explique-t-elle.

Cette voix d'Alma bien réelle, tangible, on l'entend lors de la lecture de cette histoire qui réussit le pari difficile de parler de musique classique de façon très crédible à des adolescents tout en évitant le piège de l'hermétisme. Lucie Bergeron a fait lire les passages concernant le violon à son fils, lui-même musicien dans un orchestre, a écouté de nombreuses classes de maître pour voir comment ceux-ci guident leurs élèves les plus talentueux, mais a aussi toujours gardé en tête lors de son premier jet qu'il lui fallait rendre «la musique symphonique accessible».

Par ailleurs, elle a voulu qu'Alma ne représente pas le «type classique». À ceux qui reprochent à cette héroïne qui a grandi sur une ferme de parler différemment et de venir de la campagne, elle leur rétorque que c'est tout ce qu'elle a vu et entendu de la nature qui l'a constituée comme musicienne. «Pour moi, c'était important d'avoir une héroïne atypique par rapport à la musique classique, explique Lucie Bergeron. J'ai aussi aimé créer Madame Drosdova, parce que les professeurs russes, et la tradition russe musicale, sont importants.»

«Les plus grandes émotions artistiques que j'ai eues dans ma vie sont venues de la musique», raconte la prolifique autrice, qui a écrit cet opus sur fond de violon classique, tout comme cette entrevue d'ailleurs. Une belle façon de conjuguer ses deux passions pour créer des flammèches littéraires dans un récit qui s'adresse aux adolescents, mais qui pourrait aussi parler aux plus vieux. Ceux qui sont soumis à des limites et à des contraintes pourraient gagner à retrouver le plaisir de l'éclatement, de la ferveur adolescente. ♦

Saveurs de printemps



**La fille qui
voulait tout**
un roman de
Lucie Bergeron
384 pages / 24,95 \$

**Comptes
à rebours**
un roman policier
d'Éric Beauregard
186 pages / 16,95 \$



**Voyage au
bout de l'exil**
un roman
historique de
Simonne Dubé
270 pages / 16,95 \$

**Soulières
éditeur**



www.soulieresediteur.com

Illustration : Lili Chartrand



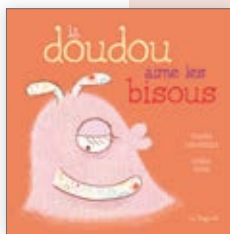
LA FILLE QUI VOULAIT TOUT

Lucie Bergeron
Soulières éditeur
384 p. | 24,95 \$



ENTRE PAREN-THÈSES

S'AMUSER AVEC LES TOUT-CARTONS



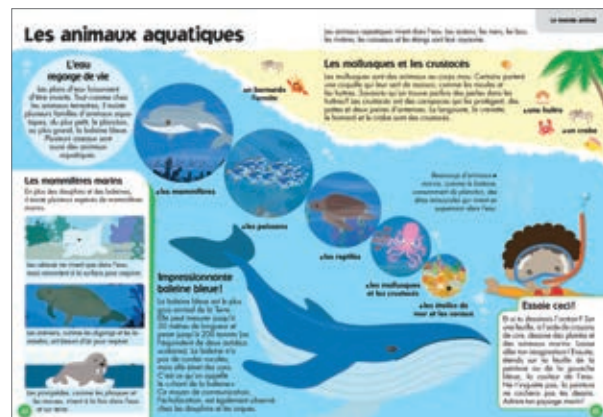
© Illustration tirée de
La doudou aime les bisous
de Claudia Larochelle
et Maira Chiodi (La Bagnole)



Les bienfaits de la lecture faite aux petits ne sont plus à démontrer. Au-delà celui d'être collé-collé avant le dodo, apprendre que le livre est un objet ludique, manipulable, drôle et interactif est également bon pour les bambins. Deux tout-cartons publiés aux éditions de La Bagnole proposent justement une histoire qui fait appel à la motricité et à l'humour des petits lecteurs. Dans *La doudou aime les bisous* (Claudia Larochelle et Maira Chiodi), chaque page est un appel à l'enfant pour interagir avec le personnage (en lui frottant le nez, en le chatouillant, en miaulant, etc.). Éclats de rire assurés! Du côté de *Maurice la saucisse est en formes* (Camille Pomerlo), les jeunes lecteurs pratiqueront leur motricité fine en suivant du doigt ce chien rigolo qui prend ici l'apparence d'un cercle, là celle d'un triangle et enfin même celle d'un cœur! Flatter un chien aussi flexible, oui, il y a de quoi amuser ses cocos! Paru un peu plus tôt, *Qu'est-ce que tu manges?* (Kimiko) à L'école des loisirs offre également l'occasion, grâce à ses bouches d'animaux avec rabats, de passer un agréable moment à deviner quel animal mange quoi. Oh, et la finale fera immédiatement (ré)agir les lecteurs, on vous l'assure! Finalement, on souligne l'arrivée en librairie de plusieurs parutions chez Tigre & Cie, dont *Où se cache Justin le poussin?* qui fait la part belle aux textures à découvrir et *Blop-blop*, un tout-carton à languettes pour initier les petits à l'univers des dinosaures.

TOUT S'EXPLIQUE AVEC NATHALIE FERRARIS

Voilà un ambitieux projet que celui de se donner le mandat d'expliquer le monde aux enfants! Mais avec brio, l'ouvrage québécois *Ma mini encyclopédie* parvient à broser un très agréable portrait global : des transports à l'histoire, du corps humain aux métiers, de la mode aux animaux, il y en a pour répondre à toutes les questions des petits! Écrits par Nathalie Ferraris, spécialiste en littérature jeunesse et auteure, les soixante thèmes abordés le sont de façon concise et bien vulgarisée. Petit plus : on adore les activités éducatives qui parsèment ici et là l'ouvrage, proposant à l'enfant des bricolages thématiques, des observations autour de lui ou encore des acrostiches ou même des jeux entre amis. C'est illustré par Svetlana Peskin, publié chez Méga Éditions et vendu au tout petit prix de 12,95\$ pour 128 pages de couleurs informatives à souhait!



Extraits de *Ma mini encyclopédie* (Méga Éditions); © Nathalie Ferraris et Svetlana Peskin

LES INCONTOURNABLES DE LA SAISON

1. NIN AUASS — MOI L'ENFANT / Collectif

(ill. Lydia Mestokosho-Paradis), Mémoire d'encrier, 360 p., 39,95 \$

Ce projet d'envergure, amorcé et porté durant près de cinq ans par Joséphine Bacon et Laure Morali, rassemble autour d'un projet poétique et porteur des jeunes des dix communautés innues dans le but de leur redonner la fierté. Véritable exercice d'amitié pour ouvrir le dialogue entre les communautés autochtones et allochtones, cette anthologie poétique bilingue (en innu-aimun et en français), illustrée simplement mais avec grande poésie, propose des voix multiples et uniques qui s'unissent pour mettre de l'avant leur culture. La parole de ces enfants fait grandement place à la faune et à la flore qui communiquent, à l'amour qui germe. Leur donner la plume, les enjoindre à le faire dans leur langue, c'est leur prouver qu'ils peuvent être fiers de qui ils sont. *Dès 6 ans*

2. COMBATTRE LA NUIT UNE ÉTOILE À LA FOIS /

Samuel Larochelle, Héritage, 120 p., 13,95 \$

Un jeune garçon qui vit avec la peur de ce qu'on peut lui faire, de disparaître, de l'obscurité. Avec la peur de son frère... « Dans le brouillard de notre enfance, mon frère et moi étions en guerre. » Avec sa poésie à faire remuer un cœur de pierre, Samuel Larochelle décrit les lambeaux d'amour qui se sont raccourcis, avec les années, entre lui et son frère. La compétition qui les unit, autant que leur code génétique. Leur famille nucléaire, toujours prête à éclater. *Combattre la nuit une étoile à la fois* est une ode aux combattants du quotidien, à celui qui trouvera enfin comment respirer sans avoir le souffle coupé par la peur. *Dès 11 ans*

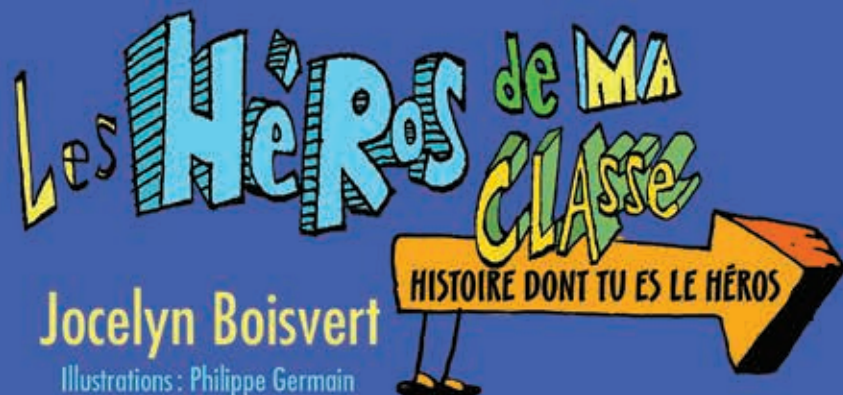
3. LA VISITE /

Louison Nielman et Jean-Claude Alphen, D'eux, 60 p., 21,95 \$

En quittant la ville pour une promenade en forêt, Paul ne s'attendait certes pas à revenir avec un ours à ses trousses. Mais un ours étrangement calme, intrigué, qui le suit jusque dans sa maison. C'est que, voyez-vous, l'ours trouve Paul très amusant comme jouet et souhaite passer du temps avec lui. Cet album, d'une facture graphique impeccable grâce au talent d'Alphen, et à l'histoire si pétillante sur l'acceptation et l'ouverture à l'autre, plaira au lecteur à la fois pour l'émerveillement que la figure de l'ours produira, mais aussi pour sa douceur. *Dès 2 ans*

4. LA GUERRE DES BÉBÉS / Carole Tremblay et Élodie Duhamel, La courte échelle, 32 p., 18,95 \$

Voici le livre le plus inclusif et le plus exhaustif qu'il soit sur la fameuse question que tout bout de chou se posera : « D'où viennent les bébés ? ». Dans cette histoire, plusieurs enfants se questionnent à ce sujet et ont chacun un bout de réponse, selon la réalité qu'ils ont vécue (césarienne, accouchement par voie vaginale, naissance avec une sage-femme à la maison ou encore à l'hôpital, famille homoparentale, adoption, etc.). Ce livre est divertissant, drôle et, heureusement, il ne fuit pas le sujet. Il y est question d'utérus et de spermatozoïdes, et le tout est habilement présenté ! Le livre parfait pour aborder cette question avec le plus d'ouverture possible. *Dès 5 ans*



À toi de jouer, maintenant !
Tu seras LE VRAI HÉROS de la classe
en lisant les deux derniers romans
de la série !



www.
foulire.
com





© Annie Simard

ENTREVUE

Sandra Dussault

Celle qui ose
les univers

Qu'ils soient teintés de réalisme cru ou d'un brin de fantastique, les romans pour ados de Sandra Dussault bousculent et écorchent. Ici, pas de personnages parfaits ni de héros clinquants, que des jeunes confrontés à leur destin, qui doivent survivre malgré les embûches. Portrait d'une autrice qui ne craint pas de secouer ses lecteurs.

PAR CHANTAL FONTAINE

Si on lui a un jour demandé d'adoucir ses propos dans ses livres sous peine de heurter les âmes sensibles, Sandra Dussault sait maintenant qu'elle peut remuer les idées reçues. Les jeunes, eux, en redemandent. D'ailleurs, nombreuses sont les classes d'élèves du secondaire à lire *La cache* (en deux tomes) ou *Le programme*, tous deux publiés chez Québec Amérique. Parole de libraire-rédactrice, ils sont plusieurs à passer en librairie pour s'enquérir des autres livres de l'autrice après avoir lu en classe un de ses romans. Comment parvient-elle à accrocher son public? « Je n'ai pas de recette miracle, je tente d'écrire ce que j'aurais aimé lire à leur âge, avec de l'action et de l'aventure. J'aime faire des histoires qui dépassent un peu des normes, qui ne soient ni lisses ni pédagogiques. » Aussi, elle favorise des séries courtes et denses, de façon à pimenter la curiosité sans risquer de perdre un lectorat impatient.

Lucy Wolvérène, dont le deuxième et dernier tome est paru récemment, nous plonge dans la ville de Québec, au début du siècle dernier. Cette adolescente au caractère bien trempé est une fiefée voleuse, dotée d'un esprit calculateur et d'une audace sans pareille. Avec son équipe, la petite Marguerite, la créative Marie Josèphe et David, un colosse bagarreur, Lucy se voit confier un cambriolage bien spécial. Ensemble, ils devront dépasser leurs limites pour parvenir à leur fin. C'est du reste sur une finale explosive que se termine le premier tome. Mais où l'autrice va-t-elle chercher ses idées? « Je suis abonnée à la page Facebook de la Société historique de Québec et celle-ci publie des clichés et des faits historiques méconnus sur la ville de Québec. C'est ainsi que j'ai su qu'un prince japonais avait fait un séjour ici, en 1907. Ça a été le départ de cette aventure, que j'ai voulu élaborer dans le passé, sans en faire un roman purement historique. C'est d'abord de la fiction, agrémentée de clins d'œil historiques. » À la toute fin des romans, l'autrice démêle le vrai du faux en partageant les photos et les anecdotes qui l'ont inspirée et en profite pour énoncer quelques faits sur la vie quotidienne de l'époque.Campé dans une période historique sombre et glauque, le récit pullule aussi d'éléments fantastiques, qui rappelle l'univers *steampunk*. Des hommes-corbeaux déambulent, terrorisant les habitants. Les enfants, nombreux à être abandonnés, ne sont à l'abri de rien. Lucy et ses collègues

sont par ailleurs sous le joug de Toussaint, un hôtelier véreux qui exploite les enfants afin d'assouvir son avarice. Avec le vol qu'elle prépare, Lucy espère racheter sa liberté. Elle fomenté un plan, aidée par le génie inventif de Marie Josèphe. Cette dernière crée des objets hétéroclites à l'aide de matériaux de toutes sortes, et utilise la vapeur, l'électricité et même des cristaux pour activer ses créations. « À partir d'images glanées ici et là sur Internet, j'ai imaginé les machines étranges que Marie Josèphe construit. Je ne peux pas garantir que celles-ci fonctionneraient dans la réalité », rigole-t-elle.

Dans chacun des livres de Sandra Dussault, les personnages ont une identité propre. Qu'ils soient principaux ou secondaires, ils ont du corps, de l'esprit. C'est certainement l'une de ses grandes forces, cette diversité de tons dans les personnages.

Bâtir une identité aux personnages

Dans chacun des livres de Sandra Dussault, les personnages ont une identité propre. Qu'ils soient principaux ou secondaires, ils ont du corps, de l'esprit. C'est certainement l'une de ses grandes forces, cette diversité de tons dans les personnages. En plus de conférer à l'ensemble une crédibilité sans faille, elle permet aux jeunes lecteurs de s'identifier au caractère de l'un ou l'autre, et ainsi, accessoirement, de se laisser happer par le reste. « En début de rédaction, je me crée des dossiers avec chacun des personnages. Je leur invente une vie, un passé, des défauts, des qualités. Je veux connaître leurs origines, pour mieux saisir leurs réactions. Rien de pire qu'un roman où deux personnages sont si semblables qu'on pourrait les interchanger sans y voir une différence! »



LUCY WOLVÉRÈNE
(T. 1) : LES CRISTAUX
D'ORLÉANS
Sandra Dussault
Québec Amérique
368 p. | 22,95\$



LUCY WOLVÉRÈNE
(T. 2) : LE VOL
DE LA COURONNE
Sandra Dussault
Québec Amérique
408 p. | 22,95\$

C'est sans parler du caractère intempestif de Lucy! Elle possède une telle carapace qu'il est difficile de l'attendrir pour quoi que ce soit. « Deux personnages du roman *Six of Crows* (Leigh Bardugo, Milan) m'ont servi de modèles pour Lucy. Je voulais une fille qui n'aurait pas froid aux yeux, dure et impitoyable. Mais sa rage cache autre chose. » En effet, et c'est ce qu'on découvrira tout au long du diptyque.

Enseignante au primaire, Sandra Dussault se laisse du temps en semaine pour écrire, certes, mais aussi pour animer des rencontres dans les écoles secondaires, cette année en visioconférence, pandémie oblige. Ces conversations avec les ados lui permettent de rester au fait de ce qui les intéresse. C'est l'été, surtout, qu'elle est en rédaction intensive. On ne peut que lui souhaiter une saison créative... Dans quel univers nous plongera-t-elle la prochaine fois? Mystère! ♦

.....
GRAND CONCOURS!

UNE PRÉSENTATION DU CONSEIL DE RECHERCHES
EN SCIENCES NATURELLES ET EN GÉNIE DU CANADA

L'ODYSSÉE DES SCIENCES jeunesse

Entre le 1 et le 16 mai, les jeunes sont invités
à réaliser trois activités scientifiques,
en solo ou avec un ami ou un parent.
De magnifiques prix à gagner!

Suggestions d'activités

- Regarder une émission scientifique à la télé.
- Visiter un musée de science ou un centre de nature.
- Lire un magazine ou livre scientifique.
- Faire une expérience ou un bricolage scientifique.
- Identifier quelques oiseaux chez soi ou dans un parc.
- Visiter un site Internet scientifique.
- Identifier deux constellations dans le ciel étoilé.
- Assister à une activité du 24 Heures de science (24heuresdescience.com)

Pour trouver
d'autres
suggestions
d'activités:
OdSci.ca

7 prix à gagner! Valeur totale: 1750\$

2 grands prix comprenant chacun:

- un vélo AVP
- un kit Explos-Debs



5
kits
Explos-Debs

Détails et inscriptions: lesdebrouillards.com/odysee

Ce concours est organisé par les magazines *Les Explorateurs*
et *Les Débrouillards* avec l'aide financière de:

**ODYSSÉE
SCIENCES**

**CRSNG
NSERC**

Canada

Le concours s'adresse à tous les citoyens et
les résidents canadiens âgés entre 5 et 14 ans
lors de l'inscription.

Les sept gagnants seront tirés au sort le 19 mai
parmi toutes les inscriptions reçues avant minuit
le 17 mai 2021.

On peut obtenir le règlement détaillé du concours ici:
lesdebrouillards.com/odysee



EN DANGER D'EXTINCTION

NONO GRANERO

SIX ANIMAUX INSOUMIS...

S'ALLIENT POUR LEUR SURVIE



KATA

EN LIBRAIRIE
LE 19 AVRIL

J JEUNESSE



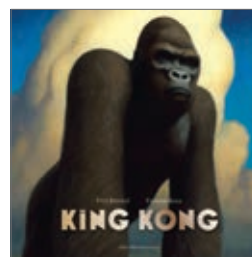
1



2



3



4



5

LES LIBRAIRES CRAQUENT



1. L'APRÈS... / Émilie Ouellette, Petit Homme, 232 p., 18,95 \$

Dans un Montréal où les adultes ont disparu en raison d'un mystérieux virus, les adolescents et les enfants s'organisent tant bien que mal pour se nourrir et survivre. On suit deux familles qui ont uni leurs forces ainsi que le clan rival, mené par un chef colérique et impulsif. Les hostilités éclatent lorsque Stella, une adolescente intrépide, est accusée d'avoir tué le chien du jeune caïd. Il élabore alors des plans de vengeance macabres. Où peut-on se cacher lorsqu'il n'y a plus d'autorité en place? L'intrigue nous happe dès la première page. On peine à déposer le roman alors que tous les personnages essaient d'améliorer leur sort, chacun à sa façon. C'est un récit efficace, concis et dangereusement proche de la réalité... *Dès 12 ans.* **NICOLAS ARSENEAULT** / De Verdun (Montréal)

2. NÉ COUPABLE / Florence Cadier, Talents hauts, 152 p., 24,95 \$

Parce que le racisme ne date pas d'hier et qu'il hante le quotidien de beaucoup trop de personnes, nos jeunes doivent s'informer et s'outiller afin de mieux appréhender l'actualité. Il est donc primordial de les bousculer un peu, de les confronter au passé, pour espérer un avenir plus sain. Ici, dans cette lecture coup-de-poing, on raconte l'histoire vraie de George Stinney, ce jeune Afro-Américain de 14 ans arrêté pour le meurtre de deux fillettes, tout simplement parce qu'il a admis leur avoir parlé dans la même journée. L'autrice nous livre un récit difficile, sans complaisance, et si le propos est dur, elle évite les pièges de la mièvrerie. C'est une lecture ô combien nécessaire pour ne jamais oublier à quel point la justice est fragile. *Dès 12 ans.* **CHANTAL FONTAINE** / Moderne (Saint-Jean-sur-Richelieu)

3. LA NUIT DE LA FÊTE FORAINE / Gideon Sterer et Mariachiara Di Giorgio, Les Fourmis rouges, 44 p., 29,95 \$

Quel bijou que cet album-là! Depuis qu'il est sur nos tablettes, je ne me lasse pas de le lire et de le relire. L'idée est simple: une nuit, la fête foraine du coin est envahie par une faune bien différente de celle qui y passe la journée. Cerfs, ourses, furets, renardes, hérissons, truies et autres bestioles à poils et à plumes débarquent en gang pour y passer du bon temps... Servi par un dessin somptueux, cet album muet est un vrai bonheur, rempli de détails cocasses et poétiques. Chaque page fourmille de vie, et toute la famille se réglera à les parcourir à la recherche, par exemple, des trois petites belettes malicieuses... À découvrir absolument! *Dès 3 ans.* **VIOLETTE GENTILLEAU** / Les Bouquinistes (Chicoutimi)

4. KING KONG / Fred Bernard et François Roca, Albin Michel Jeunesse, 40 p., 29,95 \$

King Kong: icône du cinéma et phénomène de la culture populaire depuis les années 30. Le monstre de fiction ne cesse de cumuler les apparitions dans des films, des dessins animés, des bandes dessinées, des romans, des jeux vidéo, etc. Et aujourd'hui, alors que le gorille géant s'apprête à retourner au grand écran aux côtés de son rival, Godzilla, Bernard et Roca nous en proposent une tout autre version sous forme d'album jeunesse. Bien qu'ils y reprennent à peu près l'histoire et les personnages du film culte de 1933, où tout a commencé, ils se sont aussi amusés à jouer avec le point de vue du narrateur afin de donner une nouvelle dimension au récit. Accompagnez ainsi la huitième merveille du monde de l'île au Crâne jusqu'aux rues de New York. *Dès 6 ans.* **THIERY PARROT** / Pantoute (Québec)

5. L'ANNÉE DE GRÂCE / Kim Liggett (trad. Nathalie Peronny), Casterman, 448 p., 35,95 \$

Les hommes qui incarnent l'autorité obligent de jeunes filles de leur communauté à s'isoler durant une année complète pour qu'elles se purifient de leur magie. On dit d'elles qu'elles sont toutes porteuses de cette magie, mais est-ce vraiment le cas ou est-ce plutôt une façon pour les hommes d'affaiblir les femmes? Le secret reste total sur ce qui se déroule durant cette année, alors que les femmes sont tenues à l'écart dans un campement situé en forêt et protégé par des remparts. Ce silence maintenu par les femmes ayant survécu à cette épreuve, même avec leur propre fille, nous expose le thème de la soumission féminine, très souvent exploité dans les dystopies. L'importance des fleurs et de leur symbolique, qu'on retrouve tout au long de la lecture, transmet la fragilité et la féminité à merveille. Un très bon roman qui mise sur les femmes et leur pouvoir. *Dès 13 ans.* **KATRINE WINTER** / Poirier (Trois-Rivières)

CHRONIQUE DE
SOPHIE GAGNON-ROBERGE

DES RETOURS ATTENDUS

Les séries foisonnent en littérature jeunesse au bonheur de leurs lecteurs qui peuvent développer une véritable relation avec leurs personnages, se plonger à de multiples reprises dans l'univers présenté, retrouver leurs marques dans un récit même après quelques mois, quelques années. Le plaisir des livres uniques est parfois aussi grand puisqu'on peut y savourer l'entièreté d'une histoire et qu'on évite la frustration d'une fin incomplète, qui nous laisse sur le bout de notre chaise. Pourtant, il y a de ces livres qu'on referme avec l'envie de pouvoir poursuivre notre aventure.

C'est ce qui s'est produit en 2016 avec les *Chroniques post-apocalyptiques d'une enfant sage*, un court roman poétique d'Annie Bacon qui racontait avec une douceur peu commune la fin du monde... et la survie d'une jeune fille passionnée de lecture. À l'époque, je n'ai pas été la seule à réclamer une suite, une prolongation de ce récit dont l'unique bémol était sa brièveté. Pourtant, son autrice était inflexible.

« Il faut savoir que j'ai écrit le premier alors que je vivais une période émotivement sombre, marquée par la mort de mes parents. Je n'avais pas envie de me replonger dans cet état d'esprit. Je refusais même d'y penser », explique-t-elle. Mais, surprise, cet hiver paraît *Chroniques post-apocalyptiques d'une jeune entêtée*, où on retrouve Astride et sa bibliothèque, mais où on fait aussi la connaissance de Kiara, beaucoup plus dans l'action puisqu'elle traverse les Laurentides à vélo pour espérer rejoindre ses parents dans leur appartement du Plateau-Mont-Royal. C'est en fait l'arrivée d'un producteur, qui a souhaité en faire une websérie, qui a poussé Annie Bacon à créer cette suite.

« Lors des discussions, il a indiqué qu'il devrait prouver qu'il est capable de faire une deuxième saison, et qu'il faudrait donc écrire un paragraphe racontant la suite. Le désir de voir Astride à l'écran a eu raison de mes réticences. Pour la première fois, je me suis assise à mon ordinateur dans le but de continuer l'histoire. Je n'ai écrit qu'un vague paragraphe... qui a déclenché un déferlement d'idées ! Kiara s'est mise à me hanter. Des phrases entières me venaient à l'esprit. Je crois qu'il ne me manquait qu'une petite poussée. »

Si l'autrice avait peur de décevoir ses lecteurs, elle a rapidement pu être rassurée par les premiers retours sur cette suite tout à fait à la hauteur du premier livre, peut-être même encore plus savoureuse parce qu'on a une double narration qui dynamise l'ensemble et permet d'obtenir deux visions du « nouveau » réel. Si elle fait référence à l'effervescence, à la violence et aux abus que l'on retrouve habituellement dans ce type de récit post-apocalyptique, Annie Bacon fait de nouveau le choix de la douceur. Avec Astrid, toujours, antihéroïne parfaite, organisée, qui a décidé de trouver le moyen de survivre seule et qui, ô joie, s'installe parmi les livres pour y arriver, mais aussi avec Kiara, qui, bien que plus dans l'action, semble posséder une grande force intérieure et un calme certain.

Le royaume de Lénacie, pour sa part, est une série dont le cinquième et dernier tome est paru en 2012, à la grande tristesse de ses fans. Toutefois, Priska Poirier savait qu'elle voudrait un jour retrouver cet univers bien particulier qu'elle avait inventé et peaufiné avec soin. À l'époque, elle considérait néanmoins qu'elle « avait besoin de vieillir un peu, de gagner en expérience et en nouvelles idées novatrices ». Neuf ans plus tard, c'est chose faite et l'autrice revient avec une écriture qui a évolué, mais qui garde la même vitalité, la même créativité, en ramenant son héroïne Marguerite au royaume de Lénacie, mais mettant aussi cette fois la lumière sur ses deux filles, Delphine et Océanne, qui découvrent leur nature de sirmaine et vivent leur premier été sous l'eau. Priska Poirier dit qu'elle a appris à couper les longues descriptions pour rester davantage dans l'action et à nuancer la psychologie de ses personnages, ce qu'on ressent en effet dans cette intrigue qui se bâtit autour de trois histoires parallèles et permet aux trois héroïnes d'évoluer chacune à leur façon.

Un troisième retour a eu lieu cet hiver en littérature jeunesse, qui n'est pas celui de personnages ou d'univers uniques, mais bien d'une voix qui a fait une pause pendant vingt ans.

Après avoir publié plusieurs livres à destination d'un jeune public, Agathe Génois a été trop prise par la vie et a délaissé l'écriture pendant une longue période. Toutefois, après quelques détours, elle est maintenant persuadée que sa mission est d'écrire et n'a plus l'intention d'en déroger.

Ainsi est publié chez Soulières éditeur *Une fugue en soi*, un « roman d'aventure intérieure », comme elle le décrit si bien, le récit de Patrice, un garçon différent qui voit la réalité comme « Le monde à l'envers » et ne s'épanouit que dans l'univers qu'il crée avec ses crayons. On le rencontre à une étape charnière de sa vie, alors qu'il cherche comment il peut être celui qu'il est vraiment. Finement écrit, ce récit psychologique qui se termine sur une touche d'espoir se distingue aussi par la douceur qui en émane.

Cette douceur est d'ailleurs sans doute le fil rouge qui relie ces trois autrices. Chacune dans un genre différent, que ce soit la science-fiction, le fantastique ou le roman miroir, leur bienveillance transcende les pages et le cours de leurs histoires, faisant du bien à ceux qui les lisent. À notre plus grand bonheur, nous pourrions d'ailleurs les retrouver encore puisque, si Annie Bacon a des plans pour un troisième tome tout en cherchant la petite étincelle qui déclencherait l'écriture, elle a aussi d'autres parutions à venir (dont une suite fabuleuse à sa sorcière Pétronille). Quant à elles, Priska Poirier prévoit déjà deux autres tomes d'ici un an et Agathe Génois a de multiples histoires en tête. Vivement la suite! ♦



/
Enseignante de français
au secondaire devenue
auteure en didactique,
formatrice et conférencière,
Sophie Gagnon-Roberge est
la créatrice et rédactrice
en chef de Sophielit.ca.



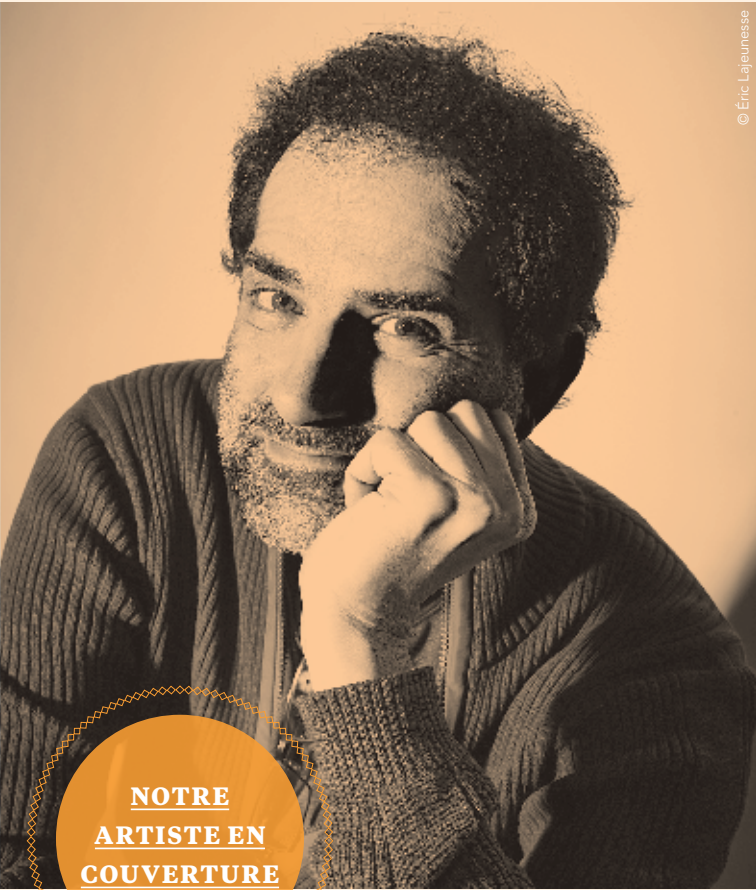
CHRONIQUES
POST-
APOCALYPTIQUES
D'UNE JEUNE
ENTÊTÉE
Annie Bacon
Bayard Canada
120 p. | 15,95\$ ♦



LE ROYAUME DE
LÉNACIE (T. 6) :
RETOUR AUX
SOURCES
Priska Poirier
De Mortagne
368 p. | 16,95\$ ♦



UNE FUGUE EN SOI
Agathe Génois
Soulières éditeur
102 p. | 11,95\$



© Éric Lajeunesse

NOTRE
ARTISTE EN
COUVERTURE

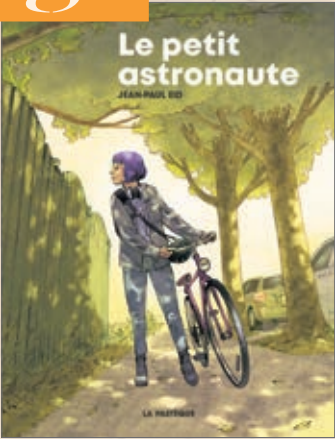
Extraits de *Petit astronaute* (La Pastèque) : © Jean-Paul Eid



ENTREVUE

Jean-Paul Eid

L'homme qui plonge



/

Depuis ses débuts dans les années 80, Jean-Paul Eid est demeuré à l'avant-garde et n'a cessé de relever de nouveaux défis formels. Cette saison, il marque d'une pierre blanche un tournant dans sa carrière en signant *Le petit astronaute*, première œuvre qui joue entre la fiction et l'autofiction. Sans contredit l'une des plus grandes BD publiées cette année, *Le petit astronaute* s'inspire de sa vie familiale et raconte avec une douceur d'une rare luminosité l'arrivée de Tom, atteint de paralysie cérébrale, au sein d'une famille. Avec une poésie certaine dans les mots comme dans les illustrations, Eid raconte les défis, mais surtout tout l'amour que cet enfant a apporté. Si la lecture de ce livre nous fait parfois pleurer à chaudes larmes, ce n'est surtout pas parce que l'histoire est accablante : au contraire, c'est parce que tant de beauté, c'est impossible à digérer sans quelques sanglots.

◇◇

PROPOS RECUEILLIS PAR JOSÉE-ANNE PARADIS

◇◇

À la toute fin du *Petit astronaute*, on apprend que bien que cette BD soit une histoire fictive, vous avez un fils de 20 ans atteint de paralysie cérébrale, qui a aussi, comme son alter ego fictif, une grande sœur formidable. Quel recul cela prend-il pour aborder un tel sujet ? Auriez-vous pu écrire cette histoire de la même façon il y a, par exemple, quinze ans ?

Quinze ans, c'est le temps qu'il m'aura fallu pour avoir le détachement émotif nécessaire pour en faire un livre, pour pouvoir faire le tri entre ce qui est vrai et ce qui est intéressant. Tout l'art de l'autofiction repose là-dessus. Contrairement à de nombreux et respectés collègues, l'autobiographie ne fait pas partie de mes gènes. Je suis de l'école de la fiction pure, de l'humour, du polar. J'écris avant tout dans la perspective du lecteur, en me tenant loin du récit. Et puis, il y a la pudeur peut-être. Au final, je pense avoir donné un portrait plus fidèle à travers la fiction qui me laissait les coudées franches plutôt qu'en m'astreignant à respecter la réalité factuelle.

Extrait de *Fond du trou* (La Pastèque) : © Jean-Paul Eid



«*Cet enfant-là, c'est une leçon qu'il vous sert, sans prononcer un seul mot, juste en vous regardant dans le blanc des yeux. Une leçon sur la différence et la tolérance*», dit dans *Le petit astronaute* la mère de Tom. Croyez-vous que cette BD aura le même pouvoir, soit celui d'ouvrir vos lecteurs à la différence et à la tolérance? Est-ce là votre souhait?

Mon rôle de créateur consiste, entre autres, à bousculer l'indifférence, à exposer le lecteur à des dilemmes moraux, à susciter des questionnements. Mais ce livre, c'est avant tout une belle histoire avec une famille ordinaire qui accueille un enfant «extraordinaire». Un livre où le handicap n'est pas un problème, mais une réalité autour de laquelle s'articule le quotidien. Le livre que j'aurais aimé lire le jour où on nous a annoncé le diagnostic de notre fils.

Vous avez illustré les couvertures de différents romans d'époque, dont certains de Jean-Pierre Charland et de Laurent Turcot. Vous avez fait des illustrations notamment pour le Centre d'histoire de Montréal. Vous avez aussi plongé dans le passé lors de la création de *La femme aux cartes postales*, ainsi que dans *1642: Ville-Marie* et *Memoria*. Et ce ne sont là que quelques exemples de vos incursions du côté historique. Quels sont les défis liés à l'illustration d'époque?

La recherche de documentation qui demande un temps fou. Mais au-delà de la reconstitution, il faut que la magie opère, que les personnages habitent le décor, qu'on sente qu'ils connaissent par cœur le trottoir sur lequel ils marchent. Avant de raconter l'Histoire, l'illustration doit raconter une histoire. Quand je dessine, je deviens un conteur.

Illustration tirée de *La femme aux cartes postales* (La Pastèque) :
© Jean-Paul Eid et Claude Paiement

Vous avez travaillé sur la série historique *Musée Eden*. Vous êtes également le dessinateur derrière les histoires de Grand-Mère, dans la nouvelle mouture de *Passe-Partout*. Comment réussit-on à passer d'un style à l'autre pour des mandats aussi différents, sans en perdre son latin?

J'ai un spectre assez large qui me permet de butiner d'un univers graphique à l'autre. Collaborer avec un historien pour un ouvrage pédagogique, avec un designer de costumes pour une production cinématographique ou avec le réalisateur d'une émission jeunesse, c'est ce que j'aime le plus dans mon métier d'illustrateur. Et c'est autant de défis qui me poussent à sortir de mes ornières, à me dépasser pour que, quand vient le temps de me lancer dans un chantier de BD qui peut durer plusieurs années, je ne m'encroûte pas dans un style confortable.

Depuis plusieurs années, depuis plusieurs projets, vous usez de beaucoup d'ingéniosité pour réinventer les codes de la bande dessinée. On pense naturellement au *Fond du trou*, où votre personnage doit interagir avec un réel trou, percé dans le livre, et ce, à chaque page. Vous avez aussi déjà osé les scénarios interactifs, la transparence, les pages miroir. Qu'est-ce qui vous fait vibrer, dans ces défis que vous vous donnez?

À l'époque des aventures de Jérôme Bigras dans *Croc*, je me donnais le mandat de montrer à monsieur Tout-le-Monde ce que la BD avait dans le ventre. À l'époque, la publication mensuelle permettait ce genre de laboratoire narratif puisque les quelques expériences ratées disparaissaient des kiosques au bout d'un mois. Et je me suis pris au jeu : pages en *pop-up*, lecture inversée, scénario circulaire et finalement un album troué permettant aux personnages de traverser littéralement le livre comme on voyage dans le temps.

Selon vous, comment se fait-il que *Memoria* — rééditée à La Pastèque en 2020 — trouve toujours son public, vingt ans plus tard?

Nous traitions de réalité virtuelle à une époque où elle n'était qu'un concept qui donnait le vertige. Quand un personnage fictif franchit le miroir, ou qu'un usager plonge dans l'illusion, qui est en train de rêver à qui? Ultime mise en abyme. La SF reste pertinente quand les questions qu'elle soulève dépassent la technologie.

Quelle est, selon vous, votre plus grande œuvre et pourquoi?

Mis à part *Le petit astronaute* pour lequel je n'ai pas assez de recul pour me prononcer, mon cœur penche vers *La femme aux cartes postales*, coécrit avec le dramaturge Claude Paiement. Pour le dessin, la recherche, la reconstitution minutieuse du Montréal des *fifties*, bien sûr, mais beaucoup pour le scénario qui balance entre la nostalgie et le suspense, un mariage particulièrement réussi à mes yeux.

Vous naviguez dans le milieu de la BD québécoise depuis assez longtemps — vous avez notamment été des collaborateurs de *Croc* de 1985 à 1995 — pour en avoir connu différentes modes, vagues, étapes. Selon vous, comment se porte actuellement la BD au Québec?

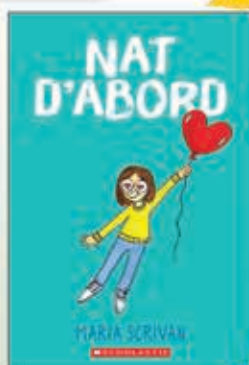
Furieusement bien. Sa santé repose sur des assises multiples aujourd'hui. Elle s'enseigne, s'édite, se lit et se diversifie. Issue d'un milieu majoritairement masculin, la bande dessinée peut maintenant se targuer d'avoir atteint à peu près la parité chez les auteurs et les autrices du Québec. Si les revues telles que *Croc* ont disparu avec leurs dizaines de milliers de lecteurs par mois, en revanche, le nouveau millénaire aura vu l'arrivée tant espérée d'éditeurs et, dans la foulée, d'auteurs aussi talentueux que diversifiés. Et au Québec, le marché n'est pas saturé. Le meilleur est à venir. ♦

Extrait de *Memoria* (La Pastèque) : © Jean-Paul Eid et Claude Paiement



LIRE, C'EST S'OUVRI AU MONDE...

LES BD



LES ALBUMS

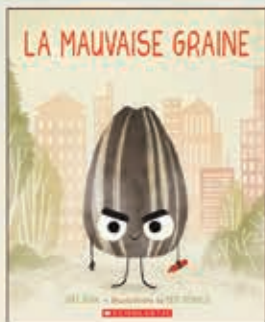
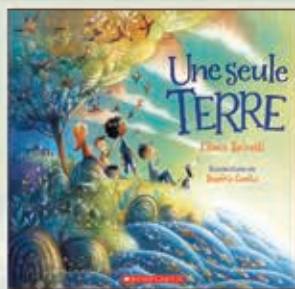


Illustration tirée de l'album La mauvaise graine © Jory John et Pete Oswald, 2021.

NOS BD CHOUCHOUS

1. LE PLONGEON / Séverine Vidal et Victor L. Pinel, Bamboo, 80 p., 29,95 \$



Plusieurs BD mettant de l'avant des personnes du troisième âge (*Les petits ruisseaux*, *Les vieux fourneaux*, *L'obsolescence programmée de nos sentiments*) ont une fraîcheur et une douceur inégalées. *Le plongeon* n'y fait pas exception, relatant l'arrivée d'Yvonne dans une résidence pour personnes âgées. On y lit son désarroi, mais aussi ses nouvelles rencontres, dont certaines feront refluer quelques parcelles de son cœur. Et cette octogénaire a de quoi faire sourire le lecteur, avec ses fugues, son vocabulaire salace au *Scrabble* et ses poteries phalliques ! Tout en nuances et avec beaucoup de profondeur, cette histoire a de quoi nous faire passer du rire aux larmes.

2. LE JARDIN, PARIS / Gaëlle Geniller, Delcourt, 224 p., 44,95 \$



Dans ce cabaret des années 20, nommé Le Jardin, les filles portent des noms de fleur. Du lot, Rose se démarque, certes par son âge, mais aussi parce que c'est un garçon. Né à même ce lieu feutré, cet univers tapissé de velours et d'odeurs de fleurs, il y a grandi dans une sensualité, une joie et une liberté immenses. Alors que le succès est retentissant, il a besoin de retrouver cet amour de la danse, cette liberté sans étiquette qui a toujours fomenté son bonheur. La bédéiste Gaëlle Geniller offre une ode à l'indépendance des sentiments, dans un style graphique flamboyant, sans jamais se formaliser si Rose porte une robe ou un pantalon. Douceur et beauté.

3. TUNNELS / Rutu Modan (trad. Rosie Pinhas-Delpuech), Actes Sud, 288 p., 48,95 \$



Avec sa ligne claire et ses couleurs en aplat, la bédéiste signe une fois de plus une grande œuvre, à la fois humaine et divertissante. D'un côté, il y a une famille d'archéologues israéliens qui détient la clé pour trouver la fameuse « Arche d'alliance », forant le sous-sol de la frontière entre Israël et la Palestine pour mettre la main sur l'objet devenu mythique et prisé. De l'autre, des Palestiniens qui creusent illégalement un tunnel nécessaire à leur passage. Sous terre, les deux clans se trouveront, ce qui sera à la fois tragique, burlesque, intelligent, politiquement réflexif. C'est bourré de surprises et de dialogues loin d'être creux : on adore !

4. OLEG / Frederik Peeters, Atrabile, 184 p., 33,95 \$



Celui qui nous avait offert le puissant *Pilules bleues* il y a près de vingt ans demeure un bédéiste incontournable à suivre. Avec Oleg, son alter ego en panne d'inspiration, il nous entraîne dans une grande remise en question où le regard que son personnage pose sur notre monde contemporain — hypertechnologique, superficiel, baignant dans la surabondance — n'est pas toujours réjouissant. Il en dévoile beaucoup sur les coulisses du métier de bédéiste, et nous offre une œuvre de lecture très agréable. Car il y a aussi l'amour, la famille, la tendresse : bref, tout ce qui fait la beauté du monde, et ce, même lorsqu'on est un bédéiste vieillissant !

ENTREVUE

Philippe Girard

Pour l'amour d'un monstre sacré



Extrait de Leonard Cohen : Sur un fil (Casterman) : © Philippe Girard

Après plus de vingt années de carrière et autant d'albums, l'artiste québécois Philippe Girard lance ces jours-ci *Leonard Cohen : Sur un fil*, son plus ambitieux projet pour le compte du prestigieux éditeur français Casterman.

PAR JEAN-DOMINIC LEDUC

Lui ayant d'abord consacré une page complète dans 376 *selfies pour Montréal* publié lors des festivités du 375^e anniversaire de la métropole, Girard fit le grand saut quatre ans plus tard. « Je suis habité par Leonard Cohen depuis que j'ai entendu la chanson *Democracy* quelque part au début des années 90 et que sa voix a fait vibrer une corde spéciale dans mon propre imaginaire, se remémore l'artiste. Cohen était un vrai Montréalais, un homme qui ne cherchait pas à vivre en marge de sa ville ou de ceux qui l'habitent, et dont l'œuvre a germé ici, chez nous. Les influences auxquelles il a été exposé sont les mêmes que pour la plupart d'entre nous. Je pense que la principale différence, c'est qu'il a réussi à utiliser celui qu'il était pour propulser ce décor dans la tête de millions de fans. Il a employé le tremplin de son identité avec beaucoup d'intelligence et de sensibilité afin de parler de notre réalité à travers une œuvre très personnelle. »

Une œuvre personnelle, sensible, intelligente, authentique et empreinte d'une poésie visuelle sans fard — à l'image du créateur, en somme —, voilà ce que Philippe Girard propose. Vivant ses derniers instants en étant cloué au plancher de sa chambre, Cohen se remémore des fragments d'une vie chargée. L'ingénieuse structure narrative permet à l'auteur de faire des allers-retours dans le temps, défiant ainsi la linéarité du simple *biopic*. « Cohen était quelqu'un d'infiniment plus complexe dans sa sensibilité artistique que toutes ces rock stars qu'on voit chanter dans des événements caritatifs, mais qui se réfugient dans leurs palaces dorés une fois que les caméras se sont éteintes. Mon Leonard Cohen est un homme qui souffre des mauvaises critiques, qui donne aux mendiants et qui nourrit les oiseaux blessés. Il chante une humanité qui est sincère. Son départ m'a laissé avec un deuil qui a été très long à accepter. À mon sens, Leonard Cohen avait terriblement besoin d'être aimé et j'ai ressenti ce besoin, ce cri profond, lorsqu'il est mort. Sans doute parce que j'ai eu le sentiment qu'il n'avait pas reçu tout l'amour qu'il attendait. »

De l'amour, *Leonard Cohen : Sur un fil* en regorge. Peut-être parce que Girard se projette en Cohen. « Il a avancé dans l'existence comme un homme qui est conscient du danger qui rôde autour de lui, mais qui a choisi d'être courageux. Je voulais indiquer au lecteur que mon histoire était celle d'un homme vulnérable qui était au fait de sa fragilité, qui l'assumait même, et qui a été écorché par la vie, mais qui, paradoxalement, a réussi à surmonter les épreuves grâce à son humanité. »

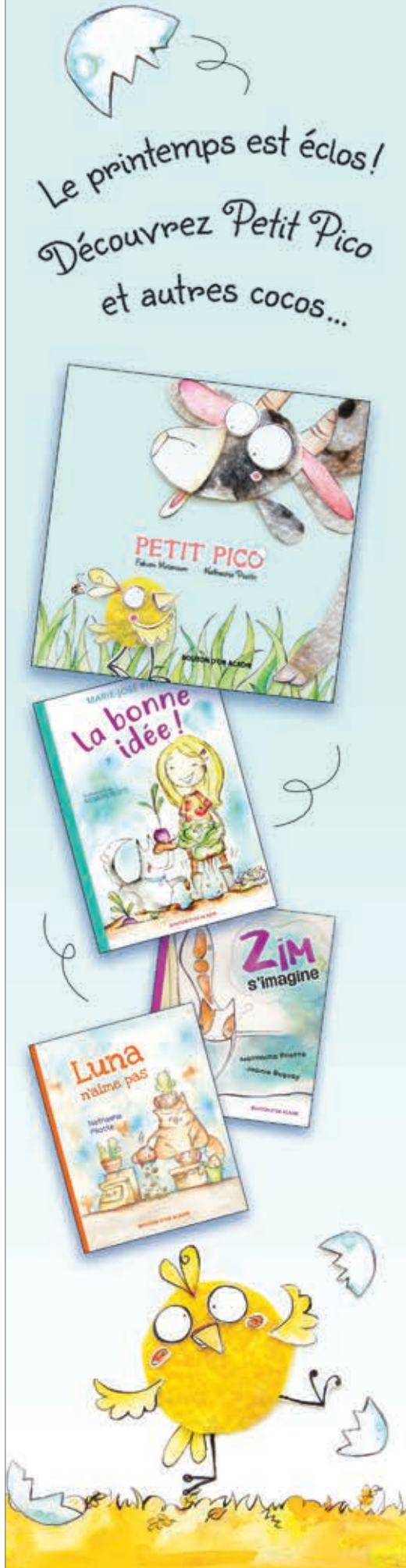
Bien plus qu'une simple bande dessinée, *Leonard Cohen : Sur un fil* est la rencontre de deux monstres sacrés. Un pur chef-d'œuvre. ♦



© Beata Zawrzel



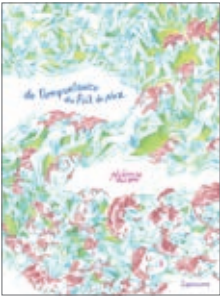
LEONARD COHEN : SUR UN FIL
Philippe Girard
Casterman
120 p. | 38,95\$



BOUTON D'OR ACADIE
Créé en Acadie - imprimé au Canada



1



2



3



4



5



6



7



8

LES LIBRAIRES CRAQUENT



1. LE CHÂTEAU DES ANIMAUX (T. 2) : LES MARGUERITES DE L'HIVER / Xavier Dorison et Félix Delep, Casterman, 56 p., 28,95 \$ 
C'est la rébellion au château. La chatte Miss B et le lapin César, encouragés par les leçons du rat Azélar, travaillent fort pour motiver les troupes afin de renverser le gouvernement tyrannique du président Silvio. L'audace et l'affront sont revisités par les animaux pour déstabiliser leur tortionnaire et ses disciples canins. Ils font le vœu d'être plus forts que leurs dirigeants malhonnêtes, mais sans avoir recours à la violence. Le froid et la faim auront-ils raison de tous leurs efforts? Combien de victimes y aura-t-il avant qu'ils parviennent à leur fin? Plus dur que le précédent, ce deuxième tome illustre brillamment le prix de la subversion. De case en case, on se laisse attendrir par le sort des bêtes tout en ressentant la force qui jaillit de leur solidarité. Captivant. **SYLVIANNE BLANCHETTE** / Pantoute (Québec)

2. DE L'IMPORTANCE DU POIL DE NEZ / Noémie, Sarbacane, 236 p., 48,95 \$
Quel coup de cœur! Noémie, jeune Libanaise de 19 ans, a une vie active. Elle reçoit un diagnostic de cancer. Sa vie va basculer. Noémie raconte avec des images riches et vibrantes l'épopée de sa maladie. Sa famille quelque peu excentrique et très présente forme un joyeux groupe où nous sentons l'attachement les uns envers les autres. Le sujet du cancer peut sembler lourd. J'ai cru que ce livre allait me faire pleurer, mais la joie de vivre et les savoureuses anecdotes qu'il contient ont vite fait de me faire changer d'idée! Les détails sont exceptionnels dans ce roman graphique entièrement dessiné au crayon de bois. Quant au titre... eh bien, il faut lire le livre pour savoir de quoi il en retourne! **AMÉLIE SIMARD** / Les Bouquinistes (Chicoutimi)

3. L'EAU VIVE / Alain Bujak et Damien Roudeau, Futuropolis, 144 p., 45,95 \$ 
Damien Roudeau, dessinateur engagé, et Alain Bujak, qui signe photos et récit, nous plongent ici dans un combat citoyen français méconnu des années 80-90. Une poignée de soi-disant pelleteurs de nuages y triomphent d'une méchante gang de promoteurs et de politiciens corrompus, en empêchant la construction d'un barrage dans les gorges de la Loire, dernière rivière sauvage française et zone de biodiversité exceptionnelle. Récit dessiné et portraits photo s'entremêlent pour nous laisser voir la beauté et la puissance de l'engagement pris par ces citoyens et citoyennes, et celle du territoire qui a été sauvé de la destruction après plusieurs années de combat. Un récit inspirant en ces temps de luttes nécessaires. **VIOLETTE GENTILLEAU** / Les Bouquinistes (Chicoutimi)

4. LA BOMBE / Laurent-Frédéric Bollée, Alcante et Denis Rodier, Glénat, 472 p., 59,95 \$
Quel tour de force, ce roman graphique qui relate les événements entourant la création de la bombe atomique alors que plusieurs pays sont dans la course! Narré par la bombe elle-même, le récit nous entraîne à travers le monde et nous révèle ses secrets les plus sombres. Le scénario bien ficelé alterne entre la grande et la petite histoire, tandis que le narrateur vante les mérites de ses créateurs, non sans une touche d'ironie, comme cette scène où les généraux discutent des cibles potentielles avec un détachement certain. Et que dire du visuel! Les planches du Québécois Denis Rodier sont tantôt épurées, tantôt complexes, souvent percutantes. On aimerait croire que c'est du passé, mais on referme le livre avec un étrange pressentiment. Un incontournable. **SÉBASTIEN VEILLEUX** / Paulines (Montréal)

5. FEMMES : ET NOS PENSÉES AU FIL DU TEMPS / Paulina Silva (trad. Véronique Massenet), La Boîte à Bulles, 176 p., 34,95 \$
Je comparerais ce roman graphique à une mélodie pour les yeux et l'esprit. Une musique à regarder. Paulina Silva nous transporte dans un univers onirique, enchanteur et poétique. Un livre à contempler lentement et avec douceur. Nous accompagnons l'autrice au cœur de ses pensées intimes depuis l'enfance. Des constats, des observations. Comme un recueil de poésie, le lecteur peut lire de façon chronologique ou ouvrir une page au hasard et se laisser emporter par l'image et les courts textes. Laissez-vous bercer et emporter par les pensées de Paulina, entrez dans son monde, vous ne voudrez plus en sortir! **AMÉLIE SIMARD** / Les Bouquinistes (Chicoutimi)

6. VERNON SUBUTEX (T. 1) / Virginie Despentes et Luz, Albin Michel, 300 p., 44,95 \$
Quelle adaptation de feu! *Fan* de Virginie Despentes, j'étais pourtant assez partagée à l'arrivée de cette BD. Luz (*Charlie Hebdo*) allait-il être à la hauteur? La réponse est un grand oui! Sexe, drogue, rock'n'roll et névroses contemporaines explosent visuellement et textuellement à chaque page, sublimant le récit original sur un fond de guitares saturées. Luz est comme un poisson dans l'eau chez Despentes, croquant et développant les personnages hallucinés de *Vernon Subutex* et de sa clique avec brio. Suivez Vernon dans son errance, embarquez sur la grosse cylindrée de la Hyène, hurlez sur du Alex Bleach... Et surtout, pensez à une bonne bière et à du rock'n'roll à écouter très fort pour prolonger votre lecture! **VIOLETTE GENTILLEAU** / Les Bouquinistes (Chicoutimi)

7. TANZ! / Maurane Mazars, Le Lombard, 238 p., 34,95 \$ 
Récompensé du prix Révélation 2021 au Festival d'Angoulême, *Tanz!* est un roman graphique coloré qui nous plonge dans l'univers de la danse, et où les images dansent sous nos yeux. On y suit un jeune personnage homosexuel qui veut vivre pleinement ses passions les plus fortes pour aller au bout de ses rêves. Il désire séduire le Broadway de la fin des années 50, mais aussi de beaux garçons qui ne le laissent pas indifférent. Et dans ce jeu de séduction, il ne se doute pas qu'il aura aussi séduit le lecteur, notamment par son énergie débordante, sa personnalité charmante et par son grand répertoire d'émotions hautes en couleur! **MATHIEU LACHANCE** / Monet (Montréal)

8. CHRONIQUES DE JEUNESSE / Guy Delisle, Pow Pow, 160 p., 24,95 \$ 
Ici, j'espère ne pas froisser l'un ou l'autre de ces incroyables artistes que j'adore, mais j'ai vraiment eu l'impression de retomber dans un Guy Delisle comme je l'aime, mais à la sauce Rabagliati. Dans ses œuvres précédentes, Delisle nous présentait une histoire plus actuelle agrémentée d'informations historiques et assaisonnée d'anecdotes personnelles. Mais ici, on tombe dans la nostalgie d'un premier travail d'été en parallèle avec sa découverte des principaux créateurs de bandes dessinées et le chemin vers ce qui le mènera à ce qu'il fait aujourd'hui. Évidemment, on en apprend sur l'usine où il travaille et la fabrication du papier. J'en aurais pris plus encore, mais bon... il me faudra attendre le prochain livre. Du bonbon! **SHANNON DESBIENS** / Les Bouquinistes (Chicoutimi)

**CHRONIQUE DE
JEAN-DOMINIC LEDUC**

QUOI DE 9?

ALLER VERS L'AUTRE

Rencontre amicale

Phénoménal ouvrage de référence, *Emmanuel Guibert, en bonne compagnie* ne ressemble à rien, sauf peut-être au mythique *Hitchcock/Truffaut*, car il en a l'aura et la stature. Ce livre, né de l'amitié entre l'artiste français Emmanuel Guibert et le Québécois Jacques Samson, en est le vibrant témoignage. À la fois sémiologue, enseignant (bande dessinée, cinéma, littérature), critique (*Les Cahiers de la bande dessinée*, *Spirale*, *Neuvième art*), cinéaste (*Portrait de Benoît Peeters en créateur nomade*, *Quatorze brèves interviews d'Art Spiegelman*, *Un chemin avec Edmond Baudoin*) et auteur (*Lectures en bande dessinée*, *Chris Ware : La bande dessinée réinventée*), Samson, mû tout comme son illustre ami par un souci d'exigence à la base de tous ses projets, ne se contente pas de piloter de simples entretiens portant sur la bande dessinée. La compagnie de Guibert impose mieux. Constitué de cinq segments (repères chronologiques et biographiques, présentation de dix amitiés de l'artiste, les conversations, une analyse de Samson sur *L'enfance d'Alan*, un texte de Guibert sur la confection de pochettes d'albums de musique), le livre fait la part belle au corpus du scénariste, peintre, musicien et auteur. Tous deux embrassent une démarche tournée vers l'autre — Samson comme courroie de transmission, Guibert en racontant Didier Lefèvre dans *Le photographe* et Alan dans sa série éponyme publiée à l'Association. La portion conversationnelle donne lieu à de riches et passionnants échanges auxquels le lecteur est convié à titre de témoin privilégié, comme s'il se trouvait attablé avec les deux hommes. Mis en forme par le graphiste de renom Philippe Ghielmetti, *Emmanuel Guibert, en bonne compagnie* est d'une incandescente beauté. Tant dans l'iconographie que par l'humanisme qui s'en dégage, d'ailleurs. Un livre rare, unique, qui relève de l'orfèvrerie.

Rencontre de soi

L'auteur de la série *Radisson* (Glénat Québec, en quatre tomes) et de l'album *Comment je ne suis pas devenu moine* (Futuropolis) nous offre *Vers la tempête*, le récit coup-de-poing de ses débuts d'auteur, mais surtout, de son entrée tempétueuse dans l'âge adulte. En 2007, le bachelier en bande dessinée de l'Université du Québec en Outaouais natif de Rimouski rentre chez lui afin de se consacrer à son premier projet professionnel de création, ainsi qu'à la pratique du karaté. Son environnement familial toxique sous le joug d'un aïeul et d'un père tous deux contrôlants, sa condition de bégue, ses difficultés relationnelles avec les filles et une rage intérieure assourdissante composent ce musculeux et poignant nouvel opus. Porté par un trait brut et vif, dont l'impulsion vient directement du cœur, et soutenu par un découpage solidement encre, cet album est le plus personnel et accompli en carrière de l'artiste. Ce récit initiatique touche à l'universalité, et nous invite, par le truchement de mécanismes cathartiques, à revenir sur notre propre mythologie. Ici, plus que jamais, l'art enseigne et guérit.

Rencontres amoureuses

Ces dernières années, la bande dessinée québécoise a engendré une pléthore de jeunes autrices de grand talent, dont Cathon (*Sgoubidou*), Julie Rocheleau (*Traverser l'autoroute*), Julie Delporte (*Journal*), Brigitte Archambault (*Le projet Shiatsung*), Marie-Noëlle Hébert (*La grosse laide*), Mélanie Leclerc (*Temps libre*), Mireille St-Pierre (*La brume*), Mélodie Vachon Boucher (*Le meilleur a été découvert loin d'ici*), Velm (*La première*), Caroline Breault (*Hiver nucléaire*), Camille Benyamina (*Les petites distances*), Sophie Bérard (*Les petits garçons*), Boum (*Boumeries*). S'ajoute à cette liste Valérie Boivin, qui présente en guise de première bande dessinée *Rien de sérieux*, le touchant récit d'une bibliothécaire trentenaire et célibataire depuis plusieurs années. Pour contrer la solitude et tenter de se caser, elle s'évertue à trouver la perle rare sur l'application Tinder. Ses pérégrinations numériques offrent un récit doux-amer admirablement illustré, qui traite avec éloquence de la difficulté d'entrer en relation en cette ère où « swiper » à droite n'est en aucun cas garant de trouver l'âme sœur. ♦



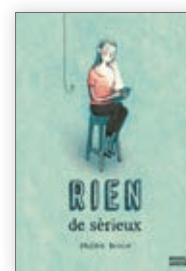
/ Depuis plus de dix ans, le comédien Jean-Dominic Leduc fait rayonner la BD d'ici et d'ailleurs sur différentes plateformes. Il a également signé plusieurs ouvrages consacrés au 9^e art québécois, dont *Les années Croc*. /



**EMMANUEL
GUIBERT, EN BONNE
COMPAGNIE**
**Jacques Samson et
Emmanuel Guibert**
Les Impressions
nouvelles
160 p. | 67,95\$



VERS LA TEMPÊTE
**Jean-Sébastien
Bérubé**
Futuropolis
216 p. | 44,95\$ ♦



RIEN DE SÉRIEUX
Valérie Boivin
Nouvelle adresse
208 p. | 30\$

Les librairies

ABITIBI-TÉMISCAMINGUE
AU BOULON D'ANCRAGE
100, rue du Terminus Ouest
Rouyn-Noranda, QC J9X 6H7
819 764-9574
librairie@tlb.sympatico.ca

DU NORD
51, 5^e Avenue Est
La Sarre, QC J9Z 1L1
819 333-6679
info@librairiedunord.ca

EN MARGE
25, av. Principale
Rouyn-Noranda, QC J9X 4N8
819 764-5555
librairie@fontainedesarts.qc.ca

LA GALERIE DU LIVRE
769, 3^e Avenue
Val-d'Or, QC J9P 1S8
819 824-3808
galeriedulivre@cablevision.qc.ca

PAPETERIE COMMERCIALE — AMOS
251, 1^{re} Avenue Est
Amos, QC J9T 1H5
819 732-5201
papcom.qc.ca

PAPETERIE COMMERCIALE — VAL-D'OR
858, 3^e Avenue
Val-d'Or, QC J9P 1T2
819 824-2721
librairievdpapcom.qc.ca

PAPETERIE COMMERCIALE — MALARTIC
734, rue Royale
Malartic, QC J0Y 1Z0
819 757-3161
malartic@papcom.qc.ca

SERVICE SCOLAIRE HAMSTER
150, rue Perreault Est
Rouyn-Noranda, QC J9X 3C4
819 764-5166

SERVIDEC
26H, rue des Oblats Nord
Ville-Marie, QC J9V 1J4
819 629-2816 | 1 888 302-2816
logitem.qc.ca

BAS-SAINT-LAURENT
L'ALPHABET
120, rue Saint-Germain Ouest
Rimouski, QC G5L 4B5
418 723-8521 | 1 888 230-8521
alpha@alphabet.qc.ca

LIBRAIRIE BOUTIQUE VÉNUS
21, rue Saint-Pierre
Rimouski, QC G5L 1T2
418 722-7707
librairie.venus@globetrotter.net

LA CHOUETTE LIBRAIRIE
483, av. Saint-Jérôme
Matane, QC G4W 3B8
418 562-8464
chouettelib@globetrotter.net

DU PORTAGE
Centre comm. Rivière-du-Loup
298, boul. Thériault
Rivière-du-Loup, QC G5R 4C2
418 862-3561 | portage@bellnet.ca

L'HIBOU-COUP
1552, boul. Jacques-Cartier
Mont-Joli, QC G5H 2V8
418 775-7871 | 1 888 775-7871
hibocou@globetrotter.net

J.A. BOUCHER
230, rue Lafontaine
Rivière-du-Loup, QC G5R 3A7
418 862-2896
libjaboucher@qc.aira.com

L'OPTION
Carrefour La Pocatière
625, 1^{re} Rue, Local 700
La Pocatière, QC G0R 1Z0
418 856-4774
liboptio@bellnet.ca

CAPITALE-NATIONALE
BAIE SAINT-PAUL
Centre commercial Le Village
2, ch. de l'Équerre
Baie-St-Paul, QC G3Z 2Y5
418 435-5432
marie-claude@librairiebaiestpaul.com

HANNENORAK
87, boul. Bastien
Wendake, QC G0A 4V0
418 407-4578
librairie@hannenorak.com

LA LIBERTÉ
1073, route de l'Église
Québec, QC G1V 3W2
418 658-3640
info@librairielaliberte.com

DONNACONA
325, rue de l'Église
Donncona, QC G3M 2A2
418 285-2120

MORENCY
657, 3^e Avenue
Québec, QC G1L 2W5
418 524-9909
morency.leslibraires.ca

PANTOUTE
1100, rue Saint-Jean
Québec, QC G1R 1S5
418 694-9748

286, rue Saint-Joseph Est
Québec, QC G1K 3A9
418 692-1175

VAUGEOIS
1300, av. Maguire
Québec, QC G1T 1Z3
418 681-0254
librairie.vaugois@gmail.com

CENTRE-DU-QUÉBEC
BUROPRO | CITATION
765, boul. René-Lévesque
Drummondville, QC J2C 0G1
819 478-7878
buropro@buropro.qc.ca

BUROPRO | CITATION
505, boul. Jutras Est
Victoriaville, QC G6P 7H4
819 752-7777
buropro@buropro.qc.ca

CHAUDIÈRE-APPALACHES
CHOUINARD
1100, boul. Guillaume-Couture
Lévis, QC G6W 0R8
418 832-4738
chouinard.ca

FOURNIER
71, Côte du Passage
Lévis, QC G6V 5S8
418 837-4583
librairiefournier@bellnet.ca

L'ÉCUYER
Carrefour Frontenac
805, boul. Frontenac Est
Thetford Mines, QC G6G 6L5
418 338-1626

LIVRES EN TÊTE
110, rue Saint-Jean-Baptiste Est
Montmagny, QC G5V 1K3
418 248-0026
livres@globetrotter.net

SÉLECT
79, Côte du Passage
Saint-Georges, QC G5Y 2E1
418 228-9510 | 1 877 228-9298
libselec@globetrotter.qc.ca

GÔTE-NORD
AÀ Z
79, Place LaSalle
Baie-Comeau, QC G4Z 1J8
418 296-9334 | 1 877 296-9334
librairieaz@cgocable.ca

CÔTE-NORD
637, avenue Brochu
Sept-Îles, QC G4R 2X7
418 968-8881

ESTRIE
BIBLAIRIE GGC LTÉE
1567, rue King Ouest
Sherbrooke, QC, J1J 2C6
819 566-0344 | 1 800 265-0344
administration@biblaire.qc.ca

BIBLAIRIE GGC LTÉE
401, rue Principale Ouest
Magog, QC, J1X 2B2
819 847-4050
magog@biblaire.qc.ca

MÉDIASPAUL
250, rue Saint-François Nord
Sherbrooke, QC J1E 2B9
819 569-5535
librairie.sherbrooke@mediaspaul.qc.ca

GASPÉSIE—
ÎLES-DE-LA-MADELINE
ALPHA
168, rue de la Reine
Gaspé, QC G4X 1T4
418 368-5514
librairie.alpha@cgocable.ca

L'ENCRE NOIRE
5B, 1^{re} Avenue Ouest
Sainte-Anne-des-Monts, QC
G4V 1B4
418 763-5052
librairielencrenoire@gmail.com

LIBER
166, boul. Perron Ouest
New Richmond, QC G0C 2B0
418 392-4828
liber@globetrotter.net

LANAUDIÈRE
LE PAPETIER, LE LIBRAIRE
144, rue Baby
Joliette, QC J6E 2V5
450-757-7587
livres@lepapetier.ca

LULU
2655, ch. Gascon
Mascouche, QC J7L 3X9
450 477-0007
administration@librairielulu.com

LE PAPETIER, LE LIBRAIRE
403, rue Notre-Dame
Repentigny, QC J6A 2T2
450 585-8500
mosaïque.leslibraires.ca

MARTIN INC.
Galeries Joliette
1075, boul. Firestone, local 1530
Joliette, QC J6E 6X6
450 394-4243

RAFFIN
86, boul. Brien, local 158A
Repentigny, QC J6A 5K7
450 581-9892

LAURENTIDES
L'ARLEQUIN
4, rue Laffleur Sud
Saint-Sauveur, QC J0R 1R0
450 744-3341
churon@librairiearlequin.ca

CARCAJOU
401, boul. Labelle
Rosemère, QC J7A 3T2
450 437-0690
carcajourosemere@bellnet.ca

CARPE DIEM
814-6, rue de Saint-Jovite
Mont-Tremblant, QC J8E 3J8
819 717-1313
info@librairiecarpediem.com

PAPETERIE DES HAUTES-RIVIÈRES
532, de la Madone
Mont-Laurier, QC J9L 1S5
819 623-1817
info@papeteriehr.ca

STE-THÉRÈSE
1, rue Turgeon
Sainte-Thérèse QC J7E 3H2
450 435-6060
info@elst.ca

LAVAL
CARCAJOU
3100, boul. de la Concorde Est
Laval, QC H7E 2B8
450 661-8550
info@librairiecarcajou.com

MARTIN INC. | SUCCURSALE LAVAL
1636, boul. de l'Avenir
Laval, QC H7S 2N4
450 689-4624
librairiemartin.com

MAURICIE
L'EXÈDRE
910, boul. du St-Maurice,
Trois-Rivières, QC G9A 3P9
819 373-0202
exedre@exedre.ca

PAULINES
350, rue de la Cathédrale
Trois-Rivières, QC G9A 1X3
819 374-2722
libpaul@cgocable.ca

POIRIER
1374, boul. des Récollets
Trois-Rivières, QC G8Z 4L5
(819) 379-8980
info@librairiepoirier.ca

647, 5^e Rue de la Pointe
Shawinigan QC G9N 1E7
819 805-8980
shawinigan@librairiepoirier.ca

MONTÉRÉGIE

ALIRE
17-825, rue Saint-Laurent Ouest
Longueuil, QC J4K 2V1
450 679-8211
info@librairie-alire.com

AU CARREFOUR
Promenades Montarville
1001, boul. de Montarville,
Local 9A
Boucherville, QC J4B 6P5
450 449-5601
au-carrefour@hotmail.ca

AU CARREFOUR
Carrefour Richelieu
600, rue Pierre-Caisse, bur. 660
Saint-Jean-sur-Richelieu, QC
J3A 1M1 | 450 349-7111
llie.au.carrefour@qc.aira.com

BOYER
10, rue Nicholson
Salaberry-de-Valleyfield, QC
J6T 4M2
450 373-6211 | 514 856-7778

BUROPRO | CITATION
600, boul. Sir-Wilfrid-Laurier
Belœil, QC J3G 4J2
450 464-6464 | 1 888 907-6464
librairiecitation.com

BUROPRO | CITATION
40, rue Évangéline
Granby, QC J2G 6N3
450 378-9953

LARICO
Centre commercial
Place-Chambly
1255, boul. Périgny
Chambly, QC J3L 2Y7
450 658-4141
info@librairielarico.com

LE FURETEUR
25, rue Webster
Saint-Lambert, QC J4P 1W9
450 465-5597
info@librairielefureteur.ca

LE REPÈRE
210, rue Principale
Granby, QC J2G 2V8
450 305-0272

L'INTRIGUE
415, av. de l'Hôtel-Dieu
Saint-Hyacinthe, QC J2S 5J6
450 418-8433
info@librairielintrigue.com

MODERNE
1001, boul. du Séminaire Nord
Saint-Jean-sur-Richelieu, QC
J3A 1K1 | 450 349-4584
librairiemoderne.com
service@librairiemoderne.com

BURO & CIE.
1374, boul. des Récollets
Varennes, QC J3X 1E5
450 652-9806
librairie@procureivesud.com

BUROPRO CITATION | SOLIS
Galeries Saint-Hyacinthe
320, boul. Laframboise
Saint-Hyacinthe, QC J2S 4Z5
450 778-9564
buropro@buropro.ca

LIBRAIRIE ÉDITIONS VAUDREUIL
480, boul. Harwood
Vaudreuil-Dorion, QC J7V 7H4
450 455-7974 | 1 888 455-7974
libraire@editionsvaudreuil.com

MONTREAL

ASSELIN
5580, boul. Henri-Bourassa Est
Montréal, QC H1G 2T2
514 322-8410

BERTRAND
430, rue Saint-Pierre
Montréal, QC H2Y 2M5
514 849-4533
bertrand@librairiebertrand.com

DE VERDUN
4750, rue Wellington
Verdun, QC H4G 1X3
514 769-2321
lalibrairiedeverdun.com

DRAWN & QUARTERLY
211, rue Bernard Ouest
Montréal, QC H2T 2K5
514 279-2224

DU SQUARE
3453, rue Saint-Denis
Montréal, QC H2X 3L1
514 845-7617
librairiedusquare@librairiedusquare.com

1061, avenue Bernard
Montréal, QC H2V 1V1
514 303-0612

L'EUGUÉLIONNE
1426, rue Beaudry
Montréal, QC H2L 3E5
514 522-4949
info@librairieleuguelionne.com

FLEURY
1169, rue Fleury Est
Montréal, QC H2C 1P9
438 386-9991
info@librairiefleury.com

GALLIMARD
3700, boul. Saint-Laurent
Montréal, QC H2X 2V4
514 499-2012
gallimardmontreal.com

LA MAISON DE L'ÉDUCATION
10840, av. Millen
Montréal, QC H2C 0A5
514 384-4401
librairie@maisondeleducation.com

Procurez-vous le bimestriel *Les libraires* gratuitement dans l'une des librairies indépendantes ci-dessous.

LE PORT DE TÊTE

262, av. Mont-Royal Est
Montréal, QC H2T 1P5
514 678-9566
librairie@leportdetete.com

LIBRAIRIE MICHEL FORTIN

3714, rue Saint-Denis
Montréal, QC H2X 3L7
514 849-5719 | 1 877 849-5719
mfortin@librairiemichelfortin.com

MÉDIASPAUL

3965, boul. Henri-Bourassa Est
Montréal, QC H1H 1L1
514 322-7341
clientele@mediaspaul.qc.ca

MONET

Galleries Normandie
2752, rue de Salaberry
Montréal, QC H3M 1L3
514 337-4083
librairiemonet.com

PAULINES

2653, rue Masson
Montréal, QC H1Y 1W3
514 849-3585
libpaul@paulines.qc.ca

PLANÈTE BD

4077, rue Saint-Denis
Montréal QC H2W 2M7
514 759-9800
info@planetebd.ca

RAFFIN

Plaza St-Hubert
6330, rue Saint-Hubert
Montréal, QC H2S 2M2
514 274-2870

Place Versailles
7275, rue Sherbrooke Est
Montréal, QC H1N 1E9
514 354-1001

ULYSSE

4176, rue Saint-Denis
Montréal, QC H2W 2M5
514 843-9447

560, av. du Président-Kennedy
Montréal, QC H3A 1J9
514 843-7222
guidesulysse.ca

ZONE LIBRE

262, rue Sainte-Catherine Est
Montréal, QC H2X 1L4
514 844-0756
zonelibre@zonelibre.ca

OUTAOUAIS

BOUQUINART

110, rue Principale, unité 1
Gatineau, QC J9H 3M1
819 332-3334

DU SOLEIL

53, boul. Saint-Raymond
Suite 100
Gatineau, QC J8Y 1R8
819 595-2414
soleil@librairiedusoleil.ca

MICHABOU

Galleries Aylmer
181, rue Principale
Gatineau, QC J9H 6A6
819 684-5251
infos@michabou.ca

ROSE-MARIE

487, av. de Buckingham
Gatineau, QC J8L 2G8
819 986-9685
librairierosemarie@
librairierosemarie.com

SAGUENAY- LAG-SAINT-JEAN

CENTRALE

1321, boul. Wallberg
Dolbeau-Mistassini, QC G8L 1H3
418 276-3455
livres@brassardburo.com

HARVEY

1055, av. du Pont Sud
Alma, QC G8B 2V7
418 668-3170
librairieharvey@cgocable.ca

LES BOUQUINISTES

392, rue Racine Est
Chicoutimi, QC G7H 1T3
418 543-7026
bouquinistes@videotron.ca

POINT DE SUSPENSION

132, rue Racine Est
Chicoutimi, QC G7H 5B5
418 543-2744, poste 704

MARIE-LAURA

2324, rue Saint-Dominique
Jonquière, QC G7X 6L8
418 547-2499
librairie.ml@videotron.ca

MÉGABURO

755, boul. St-Joseph, suite 120
Roberval, QC G8H 2L4
418 275-7055

HORS QUÉBEC

DU SOLEIL

Marché By
33, rue George
Ottawa, ON K1N 8W5
613 241-6999
soleil@librairiedusoleil.ca

IL ÉTAIT UNE FOIS

126, Lakeshore Road West
Oakville, ON L6K 1E3
289 644-2623
bonjour@iletait1fois.ca

LE BOUQUIN

3360, boul. Dr. Victor-Leblanc
Tracadie-Sheila, NB E1X 0E1
506 393-0918
caroline.mallais@stylopress.ca

MATULU

114, rue de l'Église
Edmundston, NB E3V 1J8
506 736-6277
matulu@nbnet.nb.ca

PÉLAGIE

221 boul. J.D.-Gauthier
Shippagan, NB E8S 1N2
506 336-9777
pelagie@nbnet.nb.ca

171, boul. Saint-Pierre Ouest
Caraquet, NB E1W 1B1
506 726-9777
pelagie2@nb.aibn.com

À LA PAGE

200, boulevard Provencher
Winnipeg (MN) R2H 0G3
204 233-7223
alapage@mts.net



SHANNON DESBIENS DE LA LIBRAIRIE LES BOUQUINISTES, À CHICOUTIMI

En mai 2021, Shannon célébrera ses douze années au sein de la librairie Les Bouquinistes, un travail qui lui permet de se réaliser pleinement. Comme il n'a pas étudié en littérature, il n'avait pas osé rêver au métier de libraire auparavant, croyant que ce parcours était un prérequis. Heureusement pour les clients de la librairie, qu'il conseille avec cœur et enthousiasme, il a tenté sa chance un jour après avoir bourlingué au gré de divers emplois qui ne le comblaient pas. Parmi ses lectures, il affectionne particulièrement la bande dessinée : un genre foisonnant dans lequel il a encore tant à découvrir! L'histoire en général et celle du Québec en particulier, tout comme la littérature québécoise et celle autochtone, le passionnent aussi énormément. Dans le même sens que cette panoplie d'intérêts, il est impossible pour lui de choisir un auteur favori. Par exemple, il attend toujours avec impatience une nouvelle œuvre de Dominique Fortier ou de Michel Jean. Il a hâte de lire un nouveau livre de Stéphane Larue, de se retrouver dans la forêt avec Christian Guay-Poliquin, de retourner dans le nord avec Juliana Léveillé-Trudel ou de renouer avec les univers incroyables de Zviane, de Michel Rabagliati ou de Guy Delisle. Il nomme également Claudine Dumont, trop méconnue à son avis, même chose pour Guy Lalancette qui devrait être lu davantage. Il s'en voudrait de ne pas aussi mentionner Kim Thúy et Simon Roy. La liste de ses coups de cœur s'avère infinie... Il s'implique également dans le milieu littéraire, notamment en participant à des jurys et à des animations en bibliothèque ou comme chroniqueur à *Quoi lire en 90 secondes*. Le libraire a aussi du talent pour le dessin, un art auquel il aimerait consacrer plus de temps. Mais ce qui est le plus important dans sa vie, ce sont ses deux garçons. Le papa trouve ça incroyable de les voir grandir. Pas de doute, c'est la passion qui guide Shannon.

Les libraires

754, rue Saint-François Est
Québec (Québec) G1K 2Z9

ÉDITION / Éditeur : Les libraires /
Président : Alexandre Bergeron /
Directeur : Jean-Benoît Dumais
(photo : © Gabriel Germain)

PRODUCTION / Direction :
Josée-Anne Paradis (photo :
© Hélène Bouffard) / Design
graphique : Bleuoutremer /
Révision linguistique :
Marie-Claude Masse

RÉDACTION / Rédactrice en chef :
Josée-Anne Paradis / Adjointe à
la rédaction : Alexandra Mignault /
Collaboratrices : Isabelle Beaulieu
et Ariane Lehoux

Chroniqueurs :
Normand Baillargeon, Jean Désy
(photo : © Laurent Theillet),
Sophie Gagnon-Roberge,
Jean-Dominic Leduc (photo :
© Maeve St-Pierre), Robert
Lévesque (photo : © Robert
Boisselle), Elsa Pépin, Norbert
Spehner, Dominic Tardif
Collaborateurs : Étienne
Beaulieu, Jonathan Bécotte,
Chantal Fontaine, Martin
Fournier, Sophie Gagnon-Roberge,
Catherine Genest, François
Landry, Claudia Larochelle,
Jean-Dominic Leduc, Annabelle
Moreau, Norbert Spehner
Couverture : Jean-Paul Eid

IMPRESSION ET DISTRIBUTION /
Publications Lysar, courtier /
Tirage : 32 000 exemplaires /
Nombre de pages : 100 /
Les libraires est publié six fois
par année. / Numéros 2021 :
février, avril, juin, septembre,
octobre, décembre

PUBLICITÉ / Josée-Anne Paradis :
418 948-8775, poste 227
japaradis@leslibraires.ca

DÉPOSITAIRES / Nicole Beaulieu :
418 948-8775, poste 235
nbeaulieu@leslibraires.ca

Libraires qui ont participé à ce numéro

DE VERDUN : Nicolas Arseneault, Marie Vaysette / **GALLIMARD** : Alexandra Guimont / **LA GALERIE DU LIVRE** : Noémie Lafleur-Allard / **LE FURETEUR** : Émilie Bolduc, Camille Gauthier / **LES BOUQUINISTES** : Shannon Desbiens, Violette Gentilleau, Amélie Simard / **LIBER** : François-Alexandre Bourbeau / **L'OPTION** : André Bernier / **MARIE-LAURA** : Philippe Fortin / **MODERNE** : Chantal Fontaine / **MONET** : Mathieu Lachance / **PANTOUTE** : Sylvianne Blanchette, Thierry Parrot, Christian Vachon / **PAULINES** : Magalie Lapointe-Libier, Sébastien Veilleux / **POIRIER** : Katrine Winter

revue.leslibraires.ca

TEXTES INÉDITS ACTUALITÉS

ÉDIMESTRE :
edimestre@leslibraires.ca

WEBMESTRE : Daniel Grenier /
webmestre@leslibraires.ca

Une production de l'Association
pour la promotion de la librairie
indépendante. Tous droits
réservés. Toute représentation
ou reproduction intégrale ou
partielle n'est autorisée qu'avec
l'assentiment écrit de l'éditeur.
Les opinions et les idées
exprimées dans *Les libraires*
n'engagent que la responsabilité
de leurs auteurs.

Fondée en 1998 / Dépôt légal :
Bibliothèque et Archives
nationales du Québec /
Bibliothèque et Archives Canada /
ISSN 1481-6342 / Envoi de
postes-publications 40034260

Les libraires reconnaît
l'aide financière du Conseil des
Arts du Canada et de la SODEC



Conseil des Arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

SODEC
Québec

Les libraires est disponible dans plus de 115 librairies indépendantes du Québec, de l'Ontario et du Nouveau-Brunswick ainsi que dans plus de 700 bibliothèques.

Abonnement

1 an (6 numéros)

RESPONSABLE : Nicole Beaulieu
418 948-8775, poste 235 /
nbeaulieu@leslibraires.ca

Adressez votre chèque à
l'attention de *Les libraires*.

POSTE RÉGULIÈRE

Canada : 18,99\$ (taxes incluses)

PAR VOIE TERRESTRE

États-Unis : 50\$ / Europe : 60\$

PAR AVION

États-Unis : 60\$ / Europe : 70\$

Abonnement disponible en ligne :
revue.leslibraires.ca/La revue/
abonnement

Abonnement pour les
bibliothèques aussi disponible
(divers forfaits).

**Vous êtes libraire ? Vous voulez écrire entre nos pages ?
Écrivez-nous à craques@leslibraires.ca.**

UN NOUVEL
INVITÉ
CHAQUE
NUMÉRO

Champ libre
Par Jean Désy

Poéticité et pandémie

« Que peut la poésie pendant une pandémie ? » me demande-t-on.
D'emblée, sans hésitation, j'affirme que la poésie peut tout.
Même qu'elle est absolument nécessaire.

Sans la poésie au sens large, pas seulement le texte poétique ou le poème, mais la poéticité en général, celle qui représente l'art de saisir le monde par son biais poétique (et pas seulement grâce aux fonctions logique ou rationnelle), il y a cul-de-sac, impossibilité de passer sereinement à travers les temps pandémiques actuels (j'allais écrire « vaincre », mais ce n'est pas le mot juste), alors que des millions, des centaines de millions d'êtres humains se trouvent blackboulés par un microbe, contagieux et fort désagréable, et même parfois mortel. Mais le pire de la présente pandémie tourne autour de la panique sociologique qui s'est installée, les visages masqués rencontrés dans la rue ou dans certains lieux publics démontrant souvent des signes d'une anxiété dévastatrice, même d'une angoisse suicidaire. Pourquoi ? Parce que quasiment toutes les mesures proposées pour combattre le Mal en vigueur l'ont été sous forme de raisonnements appliqués, dans le cadre de lois et de diktats (pour la plupart édictés avec de bonnes intentions, il faut en convenir), mais sans aucune forme de poéticité, ce qui fait que la maladie collective est devenue plus psychique que physique. L'art de vivre dans un monde qui offre à ses humains une finale qu'on pourrait nommer « mort dans la dignité » existe de moins en moins, particulièrement parce que toutes les formes artistiques ont été gardées sous silence (hormis ce que le Web propose et étale, la plupart du temps de manière titanique, avec une telle énormité de moyens et dirigé dans tellement de directions que l'on est en droit de parler de cacophonie assourdissante, la vie et le travail « à distance » se trouvant en quelque sorte déifiés). Pandémie ou pas, il n'y aura jamais aucune raison de sabrer dans les activités qui accroissent le sens de vivre chez les humains qui, finalement, ne sont que des nomades sur la terre, les activités les plus nourrissantes pour l'âme dépendant en grande partie des arts, et de tous les arts, des arts visuels en passant par le théâtre, la danse, la peinture, la sculpture, le chant et la musique, la récitation poétique et le slam, tous ces arts devant toutefois être présentés sur scène ou dans des musées accessibles, devant des publics « vivants ».

Je me permets d'ajouter que la poéticité a souvent été la porte d'entrée à plus de sacralité, à une spiritualité accrue pour des millions de gens qui ont besoin de lieux sacrés pour méditer. Qu'on coupe l'accès aux arts et à la parole poétique, qu'on ne se préoccupe plus que de chiffres et de diagrammes et de formules et de formulaires et de règles et de conventions comme de science pure et dure, et voilà qu'une pandémie d'origine virale (bien réelle, il faut le répéter) devient une pandémie psychique qui conduit à un réel affaïssement de la joie de vivre, ajoutée à des confinements et des emprisonnements touchant plus particulièrement des êtres qui ont la malchance de vivre seuls, qui sont seuls et souvent démunis. L'hécatombe psychique des masses paniquées par un matraquage médiatique quotidien, via le Web surtout et à travers les médias sociaux, ne peut être contrecarrée que par des doses majeures de poéticité.

Les poètes comme la majeure partie
des artistes demeurent d'exceptionnels
agents de solidarité sociale.

Depuis la préhistoire, les humains ont créé les arts pour garder pied dans un monde qui, dès la naissance, semble émerger du néant et mener au même néant. D'où ce profond questionnement qui n'a cessé de travailler des penseurs de la stature d'Albert Camus : est-ce que tout doit nécessairement être aussi absurde que les apparences le laissent entrevoir ? Où se trouve le Sens dans cette mer d'absurdité existentielle qui, tout à coup, lors de certaines pandémies, se trouve magnifiée ? Réponse : dans une relation absolument poétique avec le monde, les humains devant accepter l'essentialité de la fonction irrationnelle afin d'en arriver à pactiser harmonieusement avec les forces de la terre et du cosmos. Il y a lieu de continuer d'avoir confiance en la science, bien sûr. Il demeure



/

Il a fait ses études en médecine, puis a enchaîné avec un doctorat en littérature et une maîtrise en philosophie : non, Jean Désy n'a pas peur des livres ! Auteur, humaniste, poète et nomade, il arpente le territoire depuis trois décennies, créant des liens avec la nature, apprenant à connaître les autres peuples. Parmi les nombreux romans, nouvelles, essais et récits qu'il a publiés, on souligne particulièrement *L'accoucheur en cuissardes*, *Non je ne mourrai pas* et *La route sacrée*. Récemment, il faisait paraître *L'irrationalité nécessaire*, un vif plaidoyer pour que la poésie et l'intuition trouvent une place de choix dans notre société, livre qui plaira à ceux que le texte ci-dessous interpelle.

/

majestueux que des vaccins aient pu être conçus moins d'une année après le début de l'actuelle pandémie. Pourtant, n'avoir foi que dans les hautes voltiges d'une technoscience très souvent manipulée par des puissances financières ou capitalistes ne peut que rendre une majorité d'esprits chagrins, agressifs, voire dépressifs. Seule la poéticité dans ses manifestations les plus festives permettra aux gens de rester dans la joie. Joie d'être. Joie de vivre. Joie d'exploser de rire. Mais aussi joie émue et toute délicate, même devant la souffrance terminale d'un proche, d'un parent ou d'un enfant. « Joie de mourir », pourrait-on avoir le culot d'écrire, c'est-à-dire dans l'acceptation que cette vie a le pouvoir de se terminer en conservant tout son Sens. La joie amoureuse (dans le sens de l'amour gratuit, *agapan*) ne peut être que solidaire. La solidarité est un art. La grande majorité des humains ont besoin de solidarité pour vraiment tâter du bonheur de vivre. Les poètes comme la majeure partie des artistes demeurent d'exceptionnels agents de solidarité sociale. Une vision strictement utilitariste ou consumériste de l'existence ne peut que mener à la tristesse, au déni ou à différentes formes de narcissisme dangereux, ce qui ne peut que perpétuer et accentuer les évidents dégâts causés aux différents environnements planétaires.

Si la science a contribué au bien-être physique de milliards d'individus depuis quelques siècles, il faut considérer que c'est la vie poétique qui causera la perpétuation du bien-être psychique des individus. Ce n'est que dans l'amalgame parfait des sciences et des arts que les différentes sociétés humaines pourront se considérer en relative « santé ». Et la santé ne veut pas dire « absence de maladie » ou « a-mortalité ». La santé, physique, psychique et spirituelle, demeure liée à la sérénité, celle qu'ont toujours enseignée les plus grands sages de l'Histoire humaine. Et ce n'est que grâce à cette sérénité que malgré les inéluctables agressions subies et endurées, le mot « transcendance » sera préservé. Transcendance liée à l'envol et au vol de l'âme. ♦



L'histoire de Stella
ressemble à
beaucoup d'autres.

Un roman
*juste,
percutant
et essentiel*
sur l'intimidation.



Photo: Julie Arachno

Hurtubise
ÉDITEUR DEPUIS 1960

www.editionshurtubise.com



Également offert en version numérique

S'OFFRIR UN LIVRE

POUR S'ÉMOUVOIR



Les pères s'expriment souvent par leur regard, plus qu'avec les mots. Dans ce recueil, neuf femmes, artistes de la scène et humoristes, nous offrent un fragment de leur histoire.



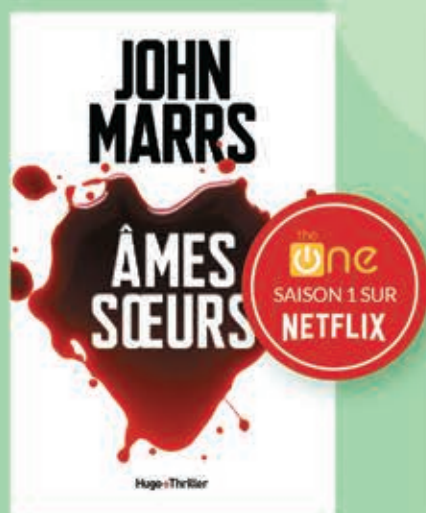
Jack est surnommé La Pomme, parce qu'il est rouge au-dehors, mais blanc à l'intérieur. À la suite d'une vision de sa grand-mère, il part seul sur les routes. Un roman émouvant, porteur d'espoir.

POUR RÊVER



La toute nouvelle série d'Audrey Carlan! Quatre histoires, quatre héroïnes. S'il est normal de prendre des risques et d'avoir des regrets, il faut garder la confiance en soi!

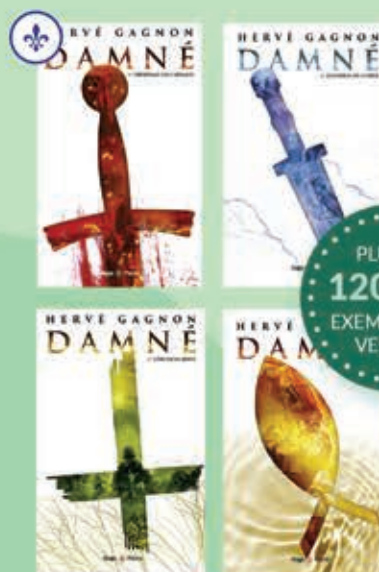
POUR FRISSONNER



Un simple test d'ADN suffit désormais pour vous permettre de trouver l'âme sœur.



Il n'y a pas pire obsession qu'un fantôme qui vous hante. À moins que ce ne soit celui d'un ami. Il n'y a pas pire crime que de tuer une enfant. À moins de la tuer deux fois. Un polar noir et puissant.



PLUS DE
120 000
EXEMPLAIRES
VENDUS

« Impossible de lâcher ce thriller historique nourri de détails sur le quotidien des seigneuries et les jeux de pouvoirs entre l'Eglise et les rois. » Ça m'intéresse Histoire

POUR S'INFORMER



Des révélations inédites, une mise en lumière incontournable pour découvrir la face la plus sombre de Pablo Escobar, le plus grand narcotrafiquant du monde.

Contact de presse:
Maude Bolduc-Brière
✉ m.bbriere@hugoetcie.fr

Vous avez un manuscrit? Soumettez-le à notre équipe!
manuscrits.montreal@hugoetcie.fr

Hugo&C^{ie}
Une Maison d'éditeurs

F HUGO&CIEQUÉBEC
F HUGOTHILLERQUÉBEC
F HUGONEWROMANCEQUEBEC
📱 HUGONEWROMANCEQC